

THÉATRE

Complet

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRIÉME.

CONTENANT

LE TRIUMVIRAT, LES SCYTHES, L'INDISCRET, L'ENFANT PRODIGUE, NANINE, LA PRUDE, avec toutes les piéces rélatives à ces Drames.

GENEVE.

M. DCC. LXVIII.

OCTAVE

ET

LE JEUNE POMPÉE,

OU

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Cette piéce fut imprimée à Paris en 1766, & débitée au commencement de 1767. Monsieur de Voltaire *ne voulut pas s'en déclarer l'auteur. Il n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains, au tems du Triumvirat, & pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions, qui effrayent & qui deshonorent la nature humaine; depuis la proscription de vingt-trois mille Hébreux en un jour à l'occasion du veau d'or, & de vingt-quatre mille en un autre jour pour une fille Madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont.*

PREFACE

DE L'EDITEUR DE PARIS.

CETTE tragédie assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presqu'entiérement falsifiée; & cependant les mœurs des Romains du tems du Triumvirat représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces tems illustres & funestes d'un Empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toûjours les regards de vingt Royaumes élevés sur ses débris, & dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des piéces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque Consul Romain; & on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *César*, du fond de l'Espagne au bord du Rhin: on voit partout une tour de *César*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjugua, & qui préférait ses camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le tems de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les tems des *Scipions*, de *Sylla*, de *César*, d'*Auguste* sont beaucoup plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encor sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plûpart de ces hommes célèbres, tels que *César*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguste*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétens point juger la piéce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, & non pas du théâtre que je connais assez peu, & qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avouë

que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les héros qu'on met ſur le théâtre, avec la conduite & le caractère que les hiſtoriens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils faſſent ſur la ſcène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie ; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne faſſent rien qui ne ſoit dans leurs mœurs : c'eſt là ce qu'on appelle la vérité théatrale.

Le public ſemble n'aimer que les ſentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéreſſe plus que la chûte d'un Empire. J'ai trouvé dans cette piéce des objets qui ſe rapprochent plus de ma manière de penſer & de celle de quelques lecteurs, qui ſans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été queſtion que des amours d'*Octave* & du jeune *Pompée* dans cette piéce, je ne l'aurais ni commentée, ni imprimée. Je m'en ſuis ſervi comme d'un ſujet qui m'a fourni des réflexions ſur le caractère des Romains, ſur ce qui intéreſſe l'humanité & ſur ce qu'on peut découvrir de vérités hiſtoriques.

J'aurais déſiré qu'on eût commenté ainſi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité & ce qui appartient à la fable. Il eſt certain, par exemple, que *Céſar* ne tint à *Ptolémée* aucun des diſcours que lui prête le ſublime & inégal auteur de la mort de *Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *Céſar* comme on l'a fait parler, puiſque *Ptolémée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *Céſar*, qui n'aborda point en Egypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conſpiré avec *Cinna* ; tout cela eſt une invention du génie du poëte. La conſpiration de *Cinna* n'eſt probablement qu'un ſujet fabuleux de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité hiſtorique & qui peint le cœur le plus fidélement, ferait *Britannicus*, ſi l'intrigue n'était pas uniquement fondée ſur les prétendus amours de *Britannicus* &

de *Junie*, & fur la jaloufie de *Néron.* J'efpère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par foufcription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand-homme a fondu & embelli *Tacite* dans fa piéce. Je penfe que fi *Néron* n'avait pas la puérilité de fe cacher derrière une tapifferie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & fi le cinquiéme acte pouvait être plus animé, cette piéce ferait celle qui plairait le plus aux hommes d'Etat & aux efprits cultivés.

En un mot, on voit affez quel eft mon but dans l'édition que je donne. Le manufcrit de cette tragédie eft intitulé *Octave & le jeune Pompée*, j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat.* Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & préfente à l'efprit une image plus forte & plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir fupprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain, que comme il le méritait.

Encor une fois je ne prétens point juger de la piéce. Il faut toûjours attendre le jugement du public ; mais il me femble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les fpectateurs. Sa piéce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'affure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plûpart des perfonnages de ces tems atroces ; c'eft en quoi il m'a paru qu'il avait réuffi. La piéce eft peut-être dans le goût Anglais. Il eft bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me fuis occupé que de faire fur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, & pour qui feuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthografe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle ; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour diftinguer les *Français* de *St. François d'Affife*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, & pour faire fentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois* ; ce n'eft ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, furnommé depuis AUGUSTE.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de Lucius Céfar.

FULVIE, femme de Marc-Antoine.

ALBINE, fuivante de Fulvie.

AUFIDE, Tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente l'île où les Triumvirs firent les proſcriptions & le partage du monde. La ſcène eſt obſcurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La ſcène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUelle effroyable nuit ! Que le couroux céleſte
Eclate avec juſtice en cette île funeſte (1) !

ALBINE.

Ces tremblemens ſoudains, ces rochers renverſés,
Ces volcans infernaux juſqu'au ciel élancés,
Ce fleuve ſoulevé roulant ſur nous ſon onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce déteſtable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liſte de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proſcriptions
Sont en horreur au ciel, ainſi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe ſur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les inſtrumens du crime & non les criminels !
Je voudrais avoir vû cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce déſordre affreux ?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux ?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre ;
Du Sénat & du peuple ils ont réglé le ſort,
Et dans Rome ſanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne ; ô jour d'ignominie !
Il me quitte, il me chaſſe, il épouſe Octavie (2) ;
D'un divorce odieux j'attens l'infâme écrit ;
Je ſuis répudiée, & c'eſt moi qu'on proſcrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

FULVIE.

L'aſſaſſin des Romains craint-il d'être parjure ?
Je l'ai trop bien ſervi : tout barbare eſt ingrat ;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat ;
Mais ce grand intérêt n'eſt que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en eſt trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima (3). Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? & que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père !
Je l'ai vû dans l'erreur de ses égaremens,
Passer Antoine même en ses emportemens (4).
Je l'ai vû des plaisirs chercher la folle yvresse ;
Je l'ai vû des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, & tantôt sanguinaire.
Il adore Julie, il a proscrit son père ;
Il hait, il craint Antoine, & lui donne sa sœur ;
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils font en se jouant & la paix & la guerre ;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
Albine, les lions au sortir des carnages,
Suivent en rugissant leurs compagnes sauvages ;
Les tigres font l'amour avec férocité ;
Tels sont nos Triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête ;
Et dans ce jour de sang, de tristesse & d'horreur ;
L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave : elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur le livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'Empire,
Ces grands secrets d'Etat que l'ignorance admire !

Ils étonnent de loin les vulgaires eſprits :
Ils inſpirent de près l'horreur & le mépris.

ALBINE.

Que de baſſeſſe, ô ciel ! & que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en ſont l'ignominie !
Je vous plains : je penſais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous ſervirait d'appui.
Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine eſt-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, Pontife mépriſé,
De ſon faible génie ils ont trop abuſé ;
Inſtrument odieux de leurs ſanglants caprices,
C'eſt un vil ſcélerat ſoumis à ſes complices ;
Il ſigne leurs décrets ſans être conſulté,
Et penſe agir encor avec autorité.
Mais ſi dans mes chagrins quelques douceurs me reſtent,
C'eſt que mes deux tyrans en ſecret ſe déteſtent (5).
Cet hymen d'Octavie & ſes faibles appas
Eloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils ſe connaiſſent trop ; ils ſe rendent juſtice.
Un jour je les verrai préparant leur ſupplice,
Allumer la diſcorde avec plus de fureur,
Que leur fauſſe amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait ? Quelle eſt ma deſtinée ?
A quel abaiſſement ſuis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce eſt ſigné de cette même main,
Que l'on voit à longs flots verſer le ſang Romain ;
Et bientôt vos tyrans viendront ſous cette tente
Partager des proſcrits la dépouille ſanglante.

FULVIE.

Puis-je compter ſur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maiſon,
Si je ſers ſous Antoine & dans ſa légion,
Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs Theſſaliens ſervit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppreſſeurs.
Mais que réſolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coute,
Il n'eſt rien que je craigne, & dans nos factions

On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets (6)
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie;
Il fut proſcrit; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pû l'y trouver.
Octave tout-puiſſant l'aura fait enlever:
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt & l'homicide,
Ce ſont là ſes exploits! voilà nos loix, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt eſt porté;
Et l'infâme avarice au pouvoir aſſervie (7)
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie.
Tels ſont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout eſpoir me fuit!
Non, je défie encor le ſort qui me pourſuit;
Les tumultes des camps ont été mes aſyles:
Mon génie était né pour les guerres civiles (8),
Pour ce ſiécle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'apperçois dans ce ſanglant ſéjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches ſatellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.

Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux ;
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.
(*Elle sort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit ?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit !
(*Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.*)

SCENE III.

OCTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

OCtave, c'en est fait, & je la répudie.
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toûjours unis sont un exemple rare ;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté (9),
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure Pontife, & qu'il préside aux fêtes

Que Rome en gémiſſant conſacre à nos conquêtes.
La terre n'eſt qu'à nous & qu'à nos légions.
Il eſt tems de fixer le ſort des nations ;
Réglons ſur-tout le nôtre ; & quand tout nous ſeconde,
Ceſſons de différer le partage du monde.

(*Ils s'aſſéïent à la table où ils doivent ſigner.*)

OCTAVE.

Mes deſſeins dès longtems ont prévenu vos vœux.
J'ai voulu que l'Empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule & l'Illirie,
Les Eſpagnes, l'Afrique, & ſur-tout l'Italie :
L'Orient eſt à vous (10).

ANTOINE.

Telle eſt ma volonté ;
Tel eſt le ſort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez ſur moi dans ce nouveau partage ;
Je ne me cache point quel eſt votre avantage ;
Rome va vous ſervir : vous aurez ſous vos loix
Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des Rois. (11)
Je veux bien vous céder. J'exige en récompenſe
Que votre autorité ſecondant ma puiſſance
Extermine à jamais les reſtes abattus
Du parti de Pompée & du traître Brutus :
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'aſſez de ſang peut-être elles ſont cimentées.

ANTOINE.

Comment ? vous balancez ! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainſi vos vœux irréſolus ?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables ſi cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous ſeconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure (12)?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?
Nous voulons enchaîner la liberté Romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité?
Octave, un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublierez ſon ſang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure ſa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en ſilence.
Caſſius & Brutus réduits à l'impuiſſance
Inſpireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître & de leur bienfaicteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur:
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt tems qu'on puniſſe;
Seuls ils ſont criminels, & nous faiſons juſtice.
Ceux qui les ont ſervis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens ſeront tous réſervés.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,

D'un œil fec & tranquille on voit les funérailles ;
Sur leurs corps étendus victimes du trépas
Nous volons fans pâlir à de nouveaux combats ;
Et de la trahifon cent malheureux complices
Seraient au grand Céfar de trop chers facrifices !

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor fa mort ;
Mais fachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut fouiller fa vengeance ;
Je ferais plus fon fils fi j'avais fa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés ferait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez - vous le peuple ?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage ;
Il faut lui faire aimer le frein de l'efclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;
Mais quand il craint pour lui, malheur à fes tyrans !

ANTOINE.

J'entens ; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toûjours quelques fecrets deffeins.
Sacrifier Pompée (13) eft - ce plaire aux Romains ?
Mes ordres aujourd'hui renverfent leur idole.
Tandis que je vous parle on le frappe, on l'immole :
Que voulez - vous de plus ?

ANTOINE.

ANTOINE.

Vous ne m'abufez pas ;
Il vous en coûta peu d'ordonner fon trépas :
A nos vrais intérêts fa mort fut néceffaire.
Mais d'un rival fecret vous voulez vous défaire ;
Il adorait Julie, & vous étiez jaloux :
Votre amour outragé conduifait tous vos coups.
De nos engagemens rempliffez l'étenduë.
De Lucius Céfar la mort eft fufpenduë ;
Oui, Lucius Céfar contre nous conjuré.....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eft-il pour nous facré ?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE (*fe levant.*)

Lui ? le père de Julie !

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie ;
L'hymen étreint ces nœuds : mais fi vous perfiftez
A demander le fang que vous perfécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je fais trop que notre intelligence
Produira la difcorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems fi dangereux.
Voulez-vous m'offenfer ?

OCTAVE.

Non : mais je fuis le maître

D'épargner un profcrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'eft le plus obftiné.
Qu'importe fi fa fille un moment vous fut chère ?
A notre fûreté je dois le fang du père.
Les plaifirs inconftans d'un amour paffager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jufqu'ici peu connu la tendreffe ;
Et je n'attendais pas cet excès de faibleffe.

OCTAVE.

De faibleffe !... & c'eft vous qui m'oferiez blâmer !
C'eft Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer !

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les allarmes
Les fêtes, les plaifirs à la fureur des armes ;
Céfar en fit autant (14) ; mais par la volupté
Le cours de fes exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte amoureux & févère,
Adorer Cléopatre en immolant fon frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la fervir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais affez : mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, & je prétens qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y confentirai qu'en vous voyant figner
L'arrêt de ces profcrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déja dit, j'étais las du carnage
Où la mort de Céfar a forcé mon courage.

Mais puifqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le falut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut confommer l'horreur qui nous raffemble;
Je cède, je me rens... J'y foufcris... Ma main tremble.
(*Il s'affied & figne.*)
Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits:
(*à Antoine qui s'affied & figne.*)
Et nous, puiffions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite eft marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus fes cris féditieux.

OCTAVE.

Ecoutons ce Tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel refpect à nos loix le Sénat a dû rendre.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun, Licteurs.

ANTOINE (*au Tribun.*)

A-T-on des Triumvirs accompli les deffeins?
Le fang affure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble & fe tait au milieu des fupplices.
Il nous refte à frapper quelques fecrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Céfars,
Reftes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obfcure,

Vont du peuple en ſecret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands ſont tombés;
A la proſcription peu ſe ſont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête?
Pour le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les Dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de ſon père;
Et lorſque par mes ſoins des têtes des proſcrits
Aux murs du capitole on affichait le prix,
Pompée à leur ſalut mettait des récompenſes;
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances:
Mais quand vos légions ont marché ſur nos pas,
Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,
Il s'avance à Céſène, & vers les Pyrénées
Doit aux fils de Caton joindre ſes deſtinées;
Tandis qu'en Orient Caſſius & Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fauſſes vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Oſent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée eſt échappé!

OCTAVE.

Ne vous allarmez pas.
En quelques lieux qu'il ſoit la mort eſt ſur ſes pas.
Si mon père a du ſien triomphé dans Pharſale,
J'attens contre le fils une fortune égale;
Et le nom de Céſar dont je ſuis honoré,

De ſa perte à mon bras fait un devoir ſacré.

ANTOINE.

Préparons donc ſoudain cette grande entrepriſe ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous diviſe.
Le ſang du grand Céſar eſt déja joint au mien ;
Votre ſœur eſt ma femme ; & ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, le Tribun *éloigné.*

OCTAVE.

QUe feront tous ces nœuds ? nous ſommes deux tyrans !
Puiſſances de la terre, avez-vous des parens ?
Dans le ſang des Céſars Julie a pris naiſſance,
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triſte union
Que comme un des arrêts de la proſcription.
(*au Tribun.*)
Revenez.... Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance !
Quoi ! Julie avec lui ſerait d'intelligence !
On ignore en quels lieux elle a porté ſes pas ?

LE TRIBUN.

Son père en eſt inſtruit ; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de ſa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raiſon trop ſéduite ?
Quoi ! lorſqu'il faut régir l'univers conſterné,

Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du ſang des proſcrits que j'immole à mon père,
Déteſté des Romains, peut-être d'un beau-frère ;
Au milieu de la guerre, au ſein des factions,
Mon cœur ſerait ouvert à d'autres paſſions !
Quel mélange inouï ! Quelle étonnante yvreſſe
D'amour, d'ambition, de crimes, de faibleſſe !
Quels ſoucis dévorans viennent me conſumer !
Deſtructeur des humains t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu; le ſang & le carnage
Ne coutaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je ſuis toûjours ſurpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaiſirs affreux qui partagent ſa vie,
Garde une cruauté tranquille & réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné;
Il regrettait le ſang où ſon bras s'eſt baigné;
Il n'était plus lui-même: il ſemble qu'il rougiſſe
D'avoir eu ſi longtems Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des ſiens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre & mieux l'aſſujettir.
Ou peut-être ſon ame en ſecret révoltée
De ſa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il eſt né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour (15).
Mais il a diſputé ſur le choix des victimes;
Et je l'ai vû trembler en ſignant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord?
Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.

Octave que tu crois moins dur & moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
Il agit en barbare, & parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur ;
Le sphinx est son emblême (16), & nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins ;
Et l'autre aura toûjours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir, c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encor un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MAdame, espérez tout ; Pompée est à Césène ;
Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;
Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance ;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,

Que

Que la terre eſt vengée, & qu'enfin Rome eſt libre.
Déja dans tout le camp ce bruit s'eſt répandu;
Et le ſoldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine : un bien ſi déſirable
Eſt trop prompt & trop grand pour être vraiſemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me conſoler,
Si mes perſécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il eſt des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a ſu tromper le fer des aſſaſſins,
C'eſt beaucoup; tout le reſte eſt ſoumis aux deſtins.
Je ſais qu'il a marché vers les murs de Céſène,
De ſon départ au moins la nouvelle eſt certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains ſe ſont tournés vers lui.
Mais ſon danger eſt grand; des légions entières
Marchent ſur ſon paſſage & bordent les frontières.
Pompée eſt téméraire, & ſes rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence eſt ſur-tout néceſſaire aux méchans.
Mais ſouvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond en agiſſant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales, ou proſpères,
Du ſort qui conduit tout ſont les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter ſur ſon char
Sylla, deux Marius, & Pompée & Céſar;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;

De leur ſang tour à tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans & de fers.
Déja nos Triumvirs éprouvent des revers.
Caſſius & Brutus menacent l'Italie.
J'irai chercher Pompée aux ſables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement ſoufferts,
Je me conſolerais en troublant l'univers.
Rappellons & l'Eſpagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai perſécutée.
Puiſſai-je dans le ſang de ces monſtres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes deſtins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :
Mais je mourrai contente en des malheurs ſi grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans !
(*A Aufide.*)
Avant que de partir tâchez de vous inſtruire
Si de quelque eſpérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les ſoldats troublés
Dans le camp des tyrans paraiſſent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être
Ils ſe repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.
(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUe vois-je au loin dans ces rochers déſerts,

Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts ?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris :
Dans son cœur oppressé rappellez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond, vers un des côtés, soutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore !
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir !

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? & dans quels lieux les flots m'ont-ils jettée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher ? ... Quelle main m'offre ici son secours,
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnuë.

Avançons.... Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vuë ?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompai-je point ?... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'est l'épouse cruelle !
Je suis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?
Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;
Vous êtes malheureuse, & je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement & quels Dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

JULIE.

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable,
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans,
Dans les flots débordés ont plongé mes suivans.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque tems dans cette île escarpée :
Mes yeux ont vû de loin des tentes, des soldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah ! Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous ſoupirez !

FULVIE.

De vos maux & des miens mes ſens ſont déchirés.

JULIE.

Vous ſouffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où ſommes-nous ?

FULVIE.

Dans le ſéjour du crime ;
Dans cette île exécrable où trois monſtres unis
Enſanglantent le monde & reſtent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'eſt ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & ſont la terre eſclave !

FULVIE.

C'eſt ſous ces pavillons qu'ils réglent nôtre ſort.
De Pompée ici même ils ont ſigné la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres ſont ſortis. Leur troupe ſanguinaire
Marche en ce même inſtant au rivage oppoſé.
L'endroit où je vous parle eſt le moins expoſé ;
Mes tentes ſont ici ; gardez qu'on ne vous voye.
Venez, calmez ce trouble où votre ame ſe noye.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eſt ici mon appui !

FULVIE.

Graces à ſes forfaits je ne ſuis plus à lui.
Je n'ai plus déſormais de parti que le votre.

Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

FULVIE.

Est-il en sûreté ? Parlez en assurance :
J'atteste ici les Dieux, & Rome & ma vengeance,
Ma haine pour Octave, & mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée & de vous ;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma misère.
Vous voyez où des Dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges hazards
Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

FULVIE.

J'oserai plus encor : s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel si longtems inhumain,
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main ;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

JULIE.

Que vous dirai-je ? Errante, pourſuivie,
Je fuyais avec lui le fer des aſſaſſins,
Qui de Rome ſanglante inondaient les chemins ;
Nous allions vers ſon camp : déja ſa renommée
Vers Céſène aſſemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers près de nous renaiſſans
Il conduiſait mes pas incertains & tremblans.
La mort était par-tout : les ſanglans ſatellites
Des plaines de Céſène occupaient les limites :
La nuit nous égarait vers ce funeſte bord
Où régnent les tyrans, où préſide la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnuë,
Quand la foudre a frappé notre fuite éperduë.
La terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas.
Ce ſéjour en effet eſt celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, eſt-il encor en cette île terrible ?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible,
Il eſt mort.

JULIE.

Je le ſais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher ?
Dans quel ſecret aſyle a-t-il pû ſe cacher ?

JULIE.

Ah ! Madame....

FULVIE.

Achevez ; c'eſt trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi ?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien...... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez ; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage,
Pour ſortir avec moi de cette île ſauvage ;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a préſenté par vous une main ſecourable.

SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

MAdame, une étrangère eſt ici près de vous.
De leur autorité les Triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah ! j'atteſte la foi que vous m'avez jurée !

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE (*à Julie.*)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

JULIE.

Avilirais-je ainſi l'honneur de mes ancêtres ?
Soldats des Triumvirs, allez dire à vos maîtres,
Que Julie entraînée en ce ſéjour affreux
Attend pour en ſortir des ſecours généreux ;
Que par-tout je ſuis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de reſpect au ſang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon ſexe, à l'hoſpitalité,
Aux droits des nations & de l'humanité.
Conduiſez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'eſt point démentie ;
Elle augmente la mienne ; & ce n'eſt pas en vain
Que le ſort vous conduit ſur ce bord inhumain.
Puiſſai-je en mes deſſeins ne m'être point trompée !

JULIE.

O Dieux ! prenez ma vie, & veillez ſur Pompée !
Dieux ! ſi vous me livrez à mes perſécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand-homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O Dieux, qui des méchans suivez les étendarts,
D'où vient que l'Univers est fait pour les Césars !
J'ai vû périr Caton (17) leur juge & votre image.
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage (18) ;
Cicéron, tu n'es plus (19), & ta tête & tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas & celui des Septimes,
D'un vil Roi de l'Egypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels (20).
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias (21),
Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave eſt maître enfin du monde & de Julie.
De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du ſort
Atterre mon eſprit luttant contre la mort.
Déteſtable rival, uſurpateur infame,
Tu ne m'aſſaſſinais que pour ravir ma femme ;
Et c'eſt moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu règnes, & je meurs, & je te laiſſe heureux !
Et tes flatteurs tremblans ſur un tas de victimes,
Déja du nom d'Auguſte ont décoré tes crimes !
Quel eſt cet aſſaſſin qui s'avance vers moi ?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE (*l'épée à la main.*)

Approche, & puiſſe Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un ſoldat qui ſervit votre père.

POMPÉE.

Et tu ſers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, & j'eſpère
N'être pas inutile, en ce ſéjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Eſt-ce un piége nouveau que tend la tyrannie ?
A ſon barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands Dieux ! eſt-elle ici connue ?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jetter la vûe.
(Il lui donne des tablettes.)

POMPÉE.

Julie ! ô ciel Julie ! eſt-il bien vrai ?

AUFIDE.

Liſez.

POMPÉE.

O fortune ! ô mes yeux ! êtes-vous abuſés ?
Retour inattendu de mes deſtins proſpères !
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.
(Il lit.)
» Le ſort paraît changer, & Fulvie eſt pour nous ;
» Ecoutez ce Romain, conſervez mon époux.
Qui que tu ſois, pardonne : à toi je me confie ;
Je te crois généreux ſur la foi de Julie.
Quoi ! Fulvie a pris ſoin de ſon ſort & du mien !
Qui l'y peut engager ? Quel intérêt ?

AUFIDE.

Le ſien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas ſa haine & ſes deſſeins
A dérober vos jours au fer des aſſaſſins ;
Il n'eſt point de péril que ſon couroux ne brave,
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur qu'il redoute peut-être,
Ses yeux qu'il eut baissés, ne m'ont point vû paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fumes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, & que ma main
Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, & sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide!
Je pourrais des Romains immoler l'homicide!
Octave périrait!

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous ? Où portez-vous vos pas ?
On vous cherche, on pourſuit tous ceux que cet orage
Put jetter comme moi ſur cet affreux rivage.
Votre père, en Egypte aux aſſaſſins livré,
D'ennemis plus ſanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie eſt funeſte & cruelle ;
C'eſt un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'obſerve, on l'épie, & tout me fait trembler ;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers & ces cavernes ſombres,
Où la nuit va porter ſes favorables ombres.
Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal ſéjour.
Ils vont loin de vos yeux enſanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien ; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous ! ainſi que Rome objet de tous mes vœux !
Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je poúvais guider nos braves légions,
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.
Les Dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſerts ;

Marchons aux seuls sentiers que ces Dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert ;
Aux tribuns, aux soldats ce passage est ouvert ;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

JULIE.

Pompée, au nom des Dieux, au nom de votre père ;
Dont le malheur vous suit, & qui ne s'est perdu
Que par sa confiance & son trop de vertu ;
Ayez quelque pitié d'une épouse allarmée !
Avons-nous un parti, des amis, une armée.
Trois monstres tout-puissans ont détruit les Romains ;
Vous êtes seul ici contre mille assassins....
Ils viennent, c'en est fait, & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah ! laissez-vous conduire : on peut vous reconnaître.
Le tems presse, venez, vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit !

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *fur le devant.*
OCTAVE, Liĉteurs, *au fond.*

OCTAVE.

JE prétens vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE (*à Aufide.*)

Demeurez. Je le veux.... Vous, quel eft ce Romain ?
Eft-il de votre fuite ?

JULIE.

Ah ! je fuccombe enfin.

AUFIDE.

C'eft un de mes foldats dont l'utile courage
S'eft diftingué dans Rome en ces jours de carnage :
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE (*à Pompée.*)

Parle, que fait Pompée ? Où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Oĉtave ; il vous cherche, & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu fais en quel état il faut le préfenter :
C'eft fa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être inftruit quelle eft la récompenfe.

POMPÉE.

Elle eft publique affez.

JULIE.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCENE V.

Les perſonnages précédens, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi ; grace à votre heureux ſort,
Pompée en ce moment eſt ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses ſuivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Piſaure aux remparts de Céſène ;
Les rebelles bientôt entourés & ſurpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient ſous les yeux de leur maître.

POMPÉE (*à part.*)

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il eſt parmi les morts,
Vos ſoldats à vos pieds vont apporter ſon corps.
S'il eſt vivant, s'il fuit, il va tomber ſans doute
Aux piéges que nos mains ont tendus ſur ſa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce ſervice important.
Vous, Aufide, en tout tems j'éprouvai votre zèle.
Je ſais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle.
Allez : ſi ce ſoldat peut ſervir aujourd'hui,
Souvenez-vous ſur-tout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait ſans mon ordre en ce lieu ſolitaire.

POMPÉE (*à Aufide.*)

Vien guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, (*arrêtant Julie.*)

JE vous ai déja dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me ſurprendre ;
Mais ceſſez de me craindre, & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien ; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaiſſant Octave.

JULIE.

J'ai le ſort des Romains, il me traite en eſclave.
Vous pouviez reſpecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je ſuis le protecteur.

Les refpects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent ;
Je dois vous y conduire ; & le fang des Céfars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans fes remparts.
Pourquoi les quittez-vous ? ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître ?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems,
Pourquoi dans Rome encor il eft des habitans ?
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce ;
Mon père était profcrit ; & voilà ma réponfe.

OCTAVE.

Mes foins veillent fur lui ; fes jours font affurés ;
Je les ai défendus, vous les rendez facrés.

JULIE.

Ainfi je dois bénir vos loix & votre empire,
Lorfque vous permettez que mon père refpire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout eft oublié.
Ne lui reffemblez point par fon inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pû conduire ?

JULIE.

La colère des Dieux obftinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces Dieux fe calmeront. Ma févère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le fang, l'augufte fang dont vous êtes fortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-Dieux
Que le monde à genoux révère en vos ayeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de Céfar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ofe vous remettre.

JULIE.

Vous fon fils ! .... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choifi ? quel eft ton fucceffeur ?
Céfar vous a laiffé fon pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'eft pas votre héritage.
S'il verfa quelquefois le fang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le fien.
C'eft par d'autres exploits que vous briguez l'Empire.
Il favait pardonner, & vous favez profcrire.
Prodigue de bienfaits, & vous d'affaffinats,
Vous n'êtes point fon fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma juftice un devoir malheureux.
La paix va fuccéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'efpérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ? moi !

OCTAVE.

Vous devez préfumer
Quel eft le feul moyen qui peut me défarmer,
Et qui de ma clémence eft la caufe & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! ſi tant de ſang, de ſupplices, de morts,
Ont pû laiſſer dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique :
Ou ſi quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en ſouillez point l'honneur ;
N'en aviliſſez pas le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte ?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entens ;
Et j'avais bien prévu vos refus inſultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui ?

OCTAVE.

Vous le demandez ! vous ſavez trop, Julie,
Quel eſt depuis longtems l'objet de mon couroux ;
Et Pompée......

JULIE.

Ah ! cruel, quel nom prononcez-vous ?
Pompée eſt loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? vous-même.
Pompée eſt loin de vous, & vous le regrettez !
Vous penſez m'adoucir lorſque vous m'inſultez !
Lorſque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah ! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens & mes Dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait ; vous le ſavez peut-être,
C'eſt vous que je fuyais ; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, & rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, & vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre ;
Que c'eſt à moi ſurtout que l'on doit obéir.
Déja Rome m'attend ; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime !
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur !

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous : mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oſer un ſeul moment diſputer ma conquête,

On fait fi je me venge ; il y va de fa tête ;
C'eft un nouveau profcrit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'attefte ici Rome & fon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur fang des Céfars, & dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos profcriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main fanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attens font les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie ;
Son fang eut des vengeurs ; il fut une patrie ;
Rome fubfifte encor. Les femmes en tout tems
Ont fervi dans nos murs à punir les tyrans.
Les Rois, vous le favez, furent chaffés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(Elle fort.)

SCENE VII.

OCTAVE *feul.*

QUe d'injures nouvelles !
Quel reproche accablant pour mon cœur oppreffé !
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel eft haï ; j'en fais l'expérience.
Je fuis puni déja de ma toute-puiffance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté

Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la postérité.
Etre à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, & l'être avec justice!
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice!
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper & qui se hait lui-même?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter!
Que d'ennemis à vaincre! & comment les dompter?
Mânes du grand César! ô mon maître! ô mon père!
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laissé l'Empire à ta valeur soumis.
La moitié de ce faix accable ma jeunesse;
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse;
Et je sens dans mon cœur de remords combattu,
Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

Fin du troisième acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand ſous vos pavillons de ſa crainte occupée,
Invoquant en ſecret l'ombre du grand Pompée,
Les ſanglots à la bouche & la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers & les Dieux,
Vous la laiſſez, Fulvie, à ſa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle ſe plaigne aux Dieux; je vais agir pour elle.
J'attens ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive.
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur.
J'y reſte encor un jour, & c'eſt pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'eſpérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on fe venger de la toute-puiffance ?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs
D'un fexe infortuné les armes font les pleurs.
Le puiffant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écrafant de fa débile audace.

FULVIE.

Déformais à Fulvie ils n'infulteront plus.
Ils ne fe joueront pas de mes pleurs fuperflus.
Je fais que ces brigands affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruïne.
Prodigues raviffeurs & bas intéreffés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laiffés.
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, croi-moi, la pompe nuptiale
Peut fe changer encor en un trop jufte deuil;
Et tout ufurpateur eft près de fon cercueil.
J'ai pris le feul parti qui refte à ma fortune.
De Pompée & de moi la querelle eft commune.
Je l'attends; il fuffit.

ALBINE.

Il eft feul, fans fecours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hazardez fes jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,

Soutien son desespoir & sa force affaiblie ;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin ;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs !

SCENE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Etes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vit une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde ;
Ils partent triomphans : & cette nuit profonde
Est le temps, le seul temps, où nous pouvons tous deux
Sans autre appui que nous venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens ?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.

Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis,
Octave eſt le plus grand ; c'eſt lui que je choiſis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle annoblit ma cauſe.
De cet indigne ſang c'eſt peu que je diſpoſe ;
C'eſt peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper ſans péril, & ſans ſavoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le ſang innocent qui s'élève & qui crie ;
Vous ſervez l'univers.

POMPÉE.

J'y ſuis déterminé.
L'aſſaſſin des Romains doit être aſſaſſiné.
Ainſi mourut Céſar : il fut clément & brave,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pû, je ne le pourrais pas !
Et j'irais pour ma cauſe emprunter d'autres bras !
Le ſort en eſt jetté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
Qu'on l'appelle... Déja *a*) les feux ſont preſque éteints,
Et le ſilence règne en ces lieux inhumains.

a) On voit dans l'éloignement des reſtes de feux faiblement allumés autour des tentes, & le théâtre repréſente une nuit.

SCENE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE (*à Aufide.*)

APprochez : que fait-on dans ces tentes coupables ?

AUFIDE.

Le ſommeil y répand ſes pavots favorables,
Lorſque les murs de Rome au carnage livrés
Retentiſſent au loin des cris deſeſpérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères
Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le ſang ruiſſelle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi ! Mort, puni ſes forfaits !
Dites-moi dans quels lieux ſes tentes ſont dreſſées ?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entaſſées
Qui laiſſent un paſſage à ces vallons ſecrets
Arroſés d'un ruiſſeau que bordent des cyprès.
Le pavillon d'Antoine eſt auprès du rivage ;
Paſſez, & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément Céſar eſt le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe ſanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne ſa tente.
Des plaiſirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le ſein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave ?

FULVIE.

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave.

POMPÉE (*à Fulvie.*)

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire,
Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire ;
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups
Je vous laisse exposée, & je frémis pour vous ;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur & sans foi ?
Cet oppresseur de Rome & du monde & de moi ?
Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise ?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, & souffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes :
C'est l'école du meurtre, & j'ai dû m'y former.
De leur esprit de rage ils ont sû m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la suive.
Il faut qu'Antoine meure, & non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main.

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein ?

FULVIE.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble,
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les Dieux l'ont remplie ;
Et Pompée aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor ; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.
Ils ont trahi Lépide ; (23) ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercénaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, & du courage.
On a vû Marius entraîner sur ses pas (24)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup desespéré peut vous être funeste,
Mais il peut réussir. Brutus & Cassius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus (25).
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat :

Ils vivent cependant, ils partagent l'Etat ;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers ſur vos pas à l'inſtant vont paraître.
Nous vous ſuivrons de près ; il en eſt tems, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus ! je t'imite ; frappons !
(Il ſort avec Auſide.)

SCENE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

IL m'échappe, il me fuit ; ô ciel ! m'a-t-il trompée ?
Autel ! fatal autel ! mânes du grand Pompée !
Votre fils devant vous m'a-t-il fait proſterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner ?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage :
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur ! Eſt-il donc arrivé ?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'eſt ; mais il gémit : vous haïſſez, & j'aime.
Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.
Que fait-il ?

FULVIE.

Il vous ſert.... Les flambeaux dans ces lieux
De

De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux *b*).
Sommeil ! ſommeil de mort ! favoriſe ma rage !

JULIE.

Où courez-vous ?

FULVIE.

Reſtez ; j'ai pitié de votre âge,
De vos triſtes amours, & de tant de douleurs.
Gémiſſez, s'il le faut ; laiſſez-moi mes fureurs.

SCENE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire ? & qu'eſt-ce qu'on prépare ?
Séjour de meurtriers, île affreuſe & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu ſeras mon tombeau.
Albine, inſtruiſez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée eſt-il connu ? voit-il ſa dernière heure ?
N'eſt-il plus d'eſpérance ? eſt-il tems que je meure ?
Je ſuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainſi que vous s'il ſuccombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pû le ſouſtraire :
Elle ſuit les conſeils d'une aveugle colère,
Qu'en ſes tranſports ſoudains rien ne peut captiver.
Elle expoſe Pompée au lieu de le ſauver.

b) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

JULIE.

Je m'y suis attenduë ; & quand ma destinée,
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perduë, Albine, & ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point deshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vuë ;
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connuë ;
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome ! ô ma patrie !
Oĉtave eſt mort par vous !

POMPÉE.

Oui, je vous ai ſervie.
De la terre & de vous j'ai puni l'oppreſſeur.

JULIE.

O ſuccès inouï ! trop heureuſe fureur !

POMPÉE.

Ses gardes aſſoupis dans leur infâme yvreſſe,
Laiſſaient un accès libre à ma main vengereſſe.
Un de ſes favoris, un de ſes aſſaſſins,
Un miniſtre odieux de ſes affreux deſſeins,
Seul auprès du tyran repoſait dans ſa tente ;
J'entre ; un Dieu me conduit ; une idée effrayante
De la mort que j'apporte, un ſonge avant-coureur,
Dans ſon profond ſommeil excitant ſa terreur,
De ſes proſcriptions lui préſentait l'image.
Quelques ſons mal formés de ſang & de carnage
S'échappaient de ſa bouche, & ſon perfide cœur
Juſques dans le repos déployait ſa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée ;*
Dans ſon cœur à ce nom j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a paſſé du ſommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'aſſaſſinats.
Il aurait dû périr par un ſupplice inſigne.
Je ſais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un Céſar au milieu des combats ;
Mais un Céſar tyran ne le méritait pas.
Le ſilence & la mort ont ſervi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémiſſant une joye inquiète.
L'effroi qui me ſaiſit corrompant mon eſpoir,
Empoiſonne en ſecret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable ?

POMPÉE.

Moi, fuir !

JULIE.

Il reſte encor un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous ſeconde, il n'en reſtera plus.

JULIE.

Et comment raſſurer mes eſprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de ſon complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les Dieux vous font juſtice;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout ſanglans de nos deux oppreſſeurs.
Venez, il n'eſt plus tems d'écouter vos allarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'eſclave à qui j'étais remis,
Et qui me conduiſant parmi mes ennemis,
Juſques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout ferait-il perdu ? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déja dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé. Le reste je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE (*à Aufide.*)

Ah ! c'est toi que j'implore ;
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte ;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort ;
Confondez vos tyrans encor après ma mort.
Conservez pour eux tous une haine éternelle ;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à sa suite ;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me falait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre ;
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pû suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger,
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave (26),
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde,
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.

Fléchiſſez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on me puniſſe ;
Ma vengeance eſt perduë, & voilà mon ſupplice.
Ciel ! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,
Que ce ſoit ſeulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux ſervir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous ſû ce que devient Pompée ?
Eſt-il vivant ou mort en ces déſerts ſanglans ?
Aufide aura-t-il pû dérober aux tyrans
Ce héros tant proſcrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Je n'oſe m'en flatter : mais aucun ne ſoupçonne
Que Pompée en effet ſoit errant ſur ces bords.
Vers Céſène aujourd'hui tous ſes amis ſont morts ;
Le bruit de ſon trépas commence à ſe répandre.
Les tyrans ſont trompés ; & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut ſervir encor à le ſauver.
C'eſt un ſoin que mes mains n'ont pû ſe réſerver.
Vous êtes libre au moins ; ſon ſalut vous regarde :
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde.
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attens la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi ;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ſes complots la trame criminelle ;
Qu'on l'obſerve : & ſurtout que nous ſoyons inſtruits
Des complices ſecrets par ſon ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice ; & ces noms mépriſables
Sont faits pour vos ſuivans, ſont faits pour vos ſemblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour ſervir
Se ſont deshonorés juſqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proſcriptions que j'apprenais ſous vous,
M'enſeignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pû ſur vous deux aſſouvir ma vengeance ;
Je l'attens de vous ſeuls & de votre alliance ;
Je l'attens des forfaits qui vous ont fait amis,
Ils vont vous diviſer comme ils vous ont unis.
Il n'eſt point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écraſés, & bourreaux & victimes,
Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes !

Citoyens

Citoyens révoltés, prétendus fouverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui paffant du carnage aux bras de la molleffe,
Du meurtre & du plaifir goûtez en paix l'yvreffe.
Mon nom deviendra cher aux fiécles à venir,
Pour avoir feulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE (*à Octave.*)

AH! fouffrez que Julie
Loin de fes oppreffeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eft point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma mifère, & nos Dieux & nos loix:
Vous les méprifez tous; mais fi Céfar encore,
Ce nom facré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Ofez-vous à fon fang ravir la liberté?
Penfait-il qu'en ces lieux fa niéce fugitive,
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Penfait-il que Julie avec tant de fureur
Du fang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre ame encor affez hardie
Pour ofer partager les crimes de Fulvie.

Mais ſans vous imputer ſes forfaits inſenſés
L'amante de Pompée eſt criminelle aſſez.

JULIE.

Oui, je l'aime, Céſar, & vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céſar tout-puiſſant, à Céſar couronné.
Caton contre les Dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils: cette mort m'eſt plus chère,
Que ne l'eſt à vos yeux tout le ſang des proſcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui diſputez pas ſa noble récompenſe;
Céſar, contentez-vous de la toute-puiſſance.
S'il honora dans Rome, & ſurtout aux combats,
Un nom dont il eſt digne, & qu'il n'uſurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourſuivre.

OCTAVE.

Oui, Céſar eſt jaloux comme il eſt irrité.
Je crois valoir Pompée, & j'en ſuis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

ANTOINE.

EH bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel !

OCTAVE.

Quel est ce malheureux ?
Où l'a-t-on retrouvé ?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre ;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappellé la vie en ses membres sanglans.
On a besoin qu'il vive, & que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits qui frappant au hazard
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pû choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure (27).
Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs,
Qui toûjours contre nous armeront des vengeurs ;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin ; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encor honneur ;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez !

SCENE V.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *bleſſé & ſoutenu.* Gardes.

OCTAVE.

Quel es-tu ? miſérable !
A ce meurtre inouï, qui pouvait t'engager ?

POMPÉE.

Eſt-ce Octave qui parle, & m'oſe interroger ?

LE TRIBUN.

Répons au Triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funeſte,
Eh bien, ce titre affreux que la terre déteſte,
Devaient t'apprendre aſſez mon devoir, mes deſſeins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui ſont-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un ſimple ſoldat quelle étrange arrogance !



H. Gravelot inv. J. le Veau Sculp.

Tyran, tu vois ſa femme, elle eſt digne de l'être.

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainſi que ſa vaillance.
Qu'es-tu donc ?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur ſort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici ?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort ;
Tu ſais qu'elle était juſte.

JULIE.

Enfin, la notre eſt ſûre !

POMPÉE.

Du monde entier ſur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppreſſeurs des humains,
Qu'il eſt des Scévola comme il eſt des Tarquins.
Même erreur m'a trompé.... Licteurs, qu'on me préſente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;
Elle eſt prête à tomber dans le braſier vengeur,
Ainſi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui ! le ſoldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,
A ces diſcours hardis, & ſurtout au courage
Que ce Romain déploye à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur ſur ſon front répandus,
Si je n'étais inſtruit que Pompée en ſa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma pourſuite,
Je croirais.... Mais déja vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez ; c'eſt Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur !

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait ſa patrie & d'Antoine & d'Octave,
Poſſède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, Maîtres du monde, elle eſt votre conquête.

JULIE.

Malheureuſe !

OCTAVE.

O deſtins !

JULIE.

O pur ſang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pû de mon père égaler les travaux ;
Je cède à des tyrans ainſi que ce grand-homme ;
Et je meurs comme lui le défenſeur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, & Pompée, & le ſort des humains.
Prétens-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuiſent ?
Le faible les répand, les tyrans les mépriſent.
Je me reprocherais juſqu'au moindre ſoupir,
Qui ſerait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharſale.
Si ton père a du ſien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'eſt plus que le bourreau,
N'eſt pas digne de ſuivre un exemple ſi beau.
Tes édits l'ont proſcrit, arrache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai, tes jours ſont en danger.

Va, ne me laiſſe point un héros à venger.
Toi qui m'oſas aimer, apprens à me connaître ;
Tyran, tu vois ſa femme, elle eſt digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon couroux ?
Il n'eſt que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

ANTOINE.

Son ſupplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point ; Céſar a pardonné,
Mais Céſar bienfaiſant eſt mort aſſaſſiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout diffère.
Je combattis longtems, & j'honorai ſon père :
Il s'arma noblement pour le Sénat Romain.
Je ne connais ſon fils que pour un aſſaſſin.

POMPÉE.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pû vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai ſauvé cent proſcrits ; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur ſuprême
Fut votre premier crime, & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon ſort,
Vous croyez m'abaiſſer ! vous ! dans votre inſolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puiſſance.
Le ciel même, le ciel, qui me laiſſe périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez ſa fureur, elle nous juſtifie ;
Aſſurez notre empire, aſſurez votre vie.

JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais ſon courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déja condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis longtems fut par nous préparée,
Elle eſt trop légitime, elle eſt trop différée.
C'eſt vous qu'il attaquait, c'eſt vous ſeul qui devez
Annoncer le deſtin que vous lui réſervez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainſi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y ſouſcris.

POMPÉE.

Je ſuis prêt à l'entendre,
A le ſubir.

OCTAVE (*après un long ſilence.*)

Je ſuis le maître de ſon ſort ;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort.
Je ſuis fils de Céſar, j'ai ſon exemple à ſuivre.
C'eſt à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre & les proſcriptions ;
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne.....

ANTOINE.

Que vous voulez ſur moi laiſſer tomber la haine,
Ramener les eſprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance ;
L'amour

L'amour eſt plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encor, & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus juſte.
Que l'on oublie Octave, & qu'on chériſſe Auguſte (28).
Soyez jaloux de moi : mais pour mieux effacer
Juſqu'aux traces du ſang qu'il nous falut verſer,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reſtes
Des proſcrits échappés à nos ordres funeſtes :
Par les cris des humains laiſſons-nous déſarmer;
Et puiſſe Rome un jour apprendre à nous aimer (29)!

(*à Julie.*)

Je vous rens à Pompée en lui rendant la vie.
Il n'aurait rien reçu s'il vivait ſans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubi nos loix,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiſſe le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple Romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prens entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des hazards;
Je m'en remets aux Dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous? eſt-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!

En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'Etat, mon nom nous rendent ennemis;

La haine qu'entre nous nos pères ont tranſmis
Eſt par eux commandée, & comme eux immortelle.
Rome par toi ſoumiſe à ſon ſecours m'appelle.
J'employerai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois ſervir : mais je dois t'admirer.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

NOTES.

(1.)

en cette île funeste.

Cette île, où les Triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très bien supposer, sur-tout en poësie, que l'île & la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; & sur-tout ce tremblement de terre dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'un & l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans & par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce tems-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golphe Adriatique, fut renversée de fond en comble, & le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé & très diminué.

(2.)

il épouse Octavie.

Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que longtems après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopatre, & elle mourut de chagrin & de colère.

(3.)

Octave vous aima.

Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, & qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui parait en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

Quod f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti f....
Aut f...., aut pugnemus, ait! quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula, signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la piéce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie, ce qui arrive toûjours dans ces commerces scandaleux. Octave & Fulvie étaient également ennemis des mœurs, & prouvent l'un & l'autre la dépravation de ces tems exécrables; & cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

(4)

Passer Antoine même en ses emportemens.

Il est très vrai qu'Auguste fut longtems livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée dont nous parlerons, lui reprocha des faiblesses infames, *effeminatum insectatus est.* Antoine avant le Triumvirat déclara que César, grand oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum.* Lucius lui fit le meme reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusques à vendre son corps à Hirtius pour une somme tres-considérable. Son imprudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper; il passa quelque tems avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste conçue en ces mots: *Ita valeas ut hanc Epistolam cùm leges non inieris Testullam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi, & in quam arrigas.* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs, avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en Dieux & en Déesses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théatre par ce fameux vers:

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'Ovide prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce Chevalier Romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Au-

guste & de Julie ; c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula. On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, & il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Appulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane Citheris qu'il caressait publiquement en insultant au peuple Romain. Cicéron lui reproche encor un pareil voyage fait aux dépens des peuples, avec une baladine nommée Hyppias & des farceurs. C'était un soldat grossier, qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour les bienséances. Il s'abandonnait à la plus honteuse yvrognerie & aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité dans les Philippiques de Cicéron. *Sed jam stupra & flagitia omittam, sunt quædam quæ honestè non possum dicere*, &c. Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'Antoine a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des loix contre les Gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces loix ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, & qu'il faut souvent ignorer. Antoine & Octave, le grand César & Sylla, furent atteints de ce vice : mais on ne le reprocha jamais aux Scipions, aux Metellus, aux Catons, aux Brutus, aux Cicérons ; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits, qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes ; & il faut avouer que Virgile & Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste, qu'ils n'ont déployé de goût & de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des Géorgiques, qu'Auguste est un des plus grands Dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquiéme chant :

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;
L'aver avuto in poësia buon gusto,
La proscriptione iniqua gli perdona &c.

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple Romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile & heureux, & comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vû la République.

(5.)

mes deux tyrans en secret se détestent.

Non-seulement Octave & Antoine se haïssaient & se craignaient l'un & l'autre, non-seulement ils s'étaient déja fait la guerre auprès de Modène, mais Octave avait voulu assassiner Antoine; & quand ils conférèrent ensemble dans l'île du Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement; se soupçonnant également l'un & l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire:

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui dans une République bien policée auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, & ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégouteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux: elle nous en impose, & nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers tems de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs & la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon Prince. Quand le Sénat complimentait les Empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano.* L'opinion de l'Empire Romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi, d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines & de ses cruautés? *Clementiam non voco*, dit Séneque, *lassam crudelitatem.*

(6.)

Lucius César a des amis secrets.

Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, & Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appellait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre & les privilèges de la poésie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine & Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(7.)

l'infame avarice, &c.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnoie. Mais il est très probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron & des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cent Sénateurs de proscrits, deux mille Chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, & la fureur de la déprédation firent périr beaucoup plus de citoyens que les Triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit; & qui olait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des Triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes & sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine & dans Octave, ce fut la rapine & la déprédation qu'ils exercerent l'un & l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, & Auguste força les Romains & tous les peuples d'Occident soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitiéme de leurs fonds. Les citoyens Romains, de-

puis le triomphe de Paul Emile jusqu'à la mort de César n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés & pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils feraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue & de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César, son père, n'en avait point usé ainsi; & même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille Gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si lorsque les Bourguignons, & après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis & les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, & qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares & de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encor que toutes ces abominations Romaines sont du tems où les arts étaient perfectionnés en Italie, & que les brigandages des Francs & des Bourguignons sont d'un tems où les Arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, & dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde & abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave & leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du tems de la ligue les Montagne, les Charron, les de Thou, les l'Hôpital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(8.)

Mon génie était né pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste & contre Auguste. Elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces tems funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(9.)

(9.)

Lépide ; est un fantôme....

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de Triumvir après la bataille de Philippes : il demeura Pontife comme l'auteur le dit, mais sans crédit & sans honneurs. Octave & lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(10.)

L'Orient est à vous.

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île du Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes, qu'Octave se réserva l'Italie ; & ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine & de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le Sultan des Turcs, l'Empereur de Maroc, la Maison d'Autriche, les Rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les Républiques de Venise, de Suisse & de Hollande ? & ce qui est encor plus singulier, c'est que cette vaste Domination fut le fruit de sept cent ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

(11.)

& je n'ai que des Rois.

On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze Rois dans l'anti-chambre d'Antoine ; mais ces Rois ne valaient ni les légions Romaines, ni même le seul Agrippa qui gagna la bataille, & qui fit triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie faisait peu de cas des Rois qui le servaient ; il fit fouetter le Roi de Judée Antigone ; après quoi ce petit Monarque fut mis en croix. Le prétendu Royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jérusalem & à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un Roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, & à tant d'abrutissement de l'autre.

(12.)

Craignez-vous un augure?

Auguste feignit toûjours d'être superstitieux; & peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; l'ânier lui répondit qu'il s'appellait *Vainqueur*. Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne & du poisson; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, qui en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile: & c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

(13.)

Sacrifier Pompée.

Ce Sextus Pompeius dont nous avons déja parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent & téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le tems des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits, le double de ce que les Triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cneius avait été tué en Espagne à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, & qui combattait pour les loix, périt malheureusement; & Auguste si longtems l'ennemi de toutes les loix, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(14.)

César en fit autant.

Cela est incontestable, & je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles, ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celles dans laquelle Cromwel se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne & d'Orléans, ceux de la rose blanche & ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toûjours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; & les rapines les plus odieuses servirent toûjours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du Cardinal de Retz. Lui-mê-

me s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, & bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le Duc de Borgia, fils du Pape Aléxandre VI. en usait ainsi dans le tems qu'il assassinait tous les Seigneurs de la Romagne; & le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, & les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(15.)

Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toûjours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César & de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour Roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeller tyran par ce Sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette avanture. Suétone qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un Consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, & Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette avanture. Aucune de nos histoires Romaines compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, Auguste lui eût accordé le vain honneur du Consulat: mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'Empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la fo-

lie de vouloir succéder à un Souverain affermi par un régne de vingt années, qui avait des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait Consul immédiatement après la conspiration.

Si l'avanture de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le Cinna de Corneille, que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits ; *une tragédie n'est pas une histoire.* On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la piéce qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, & affecter de la grandeur d'ame : mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas ; & sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne peux avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence est toûjours grand au théâtre, & sur-tout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène être plus grand que nature.

(16.)

Le sphynx est son emblême, &c.

Il est vrai qu'Auguste porta longtems au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que lorsqu'il fut seul maître de la République, les applications odieuses trop souvent faites par les Romains à l'occasion du Sphynx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet ; & il y substitua la tête d'Alexandre : mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encor plus fortes, & que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre & de lui, n'était pas à son avantage. Celui qui par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant Roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple Chevalier, qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. *Voyez* les remarques suivantes.

(17.)

J'ai vû périr Caton.

Je propose ici quelques réflexions sur la vie & sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que simple Préteur, & cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des Césars, des Pompées, des Brutus, des Cicérons, & des Scipions mêmes. C'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme Stoïcien rigide, qu'on révère Caton malgré soi, tant l'amour de la patrie est respecté par ceux mêmes à qui les vertus patriotiques sont inconnues, tant la philosophie Stoïcienne force à l'admiration ceux mêmes qui en sont le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, & jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son tems qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut Questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encor en vertu des rescriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public; mais il les accusa de concussion & d'homicide, & les fit condamner à mort; donnant ainsi un terrible exemple aux Triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa que César avait gagnée, il exhorte les Sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, & que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La-Mothe un couplet contre Caton:

Caton d'une ame plus égale
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât,
Mais incapable de se rendre
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours & d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une ame égale, mais très inégale, si ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût

été un rebelle révolté contre son Souverain légitime & absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, & quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres plus méprisables ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore. Rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme & du Stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros & Stoïcien.

(18.)

Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le Roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa, & voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots & non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis, *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage.* Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(19.)

Cicéron tu n'es plus, &c.

Je remarquerai sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, & auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnoie, pour la tête & les deux mains de Cicéron qu'il lui apporta dans le Forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siécles suivants ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chérement. Les assassins de Valstein, du Maréchal d'Ancre, du Duc de Guise le Balafré, du Duc de Parme Farnèse bâtard du Pape Paul III, & de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encor plus infame; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des Princes qu'ils massacrèrent; ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres; & cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, & peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur & cette bassesse ne fut jamais connue dans les tems de la Chevalerie; je ne vois aucun Chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des loix* avait

dit que l'honneur était autrefois le ressort & le mobile de la Chevalerie, il aurait eu raison : mais prétendre que l'honneur est le mobile de la Monarchie, après les assassinats à prix fait du Maréchal d'Ancre & du Duc de Guise, & après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux & archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des Républiques. Rome était encor République du tems des proscriptions de Sylla, de Marius & des Triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint Barthelemi, les Vèpres Siciliennes, les assassinats des Ducs d'Orléans & de Bourgogne, le faux monnoyage, tout cela fut commis dans des Monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, St. Evremont est le prémier qui nous ait avertis qu'il falait considérer en lui l'homme d'Etat & le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Midleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son tems, & le meilleur philosophe. Ses Tusculanes & son Traité de la nature des Dieux, si bien traduits par l'Abbé d'Olivet, & enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses Offices ; & ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante & trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus. Il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite César; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satyre de Cicéron.

(20.)

Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolomée âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en ôtage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, & comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dût, ce me sem-

ble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, & que les Egyptiens allérent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant: mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point Septime, Tribun Romain, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, & pour un sujet tout différent. Il est donc très vrai-semblable que si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas. Et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous les biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée; Antoine l'acheta, & les enfans de Pompée n'eurent aucun héritage.

(21.)

un fils de Cépias.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du pére d'Auguste était *Cepias.* Cet Octavianus Cépias fut le premier Sénateur de sa branche. Le grand-pére d'Auguste n'était qu'un riche Chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, & qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déja dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeller Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en faisant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitiéme Philippique de Cicéron, *quem Spartacum in edictis appellat*, &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse: il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe; & quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espéce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toûjours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'Empire Romain, & se placer au rang des Dieux.

On lui donne des remords dans cette piéce, on lui attribue des sentimens magnanimes; je suis persuadé qu'il n'en eut point; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

(22.)

(22.)

Par ma main.

Ce trait n'eſt pas hiſtorique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie; c'était une femme extrème en ſes fureurs, & digne, comme elle le dit, du tems funeſte où elle était née. Elle fut preſque auſſi ſanguinaire qu'Antoine. Ciceron rapporte dans ſa troiſiéme Philippique, que Fulvie étant à Brindes avec ſon mari, quelques centurions mélés à des citoyens voulurent faire paſſer trois légions dans le parti oppoſé; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre ſous divers prétextes, & les fit tous égorger. Fulvie y était préſente; ſon viſage était tout couvert de leur ſang; *Os uxoris ſanguine reſperſum conſtabat.* Elle fut accuſée d'avoir arraché la langue à Ciceron après ſa mort, & de l'avoir percée de ſon aiguille de tète.

(23.)

Ils ont trahi Lépide.

Cette réflexion de Fulvie eſt très convenable, puiſqu'elle eſt fondée ſur la vérité. Car après la bataille de Modène qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de ſe préſenter preſque ſeul devant le camp de Lépide; plus de la moitié des légions paſſa de ſon côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui, & cette avanture même fut l'origine du Triumvirat.

(24.)

On a vu Marius entrainer ſur ſes pas
Les mêmes aſſaſſins payés pour ſon trépas.

Non-ſeulement ceux de Minturne qui avaient ordre de tuer Marius, ſe déclarèrent en ſa faveur; mais étant encor proſcrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, & leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(25.)

. . . . Brutus & Caſſius
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il eſt conſtant que Brutus & Caſſius n'avaient pris aucunes meſures pour ſe maintenir contre la faction de Céſar. Ils ne s'étaient pas aſſurés d'une ſeule cohorte; & même après avoir commis le meurtre, ils furent

obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, & on ne lui répondit que par des injures & des outrages ; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits ; & lorsqu'Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple animé par ce spectacle, & furieux de douleur & de colère, courut le fer & la flamme à la main vers les maisons de Brutus & de Cassius. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius & de leurs associés, fut soudaine & téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'entousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, & prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du Duc de Parme Farnèse, bâtard du Pape Paul III. Telle fut la même conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, & qui se confièrent à la fortune.

(26.)

Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusques dans sa tente, & crut long-tems l'avoir percé de coups ; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, & qu'il vit paraitre à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin son gendre. Vous voyez aussi dans la tragédie de Venceslas, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le Duc son rival.

(27.)

Casca fit à César la première blessure.

L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable ; mais enfin, c'était un Sénateur, & on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

(28.)

. . . . *& qu'on chérisse Auguste.*

C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé Auguste, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'Augustus ou de Romulus. Celui d'Augustus fut préféré; il signifie vénérable, & même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il parait pourtant qu'Octave avait déja osé s'arroger le surnom d'Auguste à son premier Consulat qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les loix, ou plutôt qu'Agrippa & les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune, mais Octave sut ensuite la conserver & l'accroitre.

(29.)

Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.

Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave après tant de crimes. Il vécut assez longtems pour que la génération qu'il vit naitre oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toûjours des cœurs Romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs : on regretta la République, mais on ne put la rétablir; les Empereurs avaient l'argent & les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paye, & vendent l'Empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'Empire Romain eut très rarement trois Empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir ses Empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise desespérée que le poete attribue à Sextus Pompée & à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui

enlève sa femme, il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran & le ravisseur. Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la piéce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoiqu'assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la piéce ; il y est sans passion : c'est une figure dans l'ombre qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave & le jeune Pompée*, & non pas *le Triumvirat*; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les Triumvirs étaient dans l'île, & que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, & sur leur bassesse après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant ; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui léchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna Consul un cheval de son écurie ; que Domitien consulta les Sénateurs sur la sauce d'un turbot ; & il est certain que le Sénat Romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté du tems de la République en faveur des Paul Emile & des Scipions.

Fin des Notes.

DU GOUVERNEMENT ET DE LA DIVINITÉ D'*AUGUSTE*.

CEux qui aiment l'hiſtoire ſont bien aiſes de ſavoir à quel titre un bourgeois de Veletri gouverna un Empire qui s'étendait du Mont Taurus au Mont Atlas, & de l'Euphrate à l'Océan Occidental. Ce ne fut point comme Dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeſte à *Jules-Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours. La crainte de périr comme ſon prédéceſſeur, & les conſeils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres meſures. Il accumula inſenſiblement ſur ſa tête toutes les dignités de la République. Treize Conſulats, le Tribunat renouvellé en ſa faveur de dix ans en dix ans, le nom de Prince du Sénat, celui d'Empereur qui d'abord ne ſignifiait que Général d'armée, mais auquel il ſut donner une dénomination plus étendue; ce ſont là les titres qui ſemblèrent légitimer ſa puiſſance. Le Sénat ne perdit rien de ſes honneurs; il conſerva même toûjours de très grands droits. *Auguſte* partagea avec lui toutes les provinces de l'Empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet Souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que *Jules-Céſar* ayant été mis au rang des Dieux après ſa mort, *Auguſte* fut Dieu de ſon vivant. Il eſt vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome, mais il l'était dans les provinces. Il y avait des temples & des prêtres. L'abbaye d'Eney à Lyon était un beau temple d'*Auguſte*. *Horace* lui dit:

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains même d'aſſez bons courtiſans pour avoir dans leurs maiſons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguſte*. Il fut donc en effet canoniſé de ſon vivant; & le nom de Dieu devint le titre, ou le ſobri-

quet de tous les Empereurs ſuivans. *Caligula* ſe fit Dieu ſans difficulté ; il ſe fit adorer dans le temple de *Caſtor* & de *Pollux*. Sa ſtatue était poſée entre ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons, des faiſans, des poules de Numidie, jusqu'à-ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de Dieu avant qu'il fût condamné par le Sénat à mourir par le ſupplice des eſclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de Dieu ſignifiât chez ces monſtres, ce qu'il ſignifie parmi nous ; le blaſphême ne pouvait être porté juſques-là. *Divus* voulait dire préciſément *Sanctus*. De la liſte des proſcriptions, & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin juſqu'à la divinité. Il y eut onze conſpirations contre ce Dieu, ſi l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna :* mais aucune ne réuſſit ; & de tous ces miſérables qui uſurpèrent les honneurs divins, *Auguſte* fut ſans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la République Romaine périt ; car *Céſar* n'avait été Dictateur que dix mois, & *Auguſte* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet eſpace de tems que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées compoſées autrefois de légions Romaines & des peuples d'Italie, furent dans la ſuite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent ſur le trône, des Empereurs de leurs pays.

Dès le troiſiéme ſiécle il s'éleva trente tyrans preſqu'à la fois, dont les uns étaient de la Tranſilvanie, les autres des Gaules, d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un eſclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodoſe* était d'Eſpagne qui n'était pas alors un pays fort policé.

On ſait aſſez comment l'Empire Romain fut enfin détruit, comment les Turcs en ont ſubjugué la moitié, & comment le nom de l'autre moitié ſubſiſte encor ſur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus ſingulière de toutes les révolutions, & le plus étonnant de tous les ſpectacles, c'eſt de voir par qui le Capitole eſt habité aujourd'hui.

DES CONSPIRATIONS
CONTRE LES PEUPLES,
OU
DES PROSCRIPTIONS.

Celles des Juifs.

SI l'on remonte à la plus haute antiquité reçue parmi nous, ſi l'on oſe chercher les premiers exemples des proſcriptions dans l'hiſtoire des Juifs, ſi nous ſéparons ce qui peut appartenir aux paſſions humaines, de ce que nous devons révérer dans les décrets éternels, ſi nous ne conſidérons que l'effet terrible d'une cauſe divine, nous trouverons d'abord une proſcription de vingt-trois mille Juifs après l'idolatrie d'un veau d'or ; une de vingt-quatre mille pour punir l'Iſraëlite qu'on avait ſurpris dans les bras d'une Madianite ; une de quarante-deux mille hommes de la tribu d'*Ephraïm*, égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proſcription ; car ceux de Galaad qui exerçaient la vengeance de *Jephté* contre les Ephraïmites, voulaient connaître & démêler leurs victimes en leur faiſant prononcer l'un après l'autre le mot *ſhibolet* au paſſage de la rivière ; & ceux qui diſaient *ſibolet*, ſelon la prononciation Ephraïmite, étaient reconnus & tués ſur le champ. Mais il faut conſidérer que cette tribu d'*Ephraïm* ayant oſé s'oppoſer à *Jephté*, choiſi par Dieu même pour être le chef de ſon peuple, méritait ſans doute un tel châtiment.

C'eſt pour cette raiſon que nous ne regardons point comme une injuſtice l'extermination entière des peuples du Canaan ; ils s'étaient attiré cette punition par leurs crimes ; ce fut le Dieu vengeur des crimes qui les proſcrivit.

Celle de Mithridate.

De telles profcriptions commandées par la Divinité même, ne doivent pas fans doute être imitées par les hommes ; auffi le genre humain ne vit point de pareils maffacres jufqu'à *Mithridate*. Rome ne lui avait pas encor déclaré la guerre, lorfqu'il ordonna qu'on affaffinat tous les Romains qui fe trouvaient dans l'Afie mineure. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille ; *Appien* le réduit à quatre-vingt mille.

Plutarque n'eft pas croyable, & *Appien* même exagère. Il n'eft pas vrai-femblable que tant de citoyens Romains demeuraffent dans l'Afie mineure, où ils avaient alors très peu d'établiffements. Mais quand ce nombre ferait réduit à la moitié, *Mithridate* n'en ferait pas moins abominable. Tous les hiftoriens conviennent que le maffacre fut général, & que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés.

Celles de Sylla, *de* Marius *et des Triumvirs.*

Mais environ dans ce tems-là même *Sylla* & *Marius* exercèrent fur leurs compatriotes la même fureur qu'ils éprouvaient en Afie. *Marius* commença les profcriptions, & *Sylla* les furpaffa. La raifon humaine eft confondue quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, & dont la moitié égorgeait l'autre, pût être dans ce tems-là même le vainqueur de tous les Rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les profcriptions de *Sylla* jufqu'à la bataille d'Actium, & ce fut pourtant alors que Rome conquit les Gaules, l'Efpagne, l'Egypte, la Syrie, toute l'Afie mineure & la Grèce.

Comment expliquerons-nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous reftent fur la décadence de Rome, dans ces tems fanguinaires & illuftres ? *Tout eft perdu*, difent vingt auteurs latins, *Rome tombe par fes propres forces, le luxe a vengé l'univers*. Tout cela ne veut dire autre chofe, finon que la liberté publique n'exiftait plus : mais la puiffance fubfiftait ;

sistait ; elle était entre les mains de cinq ou six Généraux d'armée, & le citoyen Romain qui avait jusques-là vaincu pour lui-même, ne combattait plus que pour quelques usurpateurs.

La dernière proscription fut celle d'*Antoine*, d'*Octave* & de *Lépide ;* elle ne fut pas plus sanguinaire que celle de *Sylla.*

Quelque horrible que fût le règne des *Caligula* & des *Nérons*, on ne voit point de proscriptions sous leur empire ; il n'y en eut point dans les guerres des *Galba*, des *Othons*, des *Vitellius.*

Celle des Juifs sous Trajan.

Les Juifs seuls renouvellèrent ce crime sous *Trajan.* Ce Prince humain les traitait avec bonté. Il y en avait un très-grand nombre dans l'Egypte & dans la province de Cyrène. La moitié de l'île de Chypre était peuplée de Juifs. Un nommé *André* qui se donna pour un Messie, pour un libérateur des Juifs, ranima leur exécrable enthousiasme qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidéles dans les lieux où ils avaient le plus de synagogues. Les Juifs séduits par cet homme massacrèrent, dit-on, plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque & dans Chypre. *Dion* & *Eusèbe* disent que non contens de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, & se frottaient le visage de leur sang. Si cela est ainsi, ce fut, de toutes les conspirations contre le genre humain dans notre continent, la plus inhumaine & la plus épouvantable ; & elle dut l'être, puisque la superstition en était le principe. Ils furent punis, mais moins qu'ils ne le méritaient, puisqu'ils subsistent encore.

Celle de Théodose, *&c.*

Je ne vois aucune conspiration pareille dans l'histoire du monde, jusqu'au tems de *Théodose*, qui proscrivit les habitans de Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on l'écrit si indignement, mais après six mois

des plus mûres réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encor plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par son ordre, les habitans invités ; les courses commencèrent au milieu de ces réjouissances ; ses soldats égorgèrent sept à huit mille habitans ; quelques auteurs disent quinze mille. Cette proscription fut incomparablement plus sanguinaire & plus inhumaine que celle des Triumvirs ; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs listes, mais *Théodose* ordonna que tout périt sans distinction. Les Triumvirs se contentèrent de taxer les veuves & les filles des proscrits, *Théodose* fit massacrer les femmes & les enfans, & cela dans la plus profonde paix, & lorsqu'il était au comble de sa puissance.

Celle de l'Impératrice Théodora.

Une proscription beaucoup plus sanglante encore que toutes les précédentes, fut celle d'une Impératrice *Théodora*, au milieu du neuviéme siécle. Cette femme superstitieuse & cruelle, veuve du cruel *Théophile*, & tutrice de l'infâme *Michel*, gouverna quelques années Constantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les Manichéens dans ses Etats. *Fleury* dans son histoire ecclésiastique, avouë qu'il en périt environ cent mille. Il s'en sauva quarante mille qui se réfugièrent dans les Etats du Calife, & qui devenus les plus implacables comme les plus justes ennemis de l'Empire Grec, contribuèrent à sa ruine. Rien ne fut plus semblable à notre St. Barthelemi, dans laquelle on voulut détruire les Protestans, & qui les rendit furieux.

Cette rage des conspirations contre un peuple entier sembla s'assoupir jusqu'au tems des Croisades. Une horde de croisés dans la première expédition de *Pierre l'Hermite*, ayant pris son chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils allèrent à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, à Francfort ; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation Juive qui tombèrent entre leurs mains, & cherchèrent dans leurs entrailles l'or qu'on supposait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croisés ressemblait parfaitement à celle des Juifs de Chypre & de Cyrène, & fut peut-être encore plus affreuse, parce que l'avarice se joignait au fanatisme. Les Juifs alors furent traités comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations entières : mais selon la remarque de Suarez, *ils avaient égorgé leurs voisins par une piété bien entenduë, & les croisés les massacrèrent par une piété mal entenduë.* Il y a au moins de la piété dans ces meurtres, & cela est bien consolant.

Celle de la Croisade contre les Albigeois.

La conspiration contre les Albigeois fut de la même espèce, & eut une atrocité de plus ; c'est qu'elle fut contre des compatriotes, & qu'elle dura long-tems. *Suarez* aurait dû regarder cette proscription comme la plus édifiante de toutes, puisque de saints Inquisiteurs condamnèrent aux flammes tous les habitans de Béfiers, de Carcassonne, de Lavaur, & de cent bourgs considérables ; presque tous les citoyens furent brûlés en effet, ou pendus, ou égorgés.

Les Vêpres Siciliennes.

S'il est quelque nuance entre les grands crimes, peut-être la journée des Vêpres Siciliennes est la moins exécrable de toutes, quoiqu'elle le soit excessivement. L'opinion la plus probable est que ce massacre ne fut point prémédité. Il est vrai que *Jean de Procida*, émissaire du Roi d'Aragon, préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile ; mais il paraît que ce fut un mouvement subit dans le peuple animé contre les Provençaux, qui le déchaîna tout d'un coup, & qui fit couler tant de sang. Le Roi *Charles* s'était rendu odieux par le meurtre de *Conradin* & du Duc d'Autriche, deux jeunes héros & deux grands Princes dignes de son estime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile étaient détestés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de Pâques ; on s'attroupa, on s'émut, on sonna le tocsin, on cria *meurent les ty-*

rans ; tout ce qu'on rencontra de Provençaux fut massacré ; les innocens périrent avec les coupables.

Les Templiers.

Je mets sans difficulté au rang des proscriptions le supplice des Templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier ; c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un Ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet Ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque correction ; mais je ne croirai jamais qu'un grand-Maître, & tant de Chevaliers parmi lesquels on comptait des Princes, tous vénérables par leur âge & par leurs services, fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un Ordre entier de religieux ait renoncé en Europe à la Religion Chrétienne, pour laquelle il combattait en Asie, en Afrique ; & pour laquelle même encor plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin, je crois sans difficulté à plus de quatre-vingt Chevaliers qui, en mourant, prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hésitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

Massacre dans le nouveau Monde.

Dans ce récensement de tant d'horreurs, mettons sur-tout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau monde. Cette proscription est à l'égard de toutes les autres ce que serait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. *Las Casas*, évêque de Chiappa dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les îles & la

terre ferme découvertes, avant qu'il fût évêque, & depuis qu'il eut cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se jetter aux pieds de *Charles-Quint* & du Prince *Philippe* son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier : elle fut imprimée à Valladolid. La cause de plus de cinquante nations proscrites dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solemnellement plaidée devant l'Empereur. *Las Casas* dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plûpart ne connaissaient pas plus les vêtemens & les armes que nos animaux domestiques. J'ai parcouru, dit-il, toutes les petites îles Lucaies, & je n'y ai trouvé que onze habitans, reste de plus de cinq cent mille.

Il compte ensuite plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hispaniola, & enfin plus de dix millions dans le Continent. Il ne dit pas, j'ai ouï dire qu'on a exercé ces énormités incroyables, il dit : *je les ai vuës : j'ai vû cinq Caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs sujets ; j'ai vû ces créatures innocentes massacrées par milliers ; enfin, de mon tems, on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.*

On ne lui contesta pas cette étrange dépopulation, quelque incroyable qu'elle paraisse. Le docteur *Sepulvéda* qui plaidait contre lui, s'attacha seulement à prouver que tous ces Indiens méritaient la mort, parce qu'ils étaient coupables du péché contre nature, & qu'ils étaient antropophages.

Je prens Dieu à témoin, répond le digne évêque *Las Casas*, que vous calomniez ces innocens après les avoir égorgés. Non, ce n'était pas parmi eux que régnait la pédérastie, & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il se peut que dans quelques contrées de l'Amérique que je ne connais pas, comme au Bresil ou dans quelques îles, on ait pratiqué ces abominations de l'Europe ; mais ni à Cuba, ni à la Jamaïque, ni dans l'Hispaniola, ni dans aucune île que j'ai parcourues, ni au Pérou, ni au Mexique où est mon évêché, je n'ai entendu jamais parler de ces crimes ; & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'est vous

qui êtes plus cruels que les antropophages ; car je vous ai vu dresser des chiens énormes pour aller à la chasse des hommes, comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vû donner vos semblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu des Espagnols dire à leurs camarades, prête-moi une longe d'Indien pour le déjeuner de mes dogues, je t'en rendrai demain un quartier. C'est enfin chez vous seuls que j'ai vû de la chair humaine étalée dans vos boucheries, soit pour vos dogues, soit pour vous-mêmes. Tout cela, continue-t-il, est prouvé au procès, & je jure par le grand Dieu qui m'écoute, que rien n'est plus véritable.

Enfin, *Las Casas* obtint de *Charles-Quint* des loix qui arrêtèrent le carnage réputé jusqu'alors légitime, attendu que c'était des Chrétiens qui massacraient des infidèles.

Proscription a Mérindol.

La proscription juridique des habitans de Mérindol & de Cabrière, sous *François I*, en 1546, n'est à la vérité qu'une étincelle en comparaison de cet incendie universel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à six mille personnes des deux sexes & de tout âge. Mais cinq mille citoyens surpassent en proportion dans un canton si petit, le nombre de douze millions dans la vaste étendue des îles de l'Amérique, dans le Mexique, & dans le Pérou. Ajoutez sur-tout que les désastres de notre patrie nous touchent plus que ceux d'un autre hémisphère.

Ce fut la seule proscription revêtue des formes de la justice ordinaire ; car les Templiers furent condamnés par des commissaires que le Pape avait nommés, & c'est en cela que le massacre de Mérindol porte un caractère plus affreux que les autres. Le crime est plus grand quand il est commis par ceux qui sont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un Avocat-Général du Parlement d'Aix nommé *Guérin*, fut le premier auteur de cette boucherie. *C'était*, dit l'historien César Nostradamus, *un homme noir ainsi de corps que d'ame, autant froid orateur que persécuteur ardent & calomnia-*

teur effronté. Il commença par dénoncer en 1540 dix-neuf personnes au hazard comme hérétiques. Il y avait alors un violent parti dans le Parlement d'Aix, qu'on appellait les *brûleurs.* Le Président *d'Oppède* était à la tête de ce parti. Les dix-neuf accusés furent condamnés à la mort sans être entendus, & dans ce nombre il se trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avait alors, à la honte de la nation, un Inquisiteur de la foi en Provence, il se nommait frère *Jean de Rome.* Ce malheureux accompagné de satellites allait souvent dans Mérindol & dans les villages d'alentour; il entrait inopinément & de nuit dans les maisons où il était averti qu'il y avait un peu d'argent; il déclarait le père, la mère & les enfans hérétiques, leur donnait la question, prenait l'argent, & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'*Aubri*, & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet Inquisiteur qui, n'ayant pû entrer chez les dix-neuf accusés, les avait fait dénoncer au Parlement par l'Avocat-Général *Guérin*, quoiqu'il prétendit être le seul juge du crime d'hérésie. *Guérin* & lui soutinrent que dix-huit villages étaient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devaient selon eux faire révolter tout le canton. Le Président *d'Oppède*, trompé par une information frauduleuse de *Guérin*, demanda au Roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. *François I*, trompé à son tour, accorda enfin les troupes. Le Vice-Légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin en 1544 *d'Oppède* & *Guérin* à leur tête mirent le feu à tous les villages; tout fut tué, & *Aubri* rapporte dans son plaidoyer que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpitaient encore. C'est ainsi qu'on servait la Religion.

Quiconque a lû l'histoire, sait assez qu'on fit justice; que le Parlement de Paris fit pendre l'Avocat-Général, & que le Président *d'Oppède* échappa au supplice qu'il avait mérité. Cette grande cause fut plaidée pendant cinquante audiences. On a encor les plaidoyers, ils sont curieux. *D'Oppède* &

Guérin alléguaient pour leur juſtification tous les paſſages de l'Ecriture, où il eſt dit :

Frappez les habitans par le glaive, détruiſez tout juſqu'aux animaux *a*).

Tuez le vieillard, l'homme, la femme, & l'enfant à la mammelle *b*).

Tuez l'homme, la femme, l'enfant ſevré, l'enfant qui tette, le bœuf, la brebis, le chameau & l'âne *c*).

Ils alléguaient encor les ordres & les exemples donnés par l'Egliſe contre les hérétiques. Ces exemples & ces ordres n'empêchèrent pas que *Guérin* ne fût pendu. C'eſt la ſeule proſcription de cette eſpèce qui ait été punie par les loix, après avoir été faite à l'abri de ces loix mêmes.

Proscription de la St. Barthelemi.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les maſſacres de Mérindol & la journée de la St. Barthelemi. Cette journée fait encor dreſſer les cheveux à la tête de tous les Français, excepté ceux d'un abbé qui a oſé imprimer en 1758 une eſpèce d'apologie de cet événement exécrable. C'eſt ainſi que quelques eſprits bizarres ont eu le caprice de faire l'apologie du Diable. *Ce ne fut*, dit-il, *qu'une affaire de proſcription.* Voilà une étrange excuſe ! Il ſemble qu'une affaire de proſcription ſoit une choſe d'uſage comme on dit, une affaire de barreau, une affaire d'intérêt, une affaire de calcul, une affaire d'Egliſe.

Il faut que l'eſprit humain ſoit bien ſuſceptible de tous les travers, pour qu'il ſe trouve au bout de près de deux cent ans un homme qui de ſang froid entreprend de juſtifier ce que l'Europe entière abhorre. L'Archevêque *Péréfixe* prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conſpiration religieuſe. Le Duc de *Sully* n'en compte que ſoixante & dix mille. M. l'Abbé abuſe du martyrologe des Calviniſtes, lequel n'a pû tout compter, pour affirmer qu'il n'y eut que quinze

a) Deut. chap. 13. *b*) Joſué, chap. 16.

c) Premier Livre des Rois, chap. 15.

quinze mille victimes. Eh ! Monsieur l'Abbé ! ne serait-ce rien que quinze mille personnes égorgées, en pleine paix, par leurs concitoyens !

Le nombre des morts ajoute sans doute beaucoup à la calamité d'une nation, mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez, homme charitable, que la Religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez-vous le tableau que le Pape *Grégoire XIII.* fit placer dans le Vatican, & au bas duquel était écrit, *Pontifex Colignii necem probat.* Oubliez-vous sa procession solemnelle de l'Eglise St. Pierre à l'Eglise St. Louïs, le *Te Deum* qu'il fit chanter, les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la St. Barthelemi ? Vous n'avez peut-être pas vû ces médailles ; j'en ai vû entre les mains de M. l'Abbé de *Rothelin.* Le Pape *Grégoire* y est représenté d'un côté, & de l'autre c'est un ange qui tient une croix dans la main gauche & une épée dans la droite. En voilà-t-il assez, je ne dis pas pour vous convaincre, mais pour vous confondre ?

La conjuration des Irlandais Catholiques contre les Protestans, sous *Charles I*, en 1641, est une fidèle imitation de la St. Barthelemi. Des historiens Anglais contemporains, tels que le Chancelier *Clarendon* & un Chevalier *Jean Temple*, assurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de massacrés. Le Parlement d'Angleterre dans sa déclaration du 25 Juillet 1643, en compte quatre-vingt mille : mais M. *Brooke* qui paraît très instruit, crie à l'injustice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on se plaint à tort, & il semble prouver assez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la Religion, en y comprenant les femmes & les enfans.

Proscription dans les Vallées du Piémont.

J'omets ici un grand nombre de proscriptions particulières. Les petits désastres ne se comptent point dans les calamités générales ; mais je ne dois point passer sous silence la proscription des habitans des Vallées du Piémont en 1655.

C'est une chose assez remarquable dans l'histoire, que ces

hommes presque inconnus au reste du monde ayent persévéré constamment de tems immémorial dans des usages qui avaient changé partout ailleurs. Il en est de ces usages comme de la langue : une infinité de termes antiques se conservent dans des cantons éloignés, tandis que les capitales & les grandes villes varient dans leur langage de siécle en siécle.

Voilà pourquoi l'ancien Roman que l'on parlait du tems de *Charlemagne* subsiste encor dans le jargon du pays de Vaud, qui a conservé le nom de pays Roman. On retrouve des vestiges de ce langage dans toutes les Vallées des Alpes & des Pyrénées. Les peuples voisins de Turin qui habitaient les cavernes Vaudoises, gardèrent l'habillement, la langue, & presque tous les rites du tems de *Charlemagne.*

On sait assez que dans le huitiéme & dans le neuviéme siécle, la partie septentrionale de l'Occident ne connaissait point le culte des images ; & une bonne raison, c'est qu'il n'y avait ni peintre ni sculpteur : rien même n'était décidé encor sur certaines questions délicates, que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverse furent arrêtés & réglés ailleurs, les habitans des Vallées l'ignorèrent, & étant ignorés eux-mêmes des autres hommes, ils restèrent dans leur ancienne croyance ; mais enfin, ils furent mis au rang des hérétiques & poursuivis comme tels.

Dès l'année 1487, le Pape *Innocent VIII.* envoya dans le Piémont un Légat nommé *Albertus de Capitoneis*, Archidiacre de Crémone, prêcher une croisade contr'eux. La teneur de la bulle du Pape est singulière. Il recommande aux Inquisiteurs, à tous les ecclésiastiques, & à tous les moines, » de prendre unanimément les armes contre les Vaudois, » de les écraser comme des aspics, & de les exterminer » saintement. « *In hæreticos armis insurgant, eosque velut aspides venenosos conculcent, & ad tam sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.*

La même bulle octroye à chaque fidèle le droit de » s'em- » parer de tous les meubles & immeubles des hérétiques, » sans forme de procès. « *Bona quæcumque mobilia, & immobilia quibuscumque licitè occupandis, &c.*

Et par la même autorité elle déclara que tous les Magiſtrats qui ne prêteront pas main-forte ſeront privés de leurs dignités : *Seculares honoribus*, *titulis*, *feudis*, *privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement perſécutés, en vertu de cette bulle, ſe crurent des martyrs. Ainſi leur nombre augmenta prodigieuſement. Enfin la bulle d'*Innocent VIII.* fut miſe en exécution à la lettre, en 1655. Le Marquis de *Pianeſſe* entra le 15 d'Avril dans ces Vallées avec deux régimens, ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne, & tout ce qu'on rencontra fut maſſacré. On pendait les femmes nuës à des arbres, on les arroſait du ſang de leurs enfans, & on empliſſait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer ſans doute dans ce triſte catalogue les maſſacres des Cévennes & du Vivarès, qui durèrent pendant dix ans, au commencement de ce ſiécle. Ce fut en effet un mélange continuel de proſcriptions & de guerres civiles. Les combats, les aſſaſſinats, & les mains des bourreaux ont fait périr plus de cent mille de nos compatriotes, dont dix mille ont expiré ſur la rouë, ou par la corde, ou dans les flammes, ſi on en croit tous les hiſtoriens contemporains des deux partis.

Eſt-ce l'hiſtoire des ſerpens & des tigres que je viens de faire ? non, c'eſt celle des hommes. Les tigres & les ſerpens ne traitent point ainſi leur eſpèce. C'eſt pourtant dans le ſiécle de *Cicéron*, de *Pollion*, d'*Atticus*, de *Varius*, de *Tibulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, qu'*Auguſte* fit ſes proſcriptions. Les philoſophes *de Thou* & *Montagne*, le Chancelier de l'*Hôpital* vivaient du tems de la St. Barthelemi, & les maſſacres des Cévennes ſont du ſiécle le plus floriſſant de la Monarchie Françaiſe. Jamais les eſprits ne furent plus cultivés, les talens en plus grand nombre, la politeſſe plus générale. Quel contraſte, quel cahos, quelles horribles inconſéquences compoſent ce malheureux monde ! On parle des peſtes, des tremblemens de terre, des embraſemens, des déluges, qui ont déſolé le globe ; heureux, dit-on, ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleverſemens ! Diſons plutôt heureux

ceux qui n'ont pas vû les crimes que je retrace. Comment s'eſt-il trouvé des barbares pour les ordonner, & tant d'autres barbares pour les exécuter ? Comment y a-t-il encor des Inquiſiteurs & des familiers de l'Inquiſition ?

Un homme modéré, humain, né avec un caractère doux, ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces ainſi altérées de carnage, qu'il ne conçoit des métamorphoſes de tourterelles en vautours ; mais il comprend encor moins que ces monſtres ayent trouvé à point nommé une multitude d'exécuteurs. Si des officiers & des ſoldats courent au combat ſur un ordre de leurs maitres, cela eſt dans l'ordre de la nature ; mais que ſans aucun examen ils aillent aſſaſſiner de ſang froid un peuple ſans défenſe, c'eſt ce qu'on n'oſerait pas imaginer des Furies mêmes de l'enfer. Ce tableau ſoulève tellement le cœur de ceux qui ſe pénètrent de ce qu'ils liſent, que pour peu qu'on ſoit enclin à la triſteſſe, on eſt fâché d'être né, on eſt indigné d'être homme.

La ſeule choſe qui puiſſe conſoler, c'eſt que de telles abominations n'ont été commiſes que de loin à loin ; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'eſpace de près de quatre mille années. Je ſais que les guerres continuelles qui ont déſolé la terre ſont des fléaux encore plus deſtructeurs par leur nombre & par leur durée ; mais enfin, comme je l'ai déja dit, le péril étant égal des deux côtés dans la guerre, ce tableau révolte bien moins que celui des proſcriptions, qui ont toutes été faites avec lâcheté, puiſqu'elles ont été faites ſans danger, & que les *Sylla* & les *Auguſtes* n'ont été au fond que des aſſaſſins qui ont attendu des paſſans au coin d'un bois, & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les ſociétés connuës ont été en guerre, excepté les Brames & les Primitifs que nous appellons *Quakres*. Mais il faut avouer que très peu de ſociétés ſe ſont renduës coupables de ces aſſaſſinats publics appellés *proſcriptions*. Il n'y en a aucun exemple excepté chez les Juifs. Le ſeul Roi de l'Orient qui ſe ſoit livré à ce crime eſt *Mithridate ;* & depuis *Auguſte* il n'y a eu de proſcriptions dans notre hémiſphère que chez les

Chrétiens qui occupent une très petite partie du globe. Si cette rage avait faisi fouvent le genre humain, il n'y aurait plus d'hommes fur la terre, elle ne ferait habitée que par les animaux qui font fans contredit beaucoup moins méchans que nous. C'eft à la philofophie, qui fait aujourd'hui tant de progrès, d'adoucir les mœurs des hommes ; c'eft à notre fiécle de réparer les crimes des fiécles paffés. Il eft certain que quand l'efprit de tolérance fera établi, on ne pourra plus dire :

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiofiorem.

On dira plutôt, mais en meilleurs vers que ceux-ci :

Nos ayeux ont été des monftres exécrables,
Nos pères ont été méchans,
On voit aujourd'hui leurs enfans
Etant plus éclairés devenir plus traitables.

Mais pour ofer dire que nous fommes meilleurs que nos ancêtres, il faudrait que nous trouvant dans les mêmes circonftances qu'eux, nous nous abftinffions avec horreur des cruautés dont ils ont été coupables, & il n'eft pas démontré que nous fuffions plus humains en pareil cas. La philofophie ne pénètre pas toûjours chez les grands qui ordonnent, & encore moins chez les hordes des petits qui exécutent. Elle n'eft le partage que des hommes placés dans la médiocrité, également éloignés de l'ambition qui opprime, & de la baffe férocité qui eft à fes gages.

Il eft vrai qu'il n'eft plus de nos jours de perfécutions générales ; mais on voit quelquefois de cruelles atrocités. La fociété, la politeffe, la raifon infpirent des mœurs douces ; cependant quelques hommes ont cru que la barbarie était un de leurs devoirs. On les a vû abufer de leur état jufqu'à fe jouer de la vie de leurs femblables, en colorant leur inhumanité du nom de juftice ; ils ont été fanguinaires fans né-

ceſſité : ce qui n'eſt pas même le caractère des animaux carnaſſiers. Toute dureté qui n'eſt pas néceſſaire eſt un outrage au genre humain.

Puiſſent ces réflexions ſatisfaire les ames ſenſibles & adoucir les autres !

LES

SCYTHES,

TRAGÉDIE.

EPITRE DEDICATOIRE.

IL y avait autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivait son jardin*, car il faut finir par là ; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs ; *& paulum silvæ super his erat ;* & ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase couvertes de neiges éternelles ; & ce vieillard n'écrivait ni sur la population, ni sur l'agriculture, comme on faisait par passe-tems à Babilone, ville qui tire son nom de *Babil ;* mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous *Artaxerxes*, plusieurs années après l'avanture d'*Obéïde* & d'*Indatire*, & il fit une tragédie en vers Persans, qu'il fit représenter par sa famille & par quelques bergers du mont Caucase, car il s'amusait à faire des vers Persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babilone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes, & les plus impertinens livres qui eussent jamais deshonoré la Perse, & il les laissait aboyer, & grifonner, & calomnier ; & c'était pour être loin de cette racaille, qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivait son jardin.*

Mais, comme dit le poëte Persan *Horace*, *principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avait à la cour d'*Artaxerxes* un principal Satrape, & son nom était *Elochivis*, comme qui dirait habile, généreux & plein d'esprit, tant la langue Persane a d'énergie. Non-seulement le grand Satrape *Elochivis* versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du tems de *Cyrus ;* & de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation sur-tout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle

zèle & la même ardeur que *Nalrisp*, Ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant desirée ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'ame aussi grande que *Giafar* le Barmécide, & *Aboulcasem ;* car il est dit dans les annales de Babilone, recueillies par *Mir Kond*, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du Roi, appellé l'*oreiller*, *Elochivis* en donnait souvent du sien, & qu'en une année, il distribua ainsi dix mille dariques, que *Dom Calmet* évalue à une pistole la piéce. Il payait quelquefois trois cent dariques, ce qui ne valait pas trois aspres, & Babilone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape *Nalrisp* joignait aussi au goût le plus sûr, & à l'esprit le plus naturel, l'équité & la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis, & son commerce était enchanteur ; de sorte que les Babiloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient & aimaient ces deux Satrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne falait pas les louer en face ; *recalcitrabant undique tuti :* c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume qui exposait l'encenseur & l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babiloniens daignassent lire sa tragédie Persanne, intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le tems ce campagnard pourrait se former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt ; & que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cent vers à chaque acte, la piéce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style, qui endormit toute la cour & toutes les académies de Babilone, & que je n'ai jamais pû retrouver dans les annales de la Perse.

PREFACE

de l'édition de Paris.

ON fait que chez des nations polies & ingénieufes, dans de grandes villes comme Paris & Londres, il faut abfolument des fpectacles dramatiques : on a peu befoin d'élégies, d'odes, d'églogues ; mais les fpectacles étant devenus néceffaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte fon excufe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréfentations au public, qui fe délaffe par des nouveautés paffagères, chefs-d'œuvres immortels dont il eft raffafié.

La piéce qu'on préfente ici aux amateurs, peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore expofées fur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des fujets hiftoriques. Il cherchait les raifons pour lefquelles les fujets d'invention n'avaient point réuffi ; mais la véritable raifon eft que les piéces de *Scudéri* & de *Bois-Robert*, qui font dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne font que des fables infipides, fans mœurs & fans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eft pas affez, nous l'avouons, d'inventer un fujet dans lequel fous des noms nouveaux, on traite des paffions ufées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eft vrai que les fpectateurs s'intéreffent toûjours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paffion malheureufe ; mais s'il n'eft rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campiftron* eft trifte ; le lecteur dit : Je connaiffais tout cela, & je l'avais vû bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toûjours, & que bientôt il fera impoſſible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre ſur la ſcène l'ancienne Chevalerie, le contraſte des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

On hazarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours.

Mais enfin cette invention théatrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entiérement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple : on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'élève au-deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons très-injuſtement à leur état, pourvu que cette fierté ne ſoit jamais bourſouflée ; car qui doit l'être ? Le bourſouflé, l'ampoulé ne convient pas même à *Céſar*. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici en quelque ſorte l'état de nature, mis en oppoſition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il eſt dans les grandes villes. On peut enfin étaler, dans des cabanes, des ſentimens auſſi touchans que dans des palais.

On avait ſouvent traité en burleſque cette oppoſition ſi frappante, des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burleſque eſt aiſé, tant les choſes ſe préſentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réuſſiſſent dans le groteſque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'eſprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le ſujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encor été repréſentée, dit à celui qui lui expoſait ce plan : *J'entens, c'eſt Arlequin Sauvage.*

Il eſt certain qu'*Alzire* n'aurait pas réuſſi, ſi l'effet théatral n'avait convaincu les ſpectateurs que ces ſujets peuvent être

auſſi propres à la tragédie que les avantures des héros les plus connus & les plus impoſans.

La tragédie des *Scythes* eſt un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord ſur la ſcène ? Deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on ? D'une fille qui prend ſoin de la vieilleſſe de ſon père, & qui fait le ſervice le plus pénible. Qui épouſe-t-elle ? Un pâtre, qui n'eſt jamais ſorti des champs paternels. Les deux vieillards s'aſſéient ſur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette ſimplicité !

Ceux qui ſe connaiſſent en déclamation & en expreſſion de la nature, ſentiront ſurtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour ſon fils, & l'autre pour ſon gendre, dans le tems que le jeune paſteur eſt aux priſes avec la mort, un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe ſur un ſiége de mouſſe, qui ſe relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au ſecours de ſon fils ; un ami éperdu qui partage ſes douleurs & ſa faibleſſe, qui l'aide d'une main tremblante à ſe relever : ce même père qui, dans ces momens de ſaiſiſſement & d'angoiſſe, apprend que ſon fils eſt tué, & qui, le moment d'après, apprend que ſon fils eſt vengé : ce ſont là, ſi je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaiſſait pas autrefois, & dont M. *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter déſormais.

C'eſt là le véritable art de l'acteur. On ne ſavait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de muſique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait oſé avant Mademoiſelle *Clairon* jouer dans *Oreſte* la ſcène de l'urne comme elle l'a jouée ? qui aurait imaginé de peindre ainſi la nature, de tomber évanouïe tenant l'urne d'une main, en laiſſant l'autre deſcendre immobile & ſans vie ? qui aurait oſé, comme M. *le Kain*, ſortir les bras enſanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice qui repréſentait *Sémiramis*, ſe traînait mourante ſur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits-maîtres

& les petites maîtreſſes appellèrent d'abord *des poſtures*, & ce que les connaiſſeurs étonnés de la perfection inattenduë de l'art, ont appellé des tableaux de *Michel Ange*. C'eſt là en effet la véritable action théatrale. Le reſte était une converſation quelquefois paſſionnée.

C'eſt dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne ſavaient pas ſa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philoſophe, qui, à l'exemple d'*Ariſtote*, a ſû joindre aux ſciences abſtraites, l'éloquence, la connaiſſance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toûjours voulu qu'on animât la ſcène par un plus grand appareil, par plus de pittoreſque, par des mouvemens plus paſſionnés qu'elle ne ſemblait en comporter auparavant. Ce philoſophe ſenſible a même propoſé des choſes que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreſte* & de *Tancrède*, n'oſerait jamais hazarder. C'eſt bien aſſez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemneſtre* qu'on égorge derrière la ſcène : paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix auſſi terrible que douloureuſe, ſans quoi tout eſt manqué. Ces paroles faiſaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémiſſait, quand il entendait, *o teknon ! teknon ! Oikteiré ten tékouſan.* Ce n'eſt que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

> Mais il eſt des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toûjours qu'il ne faut pas pouſſer le terrible juſqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous ſurtout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un ſupplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes acteurs, que de ſe borner à les faire

agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des ſolécismes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'eſt rien de beau en aucun genre que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand effet ſans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé à la place du ſimple ; que le décorateur ne l'emporte point ſur l'auteur : car alors au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curioſité*.

La piéce qu'on ſoumet ici aux lumières des connaiſſeurs eſt ſimple, mais très difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point aſſez bonne. D'ailleurs preſque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théâtre parfait, pour faire ſupporter la piéce à la repréſentation. Il y a pluſieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus, Rome ſauvée, la Mort de Céſar*, qu'il eſt impoſſible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laiſſe tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs eſt très rare dans la tragédie. Ceux qui ſont chargés des ſeconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'eſt pas d'uſage. Très peu ſavent diſtinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miſérable habitude de débiter des vers comme de la proſe, de méconnaître le rhythme & l'harmonie, a preſque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'oſant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne préſente cet ouvrage que comme une très faible eſquiſſe, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être repréſentés ſur la ſcène tragique, en obſervant toû-

jours toutefois les bienféances fans lefquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, & furtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des *Scythes* s'eft occupé pendant quarante ans du foin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuffi, il aura du moins dans fa vieilleffe la confolation de voir fon objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PREFACE

des Editeurs qui nous ont précédé immédiatement.

L'Edition que nous donnons de la tragédie des *Scythes*, est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entiérement conforme au manuscrit d'après lequel la piéce a été jouée sur le théâtre de Ferney, & sur celui de Monsieur le Marquis de *Langalerie*. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société pour exercer les talens de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la notre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le tems de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la piéce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, jusqu'à présent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire qui est dans un goût aussi nouveau que la piéce; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la notre, les éditeurs Hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas; enfin de huit éditions qui ont paru, la notre est la plus complette.

Il faut de plus considérer que dans presque toutes les piéces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un tems, soit par la crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisiéme scène du premier acte:

Ah!

Ah ! croi-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un Roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré longtems, & sont mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! croi-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces Etats dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger ; mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses & du despotisme de leurs Rois, avec les Monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris, dans l'*Orphelin de la Chine*, des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On sait que ce fut bien pis à *Mahomet*, & ce qu'il falut de peines, de tems & de soins pour rétablir sur la scène Française cette tragédie unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux Papes que l'Eglise ait eus jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les Editeurs ont peine à démêler, c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots, surtout dans des piéces simples, lesquelles exigent un stile naturel, & bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importans.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre *Racine* essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle Reine, & pourquoi vous offenferiez-vous ?
Arzace, entrerons-nous ? ... Et pourquoi donc partir ?
A-t-on vû de ma part le Roi de Comagène ?
Il fuffit. Et que fait la Reine Bérénice ?
On fait qu'elle eft charmante, & de fi belles mains...
Cet amour eft ardent, il le faut confeffer.
Encor un coup, allons, il n'y faut plus penfer.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y penfe.
Si Titus eft jaloux, Titus eft amoureux.
Adieu, ne quittez point ma Princeffe, ma Reine.
Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti ! *a*)
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Car enfin, ma Princeffe, il faut nous féparer.
Dites, parlez. ... Hélas que vous me déchirez !
Pourquoi fuis-je Empereur, pourquoi fuis-je amoureux ?
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi ! Seigneur. ... Je ne fais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût, furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce Italienne. Des gens qui n'avaient pû faire quatre vers fupportables dans leur vie, ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes, ne favait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appellait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des fentimens vrais & délicats, que ce grand homme favait feul exprimer. Auffi, quand il s'eft trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice*, elle a toûjours été repréfentée avec de grands applaudiffemens ; elle a fait verfer des larmes ; mais la nature accorde prefque auffi rarement les talens néceffaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être repréfentées. Les efprits juftes & défintéreffés les

a) C'eft *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus* : *Vifé*, qui était dans le parterre, cria : *Qu'il parte.*

jugent dans le cabinet, mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de *Bérénice*; il s'envelopa dans la gloire d'avoir fait une piéce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes; que dis-je? une seule qui eût pû contenter la délicatesse de la cour de *Louis XIV*.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de *Corneille* qu'on jouait en même tems, & que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de *Racine*. Quelle en était la raison? C'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce stile naturel auquel personne ne pouvait atteindre. On sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées, & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué, tant poursuivi par la médiocrité & par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le tems seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans, de ce que peuvent la malignité & le préjugé. *Adélaïde du Guesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, & elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un tems, aliéne tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'est celui de la satyre grossière qu'on méprise, même en s'en amusant quelques momens; c'est cette critique acharnée & mercenaire d'ignorans qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; qui dénigrent les tableaux du salon, sans avoir sû dessiner; qui s'élèvent contre la musique de *Rameau* sans savoir solfier. Misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.

NB. *Les points. . . . qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauses, les silences, les tons ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie soit jamais représentée.*

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien Général Persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéïde.

HIRCAN, Officier d'Athamare.

Scythes & Persans.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes *couverts de peaux de tigres, ou de lions.*

HERMODAN.

INdatire, mon fils, quelle eſt donc cette audace ?
Qui ſont ces étrangers ? quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons ſortis de leurs aziles,
Avec rapidité ſe ſont rejoints à moi,
Ainſi qu'on les voit tous s'attrouper ſans effroi
Contre les fiers aſſauts des tigres d'Hircanie.

Notre troupe aſſemblée eſt faible, mais unie,
Inſtruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Perſans, elle avance; & d'abord,
Sur un courſier ſuperbe à nos yeux ſe préſente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or & les diamans brillent ſur ſes habits;
Son turban diſparait ſous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le ſaluons tous, en lui faiſant connaître
Que ce titre de maître aux Perſans ſi ſacré
Dans l'antique Scythie eſt un titre ignoré.
Nous ſommes tous égaux ſur ces rives ſi chères,
Sans Rois & ſans ſujets, tous libres & tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous inſulter?
Alors il me répond, d'une voix douce & fière,
Que des Etats Perſans viſitant la frontière,
Il veut voir à loiſir ce peuple ſi vanté
Pour ſes antiques mœurs & pour ſa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'obſervais pourtant je ne ſais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un deſſein profond,
Et les ſombres chagrins répandus ſur ſon front.
Nous offrons cependant à ſa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille ſanglante,
Nos utiles toiſons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a ſemé ſous nos pas;
Mais ſurtout des carquois, des fléches, des armures,
Ornemens des guerriers & nos ſeules parures.
Ils préſentent alors, à nos regards ſurpris,
Des chefs-d'œuvre d'orgueil ſans meſure & ſans prix,

Inſtrumens de molleſſe, où ſous l'or & la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.
Nous avons rejetté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la ſimple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure ;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous ſommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eſt un jour proſpère.
Ils pourront voir nos jeux & nos ſolemnités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante ; Obéïde adorée,
Par un charme invincible a ſubjugué tes ſens !
Cet objet, tu le ſais, nâquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

HERMODAN.

Son père juſqu'ici ne s'eſt point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranſplanta ſa famille en ce déſert ſauvage.
Mais dans ſes entretiens j'ai ſouvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.

Il eſt perſécuté : la vertu malheureuſe
Devient plus reſpectable, & m'eſt plus précieuſe.
Je vois avec plaiſir que du ſein des honneurs,
Il s'eſt ſoumis ſans peine à nos loix, à nos mœurs,
Quoiqu'il ſoit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encore au deſſus.
De ſon ſexe & du notre elle unit les vertus.
Courageuſe & modeſte, elle eſt belle & l'ignore.
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eſt noble au moins; car elle eſt ſans orgueil,
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement à tout elle s'abaiſſe;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, & craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſurtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour & le modelle;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encor aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore?

Rou-

Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide ;
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux !
O cher concitoyen de nos pâtres heureux !
Les Perſans en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux Dieux.
J'en atteſte les miens, & le jour qui m'éclaire ;
Mon cœur ſe donne à toi, comme il eſt à mon père ;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs !

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe ; & ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte ; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſoufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'eſt connuë;
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénuë
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire;
Elle eſt l'unique bien que les Dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déja preſſé;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta ſage contrée,
Préſide à l'union que j'ai tant deſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille;
Mon fils, obtien ſes vœux; je te répons des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.

SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMi, repofons-nous fur ce fiége fauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mouffe & le feuillage;
La nature nous l'offre : & je hais dès longtems
Ceux que l'art a tiffus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perfe ?

SOZAME.

Il eft vrai.

HERMODAN.

Ton filence
M'a privé trop longtems de cette confidence.
Je ne hais point les grands. J'en ai vû quelquefois
Qu'un defir curieux attira dans nos bois :
J'aimai de ces Perfans les mœurs nobles & fières.
Je fais que les humains font nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit refpecter
Ceux qu'en exemple au peuple un Roi veut préfenter;
Et la fimplicité de notre République
N'eft point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?
Croi-moi, tu t'abufais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chûte, ma mifère,
La fource de mes maux, pardonne au cœur d'un père.

J'ai tout perdu ; ma fille eſt ici ſans appui ;
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui
Ne réjaillit ſur elle & ne flétrit ſa gloire.
Appren d'elle & de moi la malheureuſe hiſtoire.

HERMODAN. (*Ils s'aſſeyent tous deux.*)
Sèche tes pleurs, & parle.

SOZAME.
Appren que ſous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Yvre de cette gloire, à qui l'on ſacrifie,
Ce fut moi dont la main ſubjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.
Il eſt bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.
Ah ! croi-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un Roi pour faire un peuple eſclave,
De ramper par fierté, pour ſe faire obéir,
M'ont égaré longtems, & ſont mon repentir....
Enfin, Cyrus ſur moi répandant ſes largeſſes,
M'orna de dignités, me combla de richeſſes.
A ſes conſeils ſecrets je fus aſſocié.
Mon protecteur mourut, & je fus oublié.
J'abandonnai Cambyſe, illuſtre téméraire,
Indigne ſucceſſeur de ſon auguſte père.
Ecbatane, du Mède autrefois le ſéjour,
Cacha mes cheveux blancs à ſa nouvelle cour.
Mais ſon frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu perſécuteur impie,

De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéïde épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.
Athamare est son nom ; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de deshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage ?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en ses emportemens.
De sa mère en ce tems les Dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce Prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères ;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babilone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissans !
Quoi ! la plainte est un crime à la cour des Persans !

SOZAME.

Le premier de l'Etat, quand il a pû déplaire,

S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur ?

SOZAME. (*Les deux vieillards ſe lèvent.*)

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père, & ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des Rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.
J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale
Dont le charme trompeur a faſciné toûjours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappellant mes allarmes,
A rouvert un moment la ſource de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a ſu quitter ;
Elle eſt libre avec nous, applaudie, honorée ;
D'aucuns ſoins dangereux ſa paix n'eſt altérée.
La franchiſe qui règne en notre heureux ſéjour,
Fait mépriſer les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content ſi ma chère Obéide
Haïſſait comme moi cette cour ſi perfide.
Pourra-t-elle en effet penſer dans ſes beaux ans
Ainſi qu'un vieux ſoldat détrompé par le tems ?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipſées,
Et mes ſoupçons préſens, & mes douleurs paſſées ;
Cache-les à ton fils ; & que de ſes amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets ; mais appren qu'on devine
Dans ces ruſtiques lieux ton illuſtre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos ſimples eſprits.
Je tairai tout le reſte, & ſurtout à mon fils.
Il s'en allarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

OBéide ſe donne,

Obéïde eſt à moi, ſi ta bonté l'ordonne,
Si mon père y ſouſcrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, eſt de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

Reſpectables vieillards, ſachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef eſt empreſſé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux eſt caché
Ce vieillard malheureux qu'il a longtems cherché.

HERMODAN *à Sozame.*

O ciel! juſqu'en mes bras il viendrait te pourſuivre!

INDATIRE.

Lui pourſuivre Sozame! il ceſſerait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Perſan ne vient point défier
Un peuple de paſteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être eſt-ce un banni qui ſe dérobe au monde,
Un illuſtre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.

Nos

Nos pères en ont vû, qui loin de ces naufrages,
Raſſaſiés de trouble, & fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la groſſière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais ſenſible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vû répandre.

HERMODAN *à Sozame.*

Ces pleurs me ſont ſuſpects, ainſi que ſes préſens.
Pardonne à mes ſoupçons, mais je crains les Perſans.
Ces eſclaves brillans veulent au moins ſéduire.
Peut-être c'eſt à toi qu'on cherche encor à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton ſang à ſa rage échappé.
D'un Prince quelquefois le malheureux miniſtre
Pleure en obéïſſant à ſon ordre ſiniſtre.

SOZAME.

Oubliant tous les Rois dans ces heureux climats,
Je ſuis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE *à Sozame.*

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégreſſe.
Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures

Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.
(à Sozame.)
Vien préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toûjours ſoumiſe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBÉÏDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage.
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,
Qui rappellait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats,
Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéïde à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perse à ma porte rampans,

Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple induſtrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne ſont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
Pour ſubir le travail avec la pauvreté ,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père ,
En m'en donnant la force eſt mon noble ſalaire.

SULMA.

Votre rare vertu paſſe votre malheur ;
Dans votre abaiſſement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le cœur eſt-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ſes droits ; ſes bienfaiſantes mains
Ont mis ce ſentiment dans les faibles humains.
On ſouffre en ſa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue , alors elle eſt bien chère.

OBÉÏDE.

Le ciel m'en donne une autre , & je la dois chérir ,
La ſupporter du moins , y languir , y mourir ;
Telle eſt ma deſtinée.... Hélas ! tu l'as ſuivie !
Tu quittas tout pour moi , tu conſoles ma vie ;
Mais je ſerais barbare en t'oſant propoſer
De porter ce fardeau qui commence à peſer.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée ,
Tu trouveras peut-être une ame aſſez bien née ,
Compatiſſante aſſez pour acquitter vers toi
Ce que le ſort m'enlève , & ce que je te doi.
D'une pitié bien juſte elle ſera frappée ,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars , ma chère Sulma ; revoi , ſi tu le veux ,
La ſuperbe Ecbatane & ſes peuples heureux :

Laiſſe dans ces déſerts ta fidelle Obéide.

SULMA.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel deſſein
De chercher loin de vous un bonheur incertain !
J'ai vécu pour vous ſeule ; & votre deſtinée
Juſques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'eſt pas ſans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un ſoldat de Scythie être ici le partage.

OBÉÏDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejetton ;
De la cour à jamais lorſque tout me ſépare,
Quand je dois tant haïr ce funeſte Athamare,
Sans état, ſans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, ſont égaux à mes yeux ;
Tout m'eſt indifférent.

SULMA.

Ah ! contrainte inutile !
Eſt-ce avec des ſanglots qu'on montre un cœur tranquille ?

OBÉÏDE.

Ceſſe de m'arracher, en croyant m'éblouïr,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouïr.
Au parti que je prens je me ſuis condamnée.
Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née,
Ce cœur doit s'en punir : il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne & qu'il n'oſe briſer.

SULMA.

D'un père infortuné, victime volontaire,

Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉÏDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.
Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉÏDE.

Tout eſt fini. Mon père veut un gendre,
Il déſigne Indatire, & je ſais trop l'entendre;
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait?

OBÉÏDE.

Tu vois l'autel ſacré *a*)
Que préparent déja mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
Tranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir?

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CEt autel me rappelle en ces forêts ſi chères;
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux eſt nommé par ton choix:

a) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, & attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

L'hymen eſt parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de ſa main libre & pure.
Chez les Perſans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres loix la contrainte importune,
Soumettent triſtement l'amour à la fortune.
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour ſoi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait ſa deſtinée. Une fille guerrière
De ſon guerrier chéri court la noble carrière;
Elle aime à partager ſes travaux & ſon ſort,
L'accompagne aux combats, & fait venger ſa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton Empire?
La ſincère Obéïde aime-t-elle Indatire?

OBÉÏDE.

Je connais tes vertus, j'eſtime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déja dit, je l'ai dit à mon père;
Et ſon choix & le mien doivent te ſatisfaire.

INDATIRE.

Non, tu ſembles parler un langage étranger;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane eſt-ce ainſi qu'on s'explique?
Obéïde, eſt-il vrai qu'un aſtre tyrannique,
Dans cette ville immenſe a pû te mettre au jour?
Eſt-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche eſclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
Di-moi, chère Obéïde, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au ſein de la grandeur?

OBÉÏDE.

Ce n'eſt point ton malheur, c'eſt le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuſe gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le ſouvenir, plus je m'en ſouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil ruſtique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les ſermens
Dont nos cœurs & nos Dieux ſont les ſacrés garans?
Obéïde, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces Dieux dans ta ſuperbe ville:
Il n'a pour ornement que des tiſſus de fleurs,
Préſens de la nature, images de nos cœurs.

OBÉÏDE.

Va, je crois que des cieux le grand & juſte Maître
Préfère ce ſaint culte, & cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y ſont bien mal ſervis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Perſans venus ſur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉÏDE.

Les Perſans!... que dis-tu?... les Perſans!

INDATIRE.

Tu frémis.
Quelle pâleur, ô ciel! ſur ton front répandue!
Des eſclaves d'un Roi peux-tu craindre la vue?

OBÉÏDE.

LES SYTHES. Act. II. Sce. 3.



Je jure d'être à lui.......Ciel! qu'est-ce que je vois!

OBÉÏDE.

Ah ! ma chère Sulma !

SULMA.

Votre père & le ſien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous conſacrer nos fêtes ſolemnelles.

OBÉÏDE *à Sulma.*

Allons ; .... je l'ai voulu.

SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes ſans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

Voici l'autel ſacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes ſermens, où jurèrent nos pères.
(*à Obéïde.*)
Nous n'avons point ici de plus pompeux myſtères :
Notre culte, Obéïde, eſt ſimple comme nous.

SOZAME *à Obéïde.*

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéïde & Indatire mettent la main ſur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,

De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéïde aux mains de ſon amant ;
Et toûjours plus épris, & toûjours plus fidelle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉÏDE.

Je me ſoumets, grands Dieux, à vos auguſtes loix ;
Je jure d'être à lui.... Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?
(Ici Athamare & des Perſans paraiſſent.)

SULMA.

Ah ! Madame.

OBÉÏDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah ! Sozame,
Quelle terreur ſubite a donc frappé ſon ame ?
Compagnes d'Obéïde, allons à ſon ſecours.
(Les femmes Scythes ſortent avec Indatire.)

SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

Scythes, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien ?

SOZAME.

Quel ſort impitoyable
T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne Monarque avait proſcrit ma tête ;
Viens-tu la demander ? malheureux, elle eſt prête ;
Mais tremble pour la tienne. Appren que tu te vois
Chez un peuple équitable & redouté des Rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène ſi loin pour hazarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juſte, écoutez ; je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi neveu de Cyrus ! & tu viens chez les Scythes !

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aſpect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te perſécutai ; ma fougueuſe jeuneſſe
Offenſa ton honneur, accabla ta vieilleſſe ;
Un Roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang ;
Un jugement inique a pourſuivi ton ſang.
Scythes, ce Roi n'eſt plus, & la première idée
Dont après ſon trépas mon ame eſt poſſédée,
Eſt de rendre juſtice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas ! trop pardonnable ;
La ſuite en fut terrible, inhumaine, exécrable ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer ;
Dans tes honneurs paſſés daigne à la fin rentrer.

Je partage avec toi mes tréſors, ma puiſſance;
Ecbatane eſt du moins ſous mon obéiſſance;
C'eſt tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reſte a ſubi les loix de Darius.
Mais je ſuis aſſez grand, ſi ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul Monarque avant moi ſur le trône affermi,
N'a quitté ſes Etats pour chercher un ami.
Je donne cet exemple, & ton maître te prie;
Enten ſa voix, enten la voix de ta patrie,
Cède aux vœux de ton Roi, qui vient te rappeller,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me ſens attendri d'un ſpectacle ſi rare.

SOZAME.

Tu ne me ſéduis point, généreux Athamare.
Si le repentir ſeul avait pû t'amener,
Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
Tu ſais quel eſt mon cœur; il n'eſt point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais ſenſible.
Je vois trop les chagrins dont il eſt deſolé;
Et ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'eſt plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
Inſtruit bien chérement, trop fier & trop bleſſé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offenſé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais; ren-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuſe audace.
Ami, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Vien, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel ! ô deſtinée !
O paſſion fatale à me perdre obſtinée !
Il n'eſt plus tems, dit-il : il a pû ſans pitié,
Voir ſon Roi repentant, ſon maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde aſſemblée,
J'ai vû près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
Quel eſt donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
Pour qui brulaient ici les flambeaux d'hymenée ?
Ciel ! quel tems je prenais ! à cet aſpect d'horreur
Mes remords douloureux ſe changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiſcrètes :
Reſpectez, croyez-moi, les modeſtes foyers
D'agreſtes habitans, mais de vaillans guerriers ;
Qui ſans ambition, comme ſans avarice,
Obſervateurs zélés de l'exacte juſtice,
Ont mis leur ſeule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point allarmer leur noble indépendance ;
Ils ſavent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils ſont offenſés.

ATHAMARE.

Tu t'abuſes, ami; je les connais aſſez;
J'en ai vû dans nos camps, j'en ai vû dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs ſtériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos ſoldats.

HIRCAN.

Mais, ſouverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah! c'eſt trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inſpire.
Ma paſſion m'emporte & ne raiſonne pas.
Si j'euſſe été prudent, ſerais-je en leurs Etats?
Au bout de l'univers Obéïde m'entraîne;
Son eſclave échappé lui rapporte ſa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au ſort qui me pourſuit,
Pour l'arracher des lieux où ſa douleur me fuit,
Pour la ſauver enfin de l'indigne eſclavage
Qu'un malheureux vieillard impoſe à ſon jeune âge;
Pour mourir à ſes pieds d'amour & de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir ſon cœur.

HIRCAN.

Mais ſi vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende? & que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux poſſeſſeur,
Inſulte mon amour, outrage mon honneur!

Que du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître !
Mais trop tôt, cher ami, je m'allarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
Entre un Scythe & ſon maître a-t-elle à balancer ?
Dans ſon cœur autrefois j'ai vû trop de nobleſſe,
Pour croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

Mais ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté !

ATHAMARE.

De ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
Allons : ſi mes remords n'ont pû fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs .... qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un Prince eſt homme, & qu'il peut s'égarer :
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute & s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi ! c'était Obéide ! ah ! j'ai tout pressenti :
Mon cœur desespéré m'avait trop averti,
C'était elle, grands Dieux !

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappellaient ses esprits sur ses lévres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger ? Obéide !

HIRCAN.

Oui, Seigneur ;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vû combattre sous nos loix.
Son père & son époux sont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui ? son époux, un Scythe !

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pû voler !

ATHA-

ATHAMARE.

Eh ! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler ?
De mes honteux fecrets quel autre a pû s'inftruire ?
Son époux, me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, & de ces cantons l'efpérance & l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vû difparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel,
Qu'un long treffaillement, fuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppreffée.
Des filles de Scythie une foule empreffée,
La portait en pleurant fous ces ruftiques toits,
Afyle malheureux dont fon père a fait choix.
Ce vieillard la fuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie & pefante,
Quand vous avez fur vous attiré fes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreffions fent l'atteinte fubite.
Dans fes derniers replis un tel combat s'excite,
Que fur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penfer.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel eft tombée éperdue ?
Parmi tous ces pafteurs elle aura d'un coup d'œil,
Reconnu des Perfans le faftueux orgueil.
Ma préfence à fes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes ;

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
Là votre voix décide, elle abſout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arroſa le ſang de vos ayeux.

ATHAMARE.

Eh bien ! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale yvreſſe !
Age des paſſions ! trop aveugle jeuneſſe !
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés ?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?
(Indatire paſſe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)
Que veut le fer en main cette troupe ruſtique ?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'eſt un uſage antique.
Ce ſont de ſimples jeux par le tems conſacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux ſont guerriers ; la valeur les apprête.
Indatire y préſide, il s'avance à leur tête.
Tout le ſexe eſt exclus de ces ſolemnités,
Et les mœurs de ce peuple ont des ſévérités
Qui pourraient des Perſans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux ! vous me voulez conduire en ſa préſence.
Cette fête du moins m'apprend que vos ſecours
Ont diſſipé l'orage élevé ſur ſes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde
Marche vers la cabane où ſon père réſide.

ATHAMARE.

C'eſt elle ; je la vois. Tâche de déſarmer
Ce père malheureux que je n'ai pû calmer....
Des chaumes ! des roſeaux ! voilà donc ſa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquille & ſatisfaite.
Et moi....

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NOn, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périſſe.

OBÉÏDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon deſeſpoir finiſſe,
C'en eſt trop.... Laiſſe-moi, fatal perſécuteur ;
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un ſeul moment.

OBÉÏDE.

Et le dois-je, barbare ?
Dans l'état où je ſuis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Deſeſpéré, ſoumis, mais furieux encore,

J'idolâtre Obéïde autant que je m'abhorre.
Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
Frappe, mais enten-moi. Tu fais déja peut-être,
Que de mon fort enfin les Dieux m'ont rendu maître ;
Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau,
Qu'Ecbatane eft à moi.... Non, pardonne, Obéïde ;
Ecbatane eft à toi : l'Euphrate, la Perfide,
Et la fuperbe Egypte, & les bords Indiens,
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéïde, ainfi que ta beauté,
Eft au-deffus d'un rang dont il n'eft point flatté ;
Que la pitié du moins le défarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos Dieux, ne fais-tu que punir ?
Ils favent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois fans le craindre.

OBÉÏDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de fi loin
Viens-tu de me troubler prendre le trifte foin,
Tenter dans ces forêts ma mifère tranquile,
Et chercher un pardon.... qui ferait inutile ?
Quand tu m'ofas aimer pour la première fois,
Ton Roi d'un autre hymen t'avait prefcrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand je ne faurais t'entendre.
Ne fai point fur mes fens d'inutiles efforts :

Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide respire ;
Pren pitié de mon sort.... & respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBÉÏDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen.... qui te passe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pû te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi ; mon ame est dans tes mains.
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉÏDE.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens ?
Athamare !

ATHAMARE.

Obéide ! il en est encore tems.
De moi, de mes Etats, auguste Souveraine,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
Vien régner.

OBÉÏDE.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux !

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉÏDE.

Ne voi plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉÏDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéïde à la haine a consacré ses jours!

OBÉÏDE.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause.
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉÏDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉÏDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉÏDE.

Ah!... c'est pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici?

Di-lui....

OBÉÏDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère,
Il est fait ; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine ; & lui seul est coupable.

OBÉÏDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au desespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient, sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉÏDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉÏDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéïde empoisonne le reste,
Fui ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis.... Dieux puissans qui voyez mon offense,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

SCENE

SCENE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

EH ! quoi, notre ennemi nous pourſuivra toûjours !
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage.

OBÉÏDE.

Mon père .... il vous reſpecte .... il ne me verra plus ;
Pour jamais à le fuir mes vœux ſont réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBÉÏDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage,
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBÉÏDE.

J'ai cru vous plaire au moins ; ... j'ai cru que ſans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe,
Par un de ces Perſans dont ſon pouvoir diſpoſe ?

OBÉÏDE.

Qu'a-t-il pû demander ?

SOZAME.

De violer ma foi ;
De briſer tes liens, de le ſuivre avec toi,

D'arracher ma vieilleſſe à ma retraite obſcure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉÏDE.

Comment recevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'eſt aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,
Indatire en tes bras par ſon père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit ;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégreſſe.
Les Scythes ſont humains & ſimples ſans baſſeſſe ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité ;
Et ſurtout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉÏDE.

Seigneur, vous vous borniez à me perſuader ;
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?
Vous ſavez ſi du ſort bravant les injuſtices,
J'ai fait depuis quatre ans d'aſſez grands ſacrifices.
S'il en falait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir .... ainſi que ma miſère.
Allez .... vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendreſſe un reſte de frayeur,
Triſte & commun effet de l'âge & du malheur ;
Mais qu'il parte aujourd'hui ; que jamais ſa préſence
Ne profane un aſyle ouvert à l'innocence.

OBÉÏDE.

C'eſt ce que je prétens, Seigneur ; & plût aux Dieux
Que ſon fatal aſpect n'eût point bleſſé mes yeux !

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

QUelle fête cruelle ! ainſi dans ce ſéjour
Vos beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour ?

OBÉÏDE.

Ah dieux !

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un Prince généreux.... qui vous plaiſait peut-être,
Vous les abandonnez ſans crainte & ſans pitié ?

OBÉÏDE.

Mon deſtin l'a voulu.... j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toûjours la cour & la patrie ?

OBÉÏDE.

Malheureuſe !... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉÏDE.

Hélas !

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
Il craindrait trop ta vuë & ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en eſt de plus grands dont le poiſon cruel
Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
Mais lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble,
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand Prince....

OBÉÏDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare?
Que t'a fait Obéïde? & pourquoi découvrir
Ce trait longtems caché qui me faiſait mourir?
Pourquoi renouvellant ma honte & ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre miſère.
Hélas! contre les Rois ſon trop juſte courroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous!
Quand vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez ſa protectrice, & non pas ſa victime.
Athamare eſt vaillant; & de braves ſoldats
Ont juſqu'en ces déſerts accompagné ſes pas.
Athamare, après tout, n'eſt-il pas votre maître?

OBÉÏDE.

Non.

SULMA.

C'eſt en ſes Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briſer un lien,
L'opprobre de la Perſe, & le votre & le ſien?
M'en croirez-vous? partez, marchez ſous ſa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt tems à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBÉÏDE.

Non, ce parti ferait injuſte & dangereux,
Il coûterait du ſang; le ſuccès eſt douteux;
Mon père expirerait de douleur & de rage....
Enfin l'hymen eſt fait:... je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, & votre œil qui s'égare,
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des Rois
Je vous vis deſcenduë aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu miſérable....
Que vous reſtera-t-il? hélas!

OBÉÏDE.

Le deſeſpoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire?

OBÉÏDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le ſecret témoignage
Que la vertu ſe rend, qui ſoutient le courage,
Qui ſeul en eſt le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler ?

HIRCAN.

Il l'osera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne : .... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte.
Mais d'un tel desespoir votre ame est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux ?
Mais qui sur ses foyers peut avec insolence
Braver impunément un Prince & sa puissance.

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre; & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.

Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſiéreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté ?
Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide ;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéïde.
L'amour, la jalouſie & ſes emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'hymen, ignore la tendreſſe.
Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément ; le ciel ſait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt partout le même.
Perſan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc : je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hazarder ?
Ma vie ? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache :
Mon nom ? quoiqu'il arrive il reſtera ſans tache :
Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur
Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHA-

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi :.... Qui tourne ici ſes pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'eſt lui, c'eſt Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde ſe retire,
Qu'aucun n'oſe approcher ſans mes ordres exprès,
Mais qu'on ſoit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton ſort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître ;
Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,
Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, & d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche & plus grand, & plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,

Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses desirs est toûjours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés ;
Mais la gloire, Indatire ?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes ;
On ne la trouve point dans le fond des déserts ;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as si tu me sers ;
Elle est sous mes drapeaux ; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre !

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une République,
Ingrate en tous les tems, & souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Appren que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pû se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice ;
Ils n'ont su que servir ; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,

Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur ſang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'eſt pour nos foyers.
Nous ſavons tous mourir, mais c'eſt pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous ſon honneur ou ſa vie.
Nous ferons, ſi tu veux, tes dignes alliés;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils ſont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Egal à toi ſans doute, & non moins reſpectable.

ATHAMARE.

Elève ta patrie, & cherche à la vanter;
C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Ren-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi!

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Ren ſur l'heure Obéïde.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace,
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,

Je veux bien oppofer la modération,
Que l'univers eftime en notre nation.
Obéïde, dis-tu, de toi feul doit dépendre ;
Elle était ta fujette ! ofes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouïffe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats ?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme efclave ?
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glêbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiffants fous nos mains ?
Que l'homme foit efclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y confens ; il eft libre en Scythie.
Au moment qu'Obéïde honora de fes pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
La liberté, la paix, qui font notre appanage,
L'heureufe égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Perfans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéïde ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en eft un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oferait difputer,
Que tout autre qu'un Roi ne faurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame eft poffédée,
Son amour ; c'eft le bien qui doit m'appartenir.
A moi feul était dû l'honneur de la fervir.
Oui, je defcends enfin jufqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui foumis l'empire,
Avant que les deftins euffent pû t'accorder
L'heureufe liberté d'ofer la regarder.

Ce trésor eſt à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre,
Excite ma pitié plutôt que mon couroux.
Sa libre volonté m'a choiſi pour époux;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un aſyle ſaint, de paix & d'innocence,
Fui; ceſſe de troubler, ſi loin de tes Etats,
Des mortels tes égaux qui ne t'offenſent pas.
Tu n'es pas Prince ici.

ATHAMARE.

Ce ſacré caractère
M'accompagne en tous lieux ſans m'être néceſſaire.
Si j'avais dit un mot, ardens à me ſervir,
Mes ſoldats à mes pieds auraient ſû te punir.
Je deſcends juſqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépoſe ici, je n'ai que mon courage;
C'eſt aſſez, je ſuis homme, & ce fer me ſuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéïde, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie;
Ton accueil nous flattait : notre ſimplicité
N'écoutait que les droits de l'hoſpitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée,
De ſouiller par ta mort un ſi ſaint hymenée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tuë :... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah ! c'en est trop....

ATHAMARE.

Sui-moi,
Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN *à Indatire qui est près de sortir.*

VIen, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.
Vien, le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai,
Allez.... O cher objet ! je te mériterai.

(Il sort.)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

POurquoi ne pas nous suivre ? il diffère !...

HERMODAN.

Ah ! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jetté mon ame !
As-tu vû ſur ſon front des ſignes de fureur ?

SOZAME.

Quel en ſerait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner :... avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; & mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage, & ne me ſervent plus....

(Il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.)

Mon fils ne revient point :... j'entens un bruit horrible.

(Au Scythe qui eſt auprès de lui.)

Je ſuccombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout tems.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, diſſipe tes allarmes.

HERMODAN *ſe relevant à peine.*

Oui, j'ai pû me tromper. Oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes !
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez.
Où la trouver ?

HERMODAN *effrayé & chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ses Gardes.*

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon fils saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMO-

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleſſe & de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu ?

ATHAMARE *à ſes ſoldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière ;
Fermez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève.... N'oſes-tu ? Quoi ! tu gémis !... je meurs.
Mon fils eſt mort, ami !...

(Il tombe ſur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéïde,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offenſé,
Il faut dans ce moment la conduire & me ſuivre.

SOZAME.

Moi ! ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre,
Atten mon ordre ici.

(A ſes ſoldats.)

Vous, marchez avec moi.

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME *se courbant vers Hermodan.*

Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi....
Espère en la vengeance.... il revient.... il soupire....
Hermodan !

HERMODAN *se relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutien d'un malheureux la marche chancelante ;
Vien, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront ; ma douleur te le jure.
Mais déja l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère ; j'entens
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes sont armés.... Dieux, punissez les crimes !
Dieux ! combattez pour nous, & prenez vos victimes !
Ayez pitié d'un père.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille, eſt-ce vous ?

HERMODAN.

Chère Obéïde .... hélas !

OBÉÏDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux ſanguinaires mains de mes fiers raviſſeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*A Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer, j'en ſuis la cauſe unique.
De mes calamités l'artiſan tyrannique
Nous a tous immolés à ſes tranſports jaloux ;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, ſous les miens, & dans la place même
Où, pour le triſte objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes appas toûjours perſécutés,
Des flots de ſang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat ſur le corps d'Indatire,
On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.
(*A tous deux.*)
Où voulez-vous aller, & ſans force & ſans armes ?

On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin ;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attens, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah ! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, & c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

ENfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déïtés immortelles !
Mon fils serait vengé ! n'est-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, & le Scythe est vainqueur.
Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage,

Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;
Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu.
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée.
L'autre qui ſe retire eſt partout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
Où bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main,
Epuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,
Il eſt couvert de ſang, il eſt chargé de chaines.

OBÉÏDE.

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu.... Puiſſances ſouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ſerons vengés tous.
Nos loix, nos juſtes loix ſeront exécutées.

OBÉÏDE.

Ciel !... Quelles ſont ces loix ?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZAME (*à part.*)

O comble de douleur & de nouveaux ennuis !

OBÉÏDE.

Mais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.

On verrait Ecbatane en fecourant fon maître,
Du poids de fa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crain rien.... Toi jeune homme, & vous braves gue rriers
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉÏDE.

Mon père !....

HERMODAN.

Il faut hâter ce jufte facrifice.
Mânes de mon cher fils ! que ton ombre en jouïffe !
Et toi qui fus l'objet de fes chaftes amours,
Qui fus ma fille chère & le feras toûjours,
Qui de ta piété filiale & fincère
N'as jamais altéré le facré caractère,
C'eft à toi de remplir ce qu'une auftère loi
Attend de mon pays & demande de toi.

(Il fort.)

OBÉÏDE.

Qu'a-t-il dit ? que veut-on de cette infortunée ?
Ah ! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée ?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myftère odieux ?

OBÉÏDE.

Je n'ofe le prévoir :.... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉÏDE.

Ah ! laiffez-moi mourir, Seigneur, fans vous entendre !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.*)

OBÉÏDE (*entre Sozame & Hermodan.*)

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?
Quel est cet appareil terrible & solemnel ?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hymenée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉÏDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir sur-tout, souverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils :... mon sort suivait son sort ;
J'honore sa mémoire, & j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,

Veut que de ſon époux une femme chérie,
Ait le ſuprême honneur de lui ſacrifier,
En préſence des Dieux, le ſang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen ſoit l'autel des vengeances;
Que du glaive ſacré qui punit les offenſes,
Elle arme ſa main pure, & traverſe le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit ſon bonheur.

OBÉÏDE.

Moi vous venger?.. ſur qui!.. de quel ſang!.. ah mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réſervé ce ſanglant miniſtère.

UN SCYTHE.

C'eſt ta gloire & la notre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les loix que vos ayeux ont voulu conſacrer;
Mais le danger les ſuit: les Perſans ſont à craindre;
Vous allumez la guerre, & ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Perſans que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de garder le ſilence;
Le ſang d'un époux crie; & ton délai l'offenſe.

OBÉÏDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma voix,
Je pourrais alléguer, ſans offenſer vos loix,
Que je nâquis en Perſe, & que ces loix ſévères
Sont faites pour vous ſeuls, & me ſont étrangères.
Qu'Athamare eſt trop grand pour être un aſſaſſin;
Et que ſi mon époux eſt tombé ſous ſa main,

Son

Son rival oppofa fans aucun avantage
Le glaive feul au glaive, & l'audace au courage ;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaiffez le prix de la vaillance,
Vous aimez la juftice ainfi que la vengeance ;
Commandez, mais jugez : voyez fi c'eft à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'ofes frapper, fi ta main trop timide
Héfite à nous donner le fang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBÉÏDE.

Et fi je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, & fi je vous refufe ?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excufe ;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras fans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel fupplice il fubira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crain d'ofer rejetter un droit fi légitime.

OBÉÏDE (*après quelques pas & un long filence.*)
Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! grands Dieux !

LE SCYTHE.

Devant les Immortels

En fais-tu le ferment ?

OBÉÏDE.

Je le jure, cruels :
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en fûr, tu l'auras : ... mais que de ma préfence
On ait foin de tenir le captif écarté,
Jufqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiffe en ces lieux m'expliquer à mon père ;
Et vous verrez après ce qui vous refte à faire.

LE SCYTHE (*après avoir regardé tous fes compagnons.*)

Nous y confentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare foumife aux loix de mon pays ;
Et ma douleur profonde eft un peu foulagée,
Si par fes nobles mains cette mort eft vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉÏDE.

A ces autels fanglans
Je vous rappellerai quand il en fera tems.

SCENE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉÏDE.

EH bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être
Où le plaifir affreux de me venger d'un maître

Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;
De ſon monarque ingrat, j'aurais percé le ſein ;
Il le méritait trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée ;
Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBÉÏDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets ?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vû pleurer ſur le ſang d'Indatire ;
Mais je pleure ſur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes ſermens.

OBÉÏDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
Vous ſavez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, ... & qu'il me faut porter,
Parlez : ... ſur ſon tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉÏDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déja ; les eſprits les plus ſages

Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉÏDE.

Achevez donc, Seigneur, de les perſuader :
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander :
Et tandis que ce ſang de l'offrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,
Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'oſe t'en répondre.
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta prière & mes ſoins ?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de Rois que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui coupable envers nous n'en eſt pas moins ſacré.

OBÉÏDE.

Il l'eſt :... mais je ſuis Scythe,... & le ſus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille !

OBÉÏDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu.
J'ai peſé mes deſtins, & tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole :... allez, il vous attend ;
Qu'il me garde la ſienne,.... il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉÏDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le tems eſt cher, achevez votre ouvrage.
Laiſſez-moi m'affermir : mais ſurtout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toûjours inviolable.
Je vous en crois :... le reſte eſt dans la main des Dieux.

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux :
Tout eſt horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage eſt vaincu.
Quoi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

OBÉIDE *ſeule.*

AH ! c'eſt trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irrite ;
Mon malheur vint toûjours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche ;
Je fus eſclave aſſez :... ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉÏDE.

ENfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,
Lorſque diſparaiſſant à mon œil déſolé,
Vous avez traverſé cette foule ſanglante !
Vous affrontiez la mort de tous côtés préſente ;
Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! & quel ſort rigoureux !

OBÉÏDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai !... quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour ſatisfaire un peuple à ſa perte animé !

OBÉÏDE.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monſtres de Scythie,
A ces brutes humains paîtris de barbarie,
A ces ames de fer, & dont la dureté
Paſſa longtems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paiſible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui ſans s'émouvoir,
Croit dans le ſang humain ſe baigner par devoir !...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguſte,

Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuſte,
Mais généreux, ſenſible, & ſi prompt à ſortir
De ſes iniquités par un beau repentir !
Qui ? moi ! complaire au Scythe ! ... O nations ! ô terre !
O Rois qu'il outragea, Dieux maîtres du tonnerre !
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'oſe entraîner !
Uniſſez-vous à moi, mais pour l'exterminer.
Puiſſe leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la diſcorde & la guerre inteſtine,
Acharnant les époux, les péres, les enfans,
L'un ſur l'autre entaſſés, l'un par l'autre expirans,
Sous des monceaux de morts avec eux diſparaître !
Que le reſte en tremblant rugiſſe aux pieds d'un maître !
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
Et qu'en mordant le frein du plus lâche eſclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage !
Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains éclats !
Les imprécations ne nous ſécourent pas.
C'eſt moi qui ſuis eſclave, & qui ſuis aſſervie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Aſie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la néceſſité
De ſervir d'inſtrument à leur férocité.

OBÉÏDE.

Si j'avais refuſé ce miniſtère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour ſecret qui vous parle pour lui ?

OBÉÏDE.

Il m'a parlé toûjours ; & s'il faut aujourd'hui

Expoſer à tes yeux l'effroyable étenduë,
La hauteur de l'abîme où je ſuis deſcenduë,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'eſpoir;
Pour prix d'un ſeul regard il m'offre un diadême;
Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux ſiens,
Quand l'excès de ſes feux n'égale pas les miens,
Lorſque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéïde
Plonge au ſein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'eſt un crime ſi grand, que ces Scythes cruels,
Qui du ſang des humains arroſent les autels,
S'ils connaiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉÏDE.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient ſanglante, & du glaive ſacré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ſes veines.

SULMA.

Se peut-il!...

OBÉÏDE.

Telles ſont leurs ames inhumaines;
Tel eſt l'homme ſauvage à lui-même laiſſé;
Il eſt ſimple, il eſt bon, s'il n'eſt point offenſé:
Sa vengeance eſt ſans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
Qui creuſa ſous vos pas ce gouffre de miſère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Conſulté des vieillards, avec eux ſi lié,

Peut-

Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause ?

OBÉÏDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vû son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce Sénat agreste
Des adoucissemens à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah ! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
Je vous haïrais trop si vous obéïssiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉÏDE.

Sulma ! . . .

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉÏDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCENE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

MA fille, hélas, du moins nos Persans assiégés,
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attenduë
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est duë.
(*à Obéïde.*)
De ce peuple, croi-moi, l'inflexible équité

Sait joindre la clémence à la févérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des fermens eft une loi fuprême,
Auffi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉÏDE.

C'eft affez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perfans le fang fera facré,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

Tous feront épargnés. Les céleftes puiffances
N'ont jamais vû de Scythe ofer trahir fa foi.

OBÉÏDE.

Qu'Athamare à préfent paraiffe devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéide fe place entre lui & Hermodan.)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah ! Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéide !
Pren ce fer, ne crain rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi feule en tout tems réfervé :
On y verra ton nom, c'eft-là qu'il eft gravé.
De tous mes compagnons tu conferves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'eft toute mon envie.
Graces aux immortels tous mes vœux font remplis ;
Je meurs pour Obéide, & meurs pour mon pays.
Raffure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crain en m'immolant que le jufte reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,

S'ils voyaient ce que j'aime agir ſans fermeté,
Si ta main, ſi tes yeux, ſi ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah! Madame!...

OBÉÏDE.

O Scythes inhumains!
Connaiſſez dans quel ſang vous enfoncez mes mains.
Athamare eſt mon Prince; il eſt plus,... je l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde,... & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enyvré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉÏDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure....
(*Levant le glaive entre elle & Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens:...
Il l'eſt;... ſauvez ſes jours,... l'amour finit les miens.
(*Elle ſe frappe.*)
Vi, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.
(*Elle tombe à mi-corps ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéïde!

SOZAME.

O mon ſang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne,

Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéïde !

(il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, & respecte la loi.
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enseveli du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort :
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième & dernier acte.

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur eſt obligé d'avertir que la plûpart de ſes tragédies imprimées à Paris, chez *Duchêne*, au Temple du Goût, en 1764, avec privilège du Roi, ne ſont point du tout conformes à l'original. Il ne ſait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilège ſans le conſulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des piéces de théâtre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreſte*, le libraire du Temple du Goût finit la piéce par ces deux vers de *Pilade*;

Que l'amitié triomphe en tous tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des *crimes* des Dieux.

Ce blaſphême eſt d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pilade*, que c'eſt un perſonnage religieux qui a toûjours recommandé à ſon ami *Oreſte* d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *Et du couroux des Dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pû imprimer (pag. 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous ſervir.
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte couroux, &c.

Qui jamais a pû imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, & de violer ſi groſſiérement les premières régles de la poëſie Françaiſe? Il y a plus encore. Le ſens eſt perverti. Il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté ſon rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaiſe copie du ſouffleur de la comédie, & au lieu de ſuivre l'édition de Genève qui eſt fidèle, il imprime un ouvrage entiérement méconnaiſſable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de *Brutus*, page 282.

> Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
> Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
> Abominables loix que la cruelle impose !

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimathias, & voler ainsi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires. Ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contens. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, & leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède est imprimé beaucoup plus infidélement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette piéce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits, ni pû faire, comme ceux-ci par exemple :

> Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
> L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

* L'*Orphelin de la Chine* n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis-Kan*, & qui sont dans toutes les éditions.

> Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
> Ces prodiges des arts consacrés par les tems ;
> Respectez-les ; ils sont le prix de mon courage.
> Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
> Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,
> Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
> Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
> Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

* Ceci a déja été remarqué dans l'Avertissement qui est à la tête du premier volume du Théâtre.

Ce discours est très convenable dans la bouche d'un Prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la science.
Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes*, *du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de *Zulime* est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes, & qui s'en punit, à qui son père pardonne, & qui s'écrie dans son desespoir, *J'en suis indigne*, doit faire un grand effet ! On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la piéce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans *Olimpie*, sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main.

Ne vien point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchéne*, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'*Olimpie*, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années : tantôt on publie sous son nom de prétendues *lettres secrettes* ; tantôt ce sont des lettres à ses *amis du Parnasse*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; & puis c'est son *porte-feuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. *Granger* le libraire met son nom hardiment à un tome de Mélanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule

encore ; & tout cela se vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croyent acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature Française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire, comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cent comédiens Français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui ayent reçu de la nature les dons nécessaires, & qui ayent pû approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pû seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pû produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable, qui parlent de poësie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ? Combien enfin deviennent calomniateurs de profession, pour avoir du pain, & vendent des injures à tant la feuille ?

L'IN-

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'Août 1725.

A MADAME LA MARQUISE

DE PRIE.

Vous, qui poſſédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette :
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez, qu'on préſente à vos yeux
L'avanture d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuſerait la faibleſſe
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ferait tenté
De parler de telle maîtreſſe,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe?

ACTEURS.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'Attendez pas, mon fils, qu'avec un ton févère
Je déploye à vos yeux l'autorité de mère.
Toûjours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, & non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle, & mon experience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiffez pas ce dangereux féjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre fes défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même fans retour.
Craignez de ces meffieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eft celui dont dépend le refte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toûjours.
L'impreffion demeure. En vain croiffant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus fage.

On souffre encor longtems de ce vieux préjugé :
On est suspect encor, lorsqu'on est corrigé ;
Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste & ridicule.
Vous méprisez des soins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour, il n'en sera plus tems.
Vous êtes indiscret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'esprit & du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu, que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté.
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour ; on peut fort la blâmer ;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes surtout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;

Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit :
Surtout de vos ſecrets ſoyez toûjours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot ;
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire ;
Ce n'eſt pas là mon vice ; & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avouë enfin, madame, en confidence,
Qu'avec vous trop longtems j'ai gardé le ſilence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler ;
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable ;
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était ſû, de la vive douleur
De tous nos courtiſans qui ſoupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers : & vous n'en ſavez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh ! eh ! ... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas ; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti, qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des loix,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſques dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſurtout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclatte.

EUPHE-

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit ?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit.
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohuë éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne ſuis point reçu ;
Je l'ai longtems lorgnée, & grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets ſans les lire ;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toûjours, que je crois, reçûe avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hyménée,
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt & ſa main & ſa foi ;
Je vous y ſervirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure.
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'eſt tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort ; je sais bien, qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité ; mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître, & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du Roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre ;
On danse, on chante, on boit, on sait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison,
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités ;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage ;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

EH ! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye ! ouf ! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſiéme fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjouï-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh ! parbleu tu m'aſſommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétens pas vous réjouïr auſſi.
Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh ! eh ! pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légérement ;
Et même depuis peu le vieux ſeigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux ſeigneur,
Tout chamarré d'orgueil, paîtri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre Erminie, & qu'elle eſt tracaſſière !
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu ; parle ; as-tu jamais vû
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
A propos, on m'a dit hier en confidence,
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur,
Que la groſſe Comteſſe en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe ?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même ; & le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien,
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter, avec un soin extrême,
Le fardeau d'un secret au hazard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, & non par amitié,
Dont tout autre que moi serait dépositaire,
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit,
Moi d'en avoir trop sû, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement...

DAMIS.

Ah ! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.

La main, qui me l'écrit, le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs laquais.

UN LAQUAIS.

Monseigneur?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vûs ce matin:
Allez chez ce vieux Duc... ha! je le trouve enfin.
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ses gens.

Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin tenant un billet à la main.*

Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin:
Observe tout, voi tout, redi-moi tout, Pasquin,
Ren-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui ?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui ?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas ! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là ?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux !

DAMIS.

Ça, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortense... Ah la cruelle !

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux !

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle.

Il lit.

» Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris ;
» Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
» Eh ! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris ?
» Oui, mon cher Damis, je vous aime,
» D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
» Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-même,
» A fait ce qu'il a pû pour ne vous point aimer.
» Puiſſai-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
» Ne me la jamais reprocher !
» Plus je vous montre ma tendreſſe,
» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une diſcrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre ?...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.

Que

Que vous feriez charmés, fi vous faviez fon nom!
Mais dans ce monde il faut de la difcrétion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons; mais c'eft avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diffimuler.
Je vois que vous penfez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! croi... jufqu'à préfent la chofe allait fort bien:
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore;
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oifon je fuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en fuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eft aimable, il eft vrai, mais légère.
L'autre eft ce qu'il me faut; & c'eft folidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet fi charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez : allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Ça, di-moi, si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux ?
C'est Macé qui l'a peint, c'est tout dire, & je pense
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juste ciel ! c'est Hortense.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner ?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, & chérit son honneur :
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne ;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
Nous aurions trop à faire à la cour ; & ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, Monsieur...

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore ;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore ;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah ! plus cruellement pouvait-on m'outrager ?

DAMIS.

Nos nôces, croyez-moi, ne feront point fecrettes ;
Et vous n'en ferez pas, tout coufin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monfieur Damis, on peut vous faire voir,
Que fur une coufine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce cenfeur, & fon air pédantefque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanefque !
Qu'il eft fec ! qu'il eft brut ! & qu'il eft ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je fois maître !
Qu'il faut diffimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être,
Qu'au coin de cette boëte il manque un des brillans :
Mais tu fais que la chaffe hier dura longtems ;
A tout moment on tombe, on fe heurte, on s'accroche :
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boëte s'eft rompuë, un brillant a fauté.
Parbleu, puifque demain tu t'en vas à la ville,
Paffe chez la Frénaye ; il eft cher, mais habile :

Choisi comme pour toi l'un de ses diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE *à part.*

Où suis-je?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.
Sois discret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il?...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Eh! peut-on posséder ce que le cœur désire,
Etre heureux, & n'avoir personne à qui le dire?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vû qu'un portrait, & qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vû, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune :
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés déſirés ſi longtems.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur :
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre avanture.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

AI-je aſſez retenu mon trouble & ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait ;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime, & ſait plaire.
Ce que n'ont pû deux ans, un moment l'a ſû faire.
On le prévient ! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.
Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoye,
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joye :

Et pour combler l'affront dont je ſuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui ſervir de trophée.
Hortenſe, ah ! que mon cœur vous connaiſſait bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENfin, mon cher Paſquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monſieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eſt Damis que l'on aime ;
Oui, c'eſt cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiſcret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient ſe vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Voi ce portrait, Paſquin. C'eſt par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.
C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe ! eh ! qui l'eût cru,
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment ? tu prétens, traître,

Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye, ouf! il eſt vrai que peut-être...
Eh! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins.
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ftratagême.
Hortenfe ni Damis ne m'ont jamais vû ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un fien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet, que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eft trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eft un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, je le fais bien.

PASQUIN.

La lettre eft fans deffus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite & portrait & lettre :
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?...

PAS-

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais . . .

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux . . .

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

Nérine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux ;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux ;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère ;
Je le dois eſtimer ; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

NÉRINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur ſi fière ?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit.

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
Sa mère, ce jour même, a sû, par sa visite,
De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentimens.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
Connaître son esprit, son cœur, son caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame, en grand secret, Monsieur Damis mon maître....

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NÉRINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vite la mignature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*
JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.
PASQUIN.
C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.
(Il court à Damis , & le tire à part.)
Vous voyez , Monseigneur , un des grisons secrets ,
Qui d'Hortense partout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.
HORTENSE.
Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !
DAMIS.
Lisons.
Il lit.
Hom... hom... » Vous méritez de me charmer.
» Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime ;
» Mais je ne saurais vous aimer.
Est-il un trait plus noir & plus abominable ?
Je ne me croyais pas à ce point estimable.
Je veux que tout ceci soit public à la cour ,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La chose assurément vaut bien qu'on la publie.
HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*
A-t-il pû jusques-là pousser son infamie ?
DAMIS.
Tenez ; c'est là le cas qu'on fait de tes écrits.
(Il déchire le billet.)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!
(Elle jette ſon portrait.)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en piéces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!
à Paſquin.
Pren ma bourſe. Di-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés, dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également:
Mais ſurtout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS *s'étant avancé vers Paſquin.*

Pren ma bague, & di-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortenſe:
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,

Je fais entrer par fois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprens là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à désirer de moi ?
A Damis.
Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi ?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE *revenant.*

D'Où vient que je demeure ?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuye.

DAMIS.

Fuir, & me regarder ! ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'eſt pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller ?

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô ciel ! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu ?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pû jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un ſeul mot, qui ne fût point d'amour ?

DAMIS.

Je conſens de quitter le Roi, toute la cour,
La faveur où je ſuis, les poſtes que j'eſpère,
N'être jamais de rien, ceſſer partout de plaire,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé

Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous ?...

DAMIS.

Ah ! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

Vien çà, Marquis, vien çà. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ? Clitandre saurait ?...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame;
C'est un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident, qu'il soit le votre aussi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô ciel ! quel étourdi !

SCENE

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle... il faut que je la ſuive.
Atten-moi.

A Hortenſe.

Demeurez. Ah ! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoye.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joye,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci poura ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, cher Marquis, parle ; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence ?
D'où vient que ſon portrait, que je ſie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains ? Parle, répon, di-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,
Vous le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh! Monſieur...

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Ça, maraud, appren-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable:
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, & pourrait nous entendre.
A Clitandre.
Ah, Monſieur, que dirai-je? Hélas! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino*, TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment ? montrer partout, & lettres & portrait ?
En public ? à moi-même ? Après un pareil trait,
Je prétens de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous deshonore, il m'importe morbleu ;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
Qu'en penses-tu ? di-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême ;
Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi,
Qu'il m'aimerait toûjours, & sans parler de moi :
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi: di-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur;
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle;
Je ſaurai ce qu'il penſe, & de moi-même, & d'elle;
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

A Traſimon.

Ne vous écartez point. Reſtez près de ce bois.
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, & ſon maſque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, & ſurtout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace.
Mais déja je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*, DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'Est donc ici la place,
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France ;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi !

DAMIS.

Ah ! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter ?
Quels plaisirs ! quelle file !

HORTENSE *à part.*

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère !
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,

Qui de mon tendre amour ſont la cauſe, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connuë encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſurtout de brillans ſacrifices;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices.
Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de tems d'aſſez belles conquêtes:
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous ſommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerons bien qui font les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encor?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce-là?

On m'offre tous les jours ces sacrifices-là.
Ces Dames entre nous sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des beautés, qui soient plus respectées
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah! si vous aviez pû forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manéges de cour toûjours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui sage en sa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse!

DAMIS *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait:
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi;
Elle n'est près de vous ni touchante, ni belle;
De plus, certain Abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiscrétion joindre la calomnie!
Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien: je dis la chose comme elle est.

HOR-

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace & l'imposture ?

DAMIS.

Non, je ne vous mens point, c'est la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Eh ! sur cela quel est votre souci ?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne saurais croire,
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'est trop me faire injure.

Il lui donne la lettre.

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est tems ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE DERNIERE.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*
SI je ne vous suis point un objet de couroux,
Si vous m'aimez encor, à vos loix asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.
Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*
Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.
Juste ciel! désormais à qui peut-on parler?

FIN.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le 10. Octobre 1736.

Hh ij

PREFACE

de l'Editeur de l'édition de 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de Mr. de *Voltaire*, quoique le ſtyle de la *Henriade* & d'*Alzire* ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guères d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette piéce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toûjours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette piéce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée ; ſouvent même une ſeule avanture produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure ; le fils ſe moque des deux : & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une Dame très reſpectable étant un jour au chevet d'une de ſes filles qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon* DIEU, *rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans !* Un homme,

qui avait épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant sû de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie & des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes piéces où il ne règne que de la gayeté : d'autres toutes sérieuses : d'autres mêlangées : d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre : & si l'on me demandait, quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos & conforme au goût de ce siécle *raisonneur*, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connuës. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites piéces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles, qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercure* pris pour *Sosie*, le chevalier *Menechme* pris pour son frère, *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou ; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guères rire que quand il se méprend ; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai jamais vû ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules, dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie : *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre ; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toûjours de la gayeté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au *Tartuffe*; mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme qui le croit un ſaint ; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gayeté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce ſerait ſurtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner ; ils ſont perſuadés, qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition ; & je ſuis trop de leur avis pour mettre un traité de philoſophie au-devant d'une piéce de théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encor un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles. Si l'on avait toûjours mis ſur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en ſerait rebuté. Si les héros ne parlaient jamais que tendreſſe, on ſerait affadi :

O imitatores ſervum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Bruns*, me paraiſſent tous avoir quelque choſe de neuf & d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encor une fois tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire, Si cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plait pas, ſi cette piéce eſt tombée, c'eſt que cela était d'une eſpèce nouvelle. Il faut dire, C'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpèce.

A C T E U R S.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La ſcène eſt à Cognac.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

MOn triste ami, mon cher & vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaisir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, Mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids & mesure.
Adolescent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable ;

Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encrouté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville. Oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monſieur le Préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt....

EUPHEMON.

Eh mais: quelle humeur vous emporte?
Faut-il toûjours....

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare; & tout avare eſt ſage.

Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contracts, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence:
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vû d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos Jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,

Ce bel aîné, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Lise ?
Lise autrefois à cet aîné promise ?
Ma Lise qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement !

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père ?
Pour succéder ?

EUPHEMON.

Non... tout est à son frère.

RONDON.

Ah ! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise & mes biens aujourd'hui ;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le couroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite : il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop longtems enduré.

L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avouë.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeller mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'égliſe
Se fiancer à ma petite Liſe ?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ? … Peſte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires ;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vuë
Ce qui rappelle un malheur qui me tuë :
Votre commerce ici vous a conduit ;

Mon amitié, ma douleur vous y ſuit.
Ménagez-les : vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit : j'y conſens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mouſquetaire.

EUPHEMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour ſon mariage ;
Çà penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême.
Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai ſû tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner.
A mon plaiſir j'ai paîtri ſa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; & je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice

Des vœux naiſſans de ſon ame novice.
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour.
Le cœur eſt tendre ; il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien ſéduire.

RONDON.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien :
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur ſur cela réjouï ;
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APprochez, venez, Liſe.
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux,
Ne ſens-tu pas des déſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine ?

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire ?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pû dire ?
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté :
Etre au-dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à domter,

Ne

Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par devant notaire.

EUPHEMON.

C'est à mon gré raisonner sensément.
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.
(*à Lise.*)
Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant soit peu fat, & par trop rencheri;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre;
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'est là ton lot; & toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous allonge, en cent mots superflus,
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens & des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille, & de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai, qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison ;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

MARTHE.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat ?
J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enyvré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant ;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire ;

Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin :
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux ;
Il eſt le fils de l'ami de mon père,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs ?
Il faut céder : le tems, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrète Liſe ;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe
Pour quelque tems a ſurpris ma tendreſſe ;
Etait - il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour à tour
Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire,
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir
Eſt honnête homme, ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe ;
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,

Ont sous son nom volé son triste père.
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prens plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin, lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise : & certes c'est dommage ;
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mêlanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui ; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroit de biens eſt l'ame d'un ménage ;
Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela ;
Vous entendrez murmurer, *la voilà*.
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice ;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content,
Et ſa perſonne & ſon argent comptant ;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare :

Un jeune fat paſſe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*A Liſe.*)

Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche,
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise:
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient:

Et

Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné :
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétens moi l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne ;
Et d'aſſez près la choſe nous concerne :
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le tems eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment ? à moi ! ma faute ?

RONDON.

Oui.
Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toûjours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort ?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.

Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétens vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye :
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée :
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.

Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique :
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour :
Trembler toûjours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe :
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir :
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde :
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit :
Que de lumière en une ame ſi neuve !
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auraient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le Préſident :
Vous plairait-il avec Monſieur ſon frère ?
Débrouillez-moi, de grace, ce myſtère ;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïſſez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité

Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame.
On lit très bien dans le fond de son ame :
On y voit clair. Et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toûjours dans sa tête,
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir :
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne soit pas au moins deshérité ;
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruïne.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin, serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-bas, Madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocolle des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse & me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mad. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOilà la Dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi...

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe ; & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

O ! non, ma mie,
Je ne ſaurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.

J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un tems, ah ! que ce tems vient vite,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; & certe il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait :
J'espère encor, & ce ferait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mad. CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un époux,

Que

Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlais jamais aux Préſidens :
Je haïſſais leur perſonne & leur ſtyle ;
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir,
Que vous m'avez réduite au deſeſpoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant diſpoſer de moi-même :
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudiait, apprentif magiſtrat ;
Il me lorgnait, il ſe mit dans la tête
Pour ma perſonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il faiſait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on pouſſa loin l'affaire ;
Car en mon nom ſouvent on lui parla ;
Il répondit, qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la choſe était ſûre.

LISE.

Oh oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir !

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déja, par protestation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès sera fait de manière,
Que vous, son père, & les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité je ſuis toute honteuſe,
Que mon hymen vous rende malheureuſe ;
Je ſuis peu digne, hélas ! de ce couroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie ;
On nous pourrait aiſément accorder ;
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères !
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encor essuyer des injures ?
Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi ;
C'est un fripon d'espéce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire
Est effroyable, & le beau sexe entier
En ma faveur ira partout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui, ſon vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Liſe.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toûjours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le Roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer ?

C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toûjours au fond de l'ame,
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre.
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me deſeſpère !
Signons toûjours avant lui.

LISE.

Non, mon père ;
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?
A Fierenfat.
Et vous, Monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vû ;
Et du logis il était disparu,
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas & Bartole.
J'ai sû depuis ses beaux déportemens ;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien ;
En attendant vous confisquez son bien :
C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare,
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant ; le contract est dressé ;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.

Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept :
» Tout libertin de débauches infect,
» Qui renonçant à l'aile paternelle,
» Fuit la maison, où bien qui pille icelle,
» *Ipso facto* de tout dépossédé,
» Comme un bâtard il est exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lû Cujas ; mais je présume,
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos loix.

RONDON.

Ah ! laissez là vos loix & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni ; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main, ni mes faveurs,
Ne feront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat, qui tous nous deshonore :
Si l'intérêt ainsi l'a pû dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIEREN-

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison :
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde & du ménage :
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons, autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtuë : & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah! le voici le bon-homme Euphémon.
Vien, vien, j'ai mis ma fille à la raifon.
On n'attend plus rien que ta fignature.
Preffe-moi donc cette tardive allure.
Dégourdi-toi, prens un ton réjouï,
Un air de nôce, un front épanouï;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaife,
Que deux enfans... je ne me fens pas d'aife.
Allons, ri donc, chaffons tous les ennuis;
Signons, fignons.

EUPHEMON.

Non, Monfieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raifon?

RONDON.

Quelle rage eft la votre?
Quoi? tout le monde eft-il devenu fou?
Chacun dit, non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce ferait outrager la nature,
Que de figner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui ſourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHEMON.

Non, cette femme eſt folle, & dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bourdeaux cet homme a vû mon fils,
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim ; la honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe ;
La maladie & l'excès du malheur
De ſon printems avaient ſéché la fleur ;
Et dans ſon ſang la fiévre enracinée
Précipitait ſa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſerait mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible : ah ! la friponne !
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ? ....

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur ; mais il ſerait atroce,
Qu'un jour de deuil devint un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contretems de mon juſte chagrin ?
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs ;
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L'honnêteté ſerait trop offenſée.

LISE.

Ah, oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais, mon père....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage.
Quoi différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père eſt toûjours père.
Ses attentats, & toutes ſes erreurs,
Furent toûjours le ſujet de mes pleurs;
Et ce qui pèſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, danſons, allons : que de faibleſſe !

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe :
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait : douleur n'eſt bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, ſa phrénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille : & ſuivez mes avis;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui ; mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe ;
Je pleure, hélas ! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenſat.*

Va : ſui ton père, & ſois expéditif ;
Pren ce contrat, le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne ;
Pren-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.
à Liſe.
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au deſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

OUi, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai fervi deux ans fans te connaître :
Ainfi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monfieur d'Entremonde,
Ce Chevalier fi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaifirs enyvré.
Tout eft au diable. Etein dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil eft un abus ;
Le fouvenir d'un bonheur qui n'eft plus,
Eft à nos maux un poids infupportable.
Toûjours Jafmin, j'en fuis moins miférable.
Né pour fouffrir, je fais fouffrir gaîment ;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toûjours Jafmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, & son ame grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puisqu'enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Appren-moi donc, de grace, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les as vûs chez moi toûjours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Sifler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHE-

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois, car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux, à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis ! les amis, quels infâmes !

EUPHEMON fils.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas ! plus de douceur;
J'en ai cent fois eſſuyé plus d'horreur.
Celle ſurtout qui m'aimant ſans myſtère,
Semblait placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,

De mes bienfaits acheta des amans ;
Et de mon vin régalait leur cohuë,
Lorſque de faim j'expirais dans ſa ruë.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard,
Qui m'avait vû, dit-il, dans mon enfance,
Une mort promte eût fini ma ſouffrance.
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je fais mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon le père de ... quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bourru.
Je fus jadis page dans ſa cuiſine :
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantaſſin, déſerteur ;
Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adverſité....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, di-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaiſant, moitié triſte & colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,

Et des raiſons ! c'était une merveille :
Cela pouvait bien avoir de mon tems,
A bien compter, entre ſix à ſept ans ;
Et cette fleur avec l'âge embellie,
Eſt en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler ;
Ce que je dis ne te peut conſoler.
Je vois toûjours à travers ta viſière,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des cieux,
A pû guider ma miſère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu reſtes là tout penſif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maiſon ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laiſſe-moi.

JASMIN *en l'embraſſant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, di-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils *en pleurant.*

Je ſuis... je ſuis un malheureux mortel,

Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit pourſuivre,
Et qui devrait être mort.

J A S M I N.

Songe à vivre ;
Mourir de faim eſt par trop rigoureux :
Tien, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Vien avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

E U P H E M O N fils.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toûjours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices ;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

S C E N E I I.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. C R O U P I L L A C *dans l'enfoncement.*

QUe vois-je ici ? Serais-je aveugle ou borgne ?
C'eſt lui, ma foi ; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.

Elle le conſidère.

Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or,... c'eſt lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vû dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange avanture
T'a donc réduit en ſi piêtre poſture?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis:
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé? par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.

Nos voleurs ſont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entens, j'entens, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu ſauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon avanture.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au tems où vous battites
Quatre huiſſiers, & la fuite vous prites.
Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de fa race,
Que fes vertus ont rendu fi fameux,
Serait....

Mad. CROUPILLAC.

Et oui.

EUPHEMON fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins favoir... comme il fe porte ?

Mad. CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... que diable vous importe ?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on ?

Mad. CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné,
Qu'il eut jadis ?

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! c'eft un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de fon père,
Depuis longtems de débauches perdu,
Et qui peut-être eft à préfent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je fuis confus dans l'ame,
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage eſt la votre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
à Mad. Croupillac.
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un ſi ſenſible outrage.

Si

Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh! tu le prens du ton qu'il le faut prendre;
Tu plains mon sort; un gueux est toûjours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.
Ecoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir! Hélas, Madame, en quoi?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure:
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encor assez joli:
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille:
Introdui-toi, mon cher, dans la famille;
Fai le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat:
Sois en faveur; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fai le reste.
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON *voyant son père.*

Que vois-je! ô ciel!

Il s'enfuit.

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment;

Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.
De tous côtés je ſuis bien malheureux;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, & par ſa vie infâme,
Fait mon ſupplice, & déchire mon ame;
L'autre en abuſe; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

Appercevant Jasmin qui le saluë.
Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne & noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah ! c'est toi ! le tems change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais :
Mais l'âge avance, & le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un juif ;
Le bonheur semble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toûjours me promène,
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux,
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? est-il sage ?

JASMIN.

Il doit l'être :
Je lui connais d'affez bons fentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il fait écrire, il fait l'arithmétique,
Deffine un peu, fait un peu de mufique ;
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eft ainfi, fon pofte eft tout trouvé.
Jafmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il fe marie, & dès ce foir peut-être ;
Avec fon bien fon train doit augmenter.
Un de fes gens qui vient de le quitter,
Vous laiffe encor une place vacante ;
Tous deux ce foir il faut qu'on vous préfente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voifin.
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jafmin :
En attendant, tien, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *feul.*

AH ! l'honnête-homme ! ô ciel, pourrait-on croire,
Qu'il foit encor, en ce fiécle félon,
Un cœur fi droit, un mortel auffi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfaifante,
Du bon vieux tems eft l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé déja condition,
Et nous ſerons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe !
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés ?

EUPHEMON fils.

Ah ! je ne puis contenir ma tendreſſe ;
Je cède au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire :
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien !

EUPHEMON fils.

Ah !... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperduë.
Ah ! que mon cœur palpitait à ſa vuë !
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui vous, ſon fils ? Ah ! pardonnez, de grace,
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me deſeſpère.
Mais répon-moi : que te diſait mon père ?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très gueux :
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeſtiques.
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce Préſident à Liſe tant promis,

Ce Président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Voi tous mes maux, connai leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité ;
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,

Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtait ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſais un lâche point d'honneur,
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels tems, hélas ! Les violens orages
Des paſſions qui troublaient mon deſtin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte.
J'ai tout perdu ; mon amour ſeul me reſte.
Le ciel, ce ciel, qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre miſère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil était bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon.
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourrait vous ſervir de reſſource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oſer voir ! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtreſſe ;
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe ;

Et

Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOilà, je crois, ce Préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vû ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſermoné mon père,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.

En voyant Jaſmin.

Où ſont ces gens, qui voulaient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait favoir auffi parler.

JASMIN.

Il eft timide, & fort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine affez hardie;
Il me parait qu'il fent affez fon bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monfieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, vien, fois mon domeftique;
C'eft un marché que je veux accepter;
Viens, à ma femme il faut te préfenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce foir.

EUPHEMON fils.

Ciel!... Monfieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monfieur!

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En feriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous femblez bien curieux, mon drole !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de fon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eft-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit, que de grand cœur
Il voudrait bien vous reffembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme eft téméraire.
Ça, qu'on me fuive, & qu'on foit diligent,
Sobre, frugal, foigneux, adroit, prudent,
Refpectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eft d'affubler fa face de palais
A poing fermé de deux larges fouflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah ! foyons fage, il eft bien tems de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eft de favoir fouffrir.

Fin du troifiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pouras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vû la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & ren-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.

Repren cet air impofant & vainqueur,
Si fûr de foi, fi puiffant fur un cœur,
Qui triomphait fi-tôt de la fageffe.
Pour être heureux, repren ta hardieffe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perduë.

Mad. CROUPILLAC.

Eh ! quoi ! quel embarras !

EUPHEMON fils.

J'étais hardi, lorfque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raifons l'intimident peut-être ;
Ce Fierenfat eft, ma foi, notre maître ;
Pour fes valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'eft fort bien fait, vous êtes trop heureux ;
De fa maîtreffe être le domeftique,
Eft un bonheur, un deftin prefque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ;
De chez Rondon, me femble, elle eft fortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh, fois donc vîte amoureux, je t'en prie :
Voici le tems, ofe un peu lui parler.
Quoi ! je te vois foupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah de grace !

EUPHEMON fils.

Si vous faviez, hélas ! ce qui fe paffe

Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN *en voyant Liſe.*
L'aimable enfant ! comme elle eſt embellie !

EUPHEMON fils.
C'eſt elle, ô dieux ! je meurs de jalouſie,
De deſeſpoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.
Adieu, je vais te ſervir à mon tour.

EUPHEMON fils.
Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triſte hymen.

Mad. CROUPILLAC.
C'eſt ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.
Je tremble : hélas !

JASMIN.
Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.
Oh ! je te ſuis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfonçement*, & EUPHEMON *plus reculé.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, fortir, goûter la folitude,
Et de mon cœur faire en fecret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chofe un moment me confole,
C'eft Croupillac, c'eft cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eft qu'en effet Fierenfat & mon père
En font plus vifs à preffer ma mifère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eft trop bon.
Ce Fierenfat eft par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins fur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eft pas fûr que l'autre foit fans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me desespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur ;
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE *à Jasmin.*

Très volontiers.

LISE *à part.*

O sort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! si misérable.

MARTHE *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président ;

Il

Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toûjours m'excéder!
Et même abſent en tous lieux m'obſéder!
De mon hymen que je ſuis déja laſſe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtien-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant ſur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher;
Mes faibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons fur fon paffage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a paffé dans mon cœur.
(*à Life.*)
Souffrirez - vous ? . . .

LISE *fans le regarder.*

Que voulez - vous, Monfieur ?

EUPHEMON fils *fe jettant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois - je ? ô ciel !

MARTHE.

Quelle étrange vifite !
C'eft Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il eft changé !

EUPHEMON fils.

Oui, je le fuis, votre cœur eft vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne fuis plus ce furieux, ce traître,
Si détefté, fi craint dans ce féjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenfer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous - même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteftable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit fes clartés naturelles ;

Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaine,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins.
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encor échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenuë.
C'eſt vous? ô ciel! vous qui cherchez ma vuë!
Dans quel état! quel jour!... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez;
J'en ſuis puni, mais point encor aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domtant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?

Ah ! j'ai trop tard apperçu sa lumière ;
Trop vainement mon cœur en est épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & sage & vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis ; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je respectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes :
Regardez-moi, tout changé que je suis ;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Juste ciel ! vous pleurez ?

LISE *à Marthe.*

Ah ! soutien-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère ?...
N'avez-vous point vû déja votre père ?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai deshonoré.
Haï de lui, proscrit sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh, quel est donc votre projet enfin ?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom, aussi-bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
Rose & Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce desespoir est d'une ame bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;
Ces sentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.

Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi ! vos beaux yeux ſi longtems couroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah ! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher, il eſt deshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joye.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoye.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés.
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, ſi vous m'aimez ?

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre père ;
Nous ne pouvons cacher à votre frère,
Que vous avez embraſſé mes genoux ;

Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déja de sa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou si mon œil est toûjours clair & net,
Je suis ... j'ai vû ... je le suis ... j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah ! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHEMON *en colère.*

Je....

JASMIN *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traitait, & que vous dérangez ;
Ce sont deux cœurs en peu de tems changés ;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu ... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main !
De la vertu ? scélérat !

EUPHEMON fils.

Ah ! Jasmin,
Que si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme :

Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître,
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité:
Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en eſt trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel couroux vous anime?
Eh, réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire;
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, & mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Et! modérez...

EUPHEMON fils.

Monſieur le Préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame

N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls ; il faut avoir sû plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous ;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, & fait grace à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi ... moi ?

EUPHEMON fils.

Vous ... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.

C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu ? répon-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma deſtinée eſt incertaine encore ;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en répons ; va, va, je cours hâter
Tous mes records, & vite inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère ;
J'aménerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en ſon jour paraîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vite ;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon couroux ;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions ;

Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*à Marthe.*)

Pren soin qu'il ne paraisse.
Eh ! va donc vite.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(*Elle sort.*)

RONDON.

Ce Préſident eſt donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là ... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH ! les fripons, ils ſont fins & ſubtils ;
Où les trouver ? où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétens-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! pren garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je ſuis cocu, malgré toutes les loix.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la chose ...

FIERENFAT.

Oh ! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez.

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyais....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entens, moins je comprens, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baissé :
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu, l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me fauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auffi tendre, auffi pure,
D'un tel foupçon fouffre un moment l'injure ?
Cher Euphémon, cher & funefte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expofe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Pren garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon ufage en fecret pratiqués,
Par ces furets ne font point remarqués.
Là, votre amant fe tapit, fe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eft en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jaſmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai ſoutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait ſa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton fluté,
Diſait, Mon fils, ſachons la vérité.
Moi toûjours ferme, & toûjours laconique,
Je rembarrais la troupe ſcholaſtique.

LISE.

On ne ſait rien ?

JASMIN.

Non rien ; mais dès demain
On ſaura tout ; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le tems de prévenir ſon père :
Je tremble encor, & tout accroit ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances ;
Il m'aidera....

MAR-

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes,
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un Préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quel airs hautains & rudes,
Quel ton ſévère, & quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur acreté pourſuit votre innocence;
Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vû du tintamarre;
Je n'ai jamais vû ſemblable bagarre;
Tout le logis eſt ſans-deſſus-deſſous.
Ah! que les gens ſont ſots, méchans & fous!
On vous accuſe, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'avanture.
Les violons ſont déja renvoyés,
Tout interdits, ſans boire, & point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées,
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu;

Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens.
Enfin ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAtoiſe, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe, allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procedé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire ?

Son nom, son rang; comment t'a-t-il pû plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? En quel endroit est-il?
Répon, répon: tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non?* toûjours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte;
Quand on a tort il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, & qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'est parler cela; quand je menace,
On est petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que poura-t-il faire?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis ſur le champ je cloitre ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIgne Euphémon, pourrais-je te toucher ?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attens ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN ſiége... Hélas!... Monſieur, aſſeyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère.
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui vous, ma fille !

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai sû mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la triste avanture,
Qui de nos nœuds a causé la rupture !

LISE.

Soyez mon juge, & lisez dans mon cœur ;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentimens, & les votres peut-être.

Elle prend un siége à côté de lui.

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens ;
Si quelque tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON père.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur, si son expérience

Eût reconnu la trifte jouiffance
De ces faux biens, objets de fes tranfports,
Nés de l'erreur, & fuivis des remords;
Honteux enfin de fa folle conduite,
Si fa raifon, par le malheur inftruite,
De fes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
Il eût repris fa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel raport a-t-il à mon injure?
Le malheureux, qu'à vos pieds on a vû,
Eft un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même,
Qu'elle l'a vû fix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eft un effronté,
D'amours obfcurs follement entêté;
Et j'avoûrai, que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monfieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eft, vous ferez plus furpris.
De grace un mot: Votre ame eft noble & belle;
La cruauté n'eft pas faite pour elle.
N'eft-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut longtems cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avouë, & fes lâches offenfes

Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toûjours le malheur de haïr,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds ?
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez,
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace ?

LISE.

La demander ! sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, si la mort trop promte
N'a pas fini sa douleur & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De son cœur.

EUPHEMON père.

Mais, sauriez-vous ?...

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encor, & je suis plein d'allarmes.
J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en est tems, il faut vous satisfaire.

(Elle fait quelques pas, & s'addresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.

SCENE

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

Que vois-je ? ô ciel !

EUPHEMON fils.

Mon père,

Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort.
J'attens d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils *en montrant Liſe.*

Hélas ! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe ;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle :
Et ſi je vis, ah ! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vuë !
De quels tranſports votre ame eſt-elle émuë ?
Eſt-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame :
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien ; & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII.

Les acteurs précédens, RONDON, Mad. CROUPILLAC, FIERENFAT, recors, suite.

FIERENFAT.

Ah le voici qui parle encor à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise.
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère?

LISE.

Oui.

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjouï.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'eſt donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort ſingulier rôle:
Tudieu quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autre tems j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maîtreſſe, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour

Des droits du fang, & des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime fa perfonne ;
Chacun de nous aura fon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monfieur, dans fon cœur.

EUPHEMON père.

Non, fa bonté fi defintéreffée
Ne fera pas fi mal récompenfée :
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir fans bien, fans dot, à fes appas.

RONDON.

Oh ! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je fuis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute confolée.
Ce gentilhomme eft venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
A Euphémon fils.
Vite, époufez : le ciel vous favorife :
Car tout exprès pour vous il a fait Life ;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon préfident.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, fouffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidèle & fincère,
Qui ne pouvait fe donner qu'une fois,
Soit ramenée à fes premières loix.

RONDON.

Si fa cervelle eft enfin moins volage....

LISE.

Oh ! j'en répons.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſurtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, ſans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien,
Mes fraix de nôce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toûjours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Aſſez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne ſuis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs ſermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes;
Nous plaiderons; je montrerai les piéces.
Le parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crain ſa juſte colère;
Epouſe-la, croi-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père *à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement

Dont vous flattez mon fils le Préſident ;
Votre procès lui devrait plaire encore :
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons graces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Deſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier acte.

NANINE,

OU

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

En vers de dix syllabes.

PREFACE.

Cette bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749. parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse & approfondie d'un académicien de la Rochelle, sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature ; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes ? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun ? Ce serait seulement avilir le cothurne ; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie ; ce serait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, & qu'on appelle par dérision *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romanesques & forcées peuvent-elles être admises ? Ne sont-elles pas toûjours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant, que si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au juge-

jugement des gens de lettres. C'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naiveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentiſſent. De ſorte qu'en effet l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis longtems a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies, qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le tems du Cardinal *de Richelieu*; la *Sophoniſbe* de *Mairet*, la *Mariane*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée*; on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, & quelquefois auſſi bas, que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive & touchante; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophoniſbe* de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des Princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce tems-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſa* après la bataille de Cirthe:

> J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
> Et ma flamme s'accroit par un cœur enflammé;
> Comme par une vague une vague s'irrite,
> Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.

Quand les chaines d'hymen étreignent deux efprits,
Un plaifir doit fe rendre auffi-tôt qu'il eft pris.

Cette habitude de parler ainfi d'amour, influa fur les meilleurs efprits ; & ceux même dont le génie mâle & fublime était fait pour rendre en tout à la tragédie fon ancienne dignité, fe laiffèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures piéces,

Un malheureux vifage,
Qui d'un Chevalier Romain captiva le courage.

Le héros dit à fa maîtreffe :

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une Princeffe

aimant fa renommée
En avouant qu'elle aime, eft fure d'être aimée.

Que *Céfar*

Trace des foupirs, & d'un ftile plaintif,
Dans fon champ de victoire il fe dit fon captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céfar* malheureux. Sur quoi fa confidente lui répond :

J'oferais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uferont pas.

Dans toutes les piéces du même auteur qui fuivent *la Mort de Pompée*, on eft obligé d'avouer que l'amour eft toûjours

traité de ce ton familier. Mais ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter ſur le théâtre, comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties,
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fuſſent dans la bouche d'une Princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle *d'un je ne ſais quoi, dont par le doux rapport les ames ſont aſſorties? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage ſi touchant à la fois & ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène, que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cent vers dans ce goût; ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon & de paſſage au pathétique. Mais ſi ces traits naïfs & ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique; c'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, & où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent & ſe touchent. C'eſt-là ſeulement que leurs bornes ſe confondent. Et s'il eſt permis à *Oreſte* & à *Hermione* de ſe dire:

Ah! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.

Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr...:
Car enfin il vous hait, son ame ailleurs éprise,
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le *Misantrope* est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence :

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison...
Ce n'était pas en vain que s'allarmait ma flamme;
Mais ne présumez pas que sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé....
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trops grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens.
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage.
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la piéce du *Misantrope* était dans ce goût, ce ne ferait plus une comédie. Si *Oreste* & *Hermione* s'exprimaient toûjours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaisant, & l'autre le ton sublime.

La comédie encor une fois peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

On avoue, qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déja remarqué ailleurs, que rien n'est plus ordinaire que des avantures qui affligent l'ame,

L'ENFANT PRODIGUE, Act.V. Sc. 6.



Si la vertu régne enfin dans ton ame.
Je suis ton pere.

& dont certaines circonſtances inſpirent enſuite une gaïeté paſſagère. C'eſt ainſi malheureuſement que le genre humain eſt fait. *Homère* repréſente même les Dieux rians de la mauvaiſe grace de *Vulcain*, dans le tems qu'ils décident du deſtin du monde.

Hector ſourit de la peur de ſon fils *Aſtyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit ſouvent juſques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les déſaſtres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire juſques dans le ſein de la déſolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monſieur, demandez-moi toute autre choſe, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté paſſe auſſi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raiſon le rire peut-il ſuccéder dans la comédie à des ſentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène?* Ne rit-on pas avec *Soſie?* Quel miſérable & vain travail, de diſputer contre l'expérience! Si ceux qui diſputent ainſi, ne ſe payaient pas de raiſon, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour règne par le délire,
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux eſprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverſe un Empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,
Il ſe joue aux pieds de Sylvie,
Tous les genres de poëſie,
De Virgile juſqu'à Chaulieu,
Sont auſſi ſoumis à ce Dieu,
Que tous les états de la vie.

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée à la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domestiques.
MARIN, }

La scène est dans le château du Comte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même:
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste, & si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable ?

LE COMTE.

Qui vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faiſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promeſſe à ma foi vous engage :
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attens ma mère.

LA

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la respecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assûrément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand couroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas ;
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez sû me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever ;
Goûter en paix, dans cet heureux asyle,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquile ;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.

Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois:
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſoins plus vifs, nos plaiſirs plus touchans:
L'autre n'eſt plein que de fléches cruelles,
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; & vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plait qu'aux yeux: la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai ſans doute; & pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,

Me corriger, sans prendre un ton caustique,
Me gouverner, sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un Dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot: & pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigne tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez ; j'en ſuis très ſûre.

LE COMTE.

Eh bien !

Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance,
Humilier ainſi votre naiſſance,
Et dans la honte, où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prens point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plait ; vous mettez la grandeur
Dans des blaſons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,

Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plait, à son rang ?

LE COMTE.

Etre honnête homme, est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi, le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, & d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison; c'est ma mode & mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,

Et l'homme doit agir d'après fon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en fage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand; foyez l'heureux rival
Du magifter & du greffier fifcal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah jufte ciel! que faut-il que je faffe?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'eft votre jardinier,
Qui vient, Monfieur, humblement fupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaife
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'eft, ne vous déplaife,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très volontiers. Ce projet me plait fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on fe marie.
Et la future, eft-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt...

LE COMTE.

Eh bien?..

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... Non,
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre,
Tant feulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton fi bon, fi doux, fi familier,
Elle m'a dit cent fois, Cher jardinier,
Cher ami Blaife, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puiffe plaire
A Monfeigneur, à ce maître charmant ;
Et puis d'un air fi touché, fi touchant,
Elle faifait ce bouquet ; & fa vuë
Etait troublée, elle était toute émuë,
Toute rêveufe, avec un certain air,
Un air, là, qui ... pefte l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaife, va-t'en... Quoi, j'aurais fû lui plaire ?

BLAISE.

Ça, n'allez pas traînaffer notre affaire.

LE COMTE.

Hem !...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur eft trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCENE

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou :
J'en ſuis certaine. Et comment donc ? par où ?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pû me ravir ſa tendreſſe ?
Nanine ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE (*revenant.*)

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente !

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ſi fait : parlez un peu pour nous ;
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,

Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, croi que j'en ſerais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir;
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne!
Que de plaiſirs! eſt-il poſſible?

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah par pitié, réuſſiſſez, Madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Atten mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *feule.*

VIt-on jamais une telle avanture ?
Peut-on fentir une plus vive injure ?
Plus lâchement fe voir facrifier ?
Le Comte Olban rival d'un jardinier !
(*à un laquais.*)
Hola, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eft mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de féduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans fes yeux, dans la fimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encor ofé fe mettre au jour.
J'ai vû qu'Olban fe refpecte avec elle ;
Ah ! c'eft encor une douleur nouvelle !
J'efpérerais, s'il fe refpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les foins.
Ah la voici : je me fens au fupplice.
Que la nature eft pleine d'injuftice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eft un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoifelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais ! eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems ; avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi ;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toûjours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet habit je ne ſuis point changée.

Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah j'enrage...
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre Anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet ?

NANINE.

Il eſt intéreſſant :
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux ; mais ce ſont des chimères ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi, belle, & de l'eſprit!
(avec dépit.)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétens, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait, & très digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable:
Et vouz devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire?

Héſitez - vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez - vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon couroux.

NANINE.

Mais ...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſû vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez - moi, mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez - moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des allarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi,

Que ce couroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce couroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible? & que viens-je d'ouir?
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE (*avec un emportement de tendresse.*)

Lève-toi;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! eh bien je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaisir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non: c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me ferait funeſte ;
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte ;
Un bon couvent eſt un port aſſûré.
Monſieur le Comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur ; & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute ; il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrétement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes :
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *ſeule.*

Quelles douleurs cuiſantes !
Quel embarras ! quel tourment ! quel deſſein !
Quels ſentimens combattent dans mon ſein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offenſe peut-être :

Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés,
M'attirerait trop de calamités,
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi ce cœur peut s'abaiſſer;
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel couroux Madame eſt animée!
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même eſt confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je ſuis trop éclairée.
C'eſt un danger, c'eſt peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

Hola, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte.
Des ſiéges, vite.

Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.

Aſſeyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monſieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi;
Et je vous rens ce que votre conduite,

Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert,
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes.
Ah ! je le vois. Jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son couroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rens justice;
J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice;
J'admire encor à quel point vous avez
Dévelopé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

N A N I N E.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vû,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop ; c'eſt par vous que je penſe.

L E C O M T E.

Ah ! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

N A N I N E.

Je penſe trop pour un état ſi bas ;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

L E C O M T E.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre Anglais ſur votre eſprit a fait ?

N A N I N E.

Il ne m'a point du tout perſuadée :
Plus que jamais, Monſieur, j'ai dans l'idée,
Qu'il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux,
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

L E C O M T E.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deſtine
Un ſort, un rang, moins indigne de vous.

N A N I N E.

Hélas, mon ſort était trop haut, trop doux.

L E C O M T E.

Non. Déſormais ſoyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon eſtime, & ſa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre ſur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne

Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le votre est de plaire
Il est rempli ; le notre ne l'est guère.
Il vous falait plus d'aisance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, & c'est ce qui m'accable ;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(*se levant.*)
Ah, Monseigneur ! ah, mon maître ! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah, laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui ? vous, obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent ;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal ; mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,

Sans qu'aussi - tôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez - vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O ciel ! c'en est donc fait.

Elle sort.

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse,
Depuis longtems l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde - ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.

Eh...

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cent louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'eſprit lourd! eh non!
C'eſt pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

Germon ſort.

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage;
Et ſa belle ame a mon premier hommage.
Mais ſon état?... Elle eſt trop au-deſſus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,

Et

Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume... Eh bien, elle eſt cruelle ;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaiſe ! pourquoi non ?
Blaiſe eſt un homme ; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul, & les deſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux Rois ;
Et mon bonheur juſtifira mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH ! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos raffraichit ſes attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire ;
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi longtems ?
Germon, Marin.

MARIN *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe !
Eh ! venez vite, il fait jour : le tems preſſe :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin

Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & ſage,
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entens, j'entens. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & revien.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur criera,
Très volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne.
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui sont les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais.... quel bruit entens-je dans ma cour ?
C'est un carosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ?... C'est ma mère peut-être.
Germon...

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Voi ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hazard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment, on part ?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne ;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vai-je faire ?
Pour leur parler je suis trop en colère ;
N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(Germon sort.)

Ah juste ciel !

On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuftice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & fans me déclarer,
Sans allarmer fa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y penfe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine : eft-ce vous que je voi ?
Quoi, vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez vous de grace.
Vous avez craint, fans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs fentimens
Que vos vertus m'infpirent dès longtems,
Plus que jamais l'auront fans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur feul éclat, que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au foir, de pleurs toute trempée,
De ce deffein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ferait vous ? qu'entens-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée....
Elle voulait, Monfieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteufe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureufe,
Moi qui repouffe avec un vain effort
Des fentimens au-deffus de mon fort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah Nanine ! & de quoi ?

NANINE.

D'avoir ofé foulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtreffe.

Je lui déplais ; mon ſeul aſpect la bleſſe ;
Elle a raiſon ; & j'ai près d'elle hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il eſt peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les auſtérités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger ſur lui ſa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipſer,
En vous fuyant, fut de vous offenſer.

LE COMTE (*ſe détournant & ſe promenant.*)

Quels ſentimens, & quelle ame ingénue !
En ma faveur eſt-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, ſi je vous ai déplû.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en ſecret à jamais,
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez ; la Baronne
Vous favoriſe, & noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux ;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête-homme, il eſt fort à ſon aiſe ;
Je vous répons qu'il a des ſentimens ;
Son caractère eſt loin des mœurs du tems ;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage

Un

Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, Monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un Monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine.
Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
Il vous adore, & cet époux... c'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
Ah parlez-moi ; disposez de ma vie ;
Ah reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez ?.. Ah gardez-vous de croire,
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas,
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas.
Un tel hymen est toûjours trop funeste ;

Le goût se passe, & le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos ayeux....
Hélas sur moi ne jettez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en serait indigne désormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout eſt prévû.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi, malgré moi votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE *ſeule.*

Ciel! eſt-ce un rêve? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,

Tout grand qu'il eſt, qui me plait & me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais... Non, je ne peux plus le fuir;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi l'épouſer? quel parti dois-je prendre?
Le ciel poura m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faibleſſe il m'envoye un appui.
Peut-être même.... Allons, il faut écrire,
Il faut... par où commencer, & que dire?
Quelle ſurpriſe! Ecrivons promtement,
Avant d'oſer prendre un engagement.

Elle ſe met à écrire.

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE *écrivant toûjours.*

Blaiſe, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eſt ſec vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'eſprit ! & que n'en ai-je autant !
Ça, je diſais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impoſe
Par ſon maintien : devant elle je n'oſe
M'expliquer ... là ... tout comme je voudrais :
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir ; vite, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva ;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne auſſi ce paquet ;
Monte à cheval, pour avoir plutôt fait :
Pars, & ſois ſûr de ma reconnaiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant ;
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très avérée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attens tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'Où diable vient cet argent ? quel meſſage !
Il nous aurait aidé dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(*Il met l'argent & le paquet dans ſa poche : il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor !... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère ?
Quel billet eſt-ce-là ?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.

Peſte !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage !
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.

Elle décachète la lettre.

Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi j'ai l'argent, & je m'en vai payer
Philippe Hombert : faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE

SCENE VII.

LA BARONNE *seule.*

Lisons. » Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jetter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouïr;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le style de Nanine,
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne;
J'en suis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Etait plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au deſſus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival,
Monſieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon,
Mon parti pris je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.

Tandis que le Comte lit.

Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile....

Eh bien, Monſieur, que penſez-vous du ſtile ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh, le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû ? Je demeure ſtupide.
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent ;
Il eſt promt, ferme ; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenuë
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenuë ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon couroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plait-il ?

GERMON *haut.*
Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.
Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.
Mais.... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE *d'un air froid & ſec.*
Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoye à l'inſtant.

GERMON.
Qui, Monſieur ?

LE COMTE.
Nanine.

GERMON.
Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous, comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.
Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.
Allons.

Il ſort.

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.
AH ! je reſpire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raiſonnable,

Ah ça, voyez s'il n'eſt pas véritable,
Qu'on tient toûjours de ſon premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainſi que leur perſonne?
Le ſang fait tout, & la naiſſance donne
Des ſentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais ſoit, n'en parlons plus;
Réparons tout; le plus ſage, en ſa vie,
A quelquefois ſes accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Eſt celui-là qui plutôt ſe repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais ceſſez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très volontiers.

LE COMTE.

Ce ſujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos ſermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entens;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un promt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il fera réparé.

Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous favez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eft ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à fa mère.*

MAdame, j'aurais dû...

à part.. *à fa mère.*

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon refpect, mon zèle, ma tendreffe....

à part.

Avec cet air innocent, la traîtreffe!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très cher fils.
On m'avait dit, en paffant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je fuis confus!

LA MARQUISE.

Prend - il souvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

faisant une petite révérence à la Baronne.

Bon jour, Madame.

LA BARONNE *à part.*

Hom ! La vieille bégueule !

Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire. *Elle sort.*

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

EH bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru ;
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde ;
D'y plus souper désormais Dieu m'en garde.

Bavarde, moi ! Je ſais d'ailleurs très bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre :
J'ai ſû cela de feu votre grand-père :
Il diſait vrai : c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme ;
Parlans de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquans toûjours du tems paſſé.
J'entens parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crêve, on ſe ruïne :
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *reliſant le billet.*

Qui l'aurait crû ? Ce trait me deſeſpère.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

GERMON.

Et voici le papier,
Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE *liſant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe!... Infidelle!
Tu ne dis pas la raiſon du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'eſt ſa Baronne; & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monſieur, elle a déja repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! Madame, que l'on chaſſe;
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez; je n'entens point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappellez-la.

Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très bien prédit :
Mais j'eus toûjours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon homme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi ;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne ſeront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille avanture
Qu'à mon couſin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;

Mais, entre nous, la votre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dettes uſuraires:
Enfin, Monſieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était.....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O ciel! ai-je pû ſoupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable:
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond acte.

Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui Diable eût pû s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, longtems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne !

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie,
Qu'il m'ait rendu à ma première vie;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublîrai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais partout avec vous m'établir;
Mais Monſieur Blaiſe a ſû nous prévenir.
Qu'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon !
Je ſuis chaſſée ... & par qui ?...

GERMON.

Le Démon
A mis du ſien dans cette brouillerie;

Nous vous perdons ... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie ! ... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux ... Adieu ...

(*Elle ſort.*)

GERMON.

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chaſſer pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine eſt donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eſt donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure ;
Ces cent louïs la feront recevoir.
Va : . . . garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire ;
Di-lui que c'eſt un préſent de ma mère ;
Je te défens de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéïr.

(*Il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A ſon départ, tu dis que tu l'as vuë ?

GERMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattuë ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faiſait bien mieux,

Ses pleurs coulaient à peine de ſes yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses ſentimens ? As-tu remarqué ? ...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, di-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes ſon maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés ; ...
Qu'elle oublîra tout, ... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais ſurtout garde qu'elle revienne.

(*Germon ſort.*)

Germon ?

GERMON.

Monſieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te ſouvienne,
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait ſuivre ſes pas,
De le chaſſer de la belle manière.

GERMON.

Oui poliment à grands coups d'étrivière :

Comptez

Comptez fur moi ; je fers fidélement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juftement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
Sera roffé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira fon nom.
(Il fait un pas & revient.)
Ce jeune Hombert eft quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de fon village.
Laiffez-moi faire.

LE COMTE.

Obéï promtement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaife auffi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux fon égal que fon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *feul.*

HÉlas, il a raifon ;
Il prononçait ma condamnation :
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis ; la Baronne eft ma femme.

Il le faut bien, le fort en eft jetté.
Je fouffrirai, je l'aï bien mérité.
Ce mariage eft au moins convenable.
Notre Baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on fait donner la loi.
Un efprit ferme eft le maître chez foi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or-ça, mon fils, vous époufez Madame?

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce foir elle eft donc votre femme?
Elle eft ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon,
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y foufcrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emménerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaffez, & moi je la marie;
Je fais la nôce en mon château de Brie;

Et je la donne au jeune fénéchal,
Propre neveu du procureur fifcal,
Jean Roc Souci; c'eft lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaifante affaire.
De cet enfant je ne peux me paffer;
C'eft un bijou que je veux enchaffer.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne foyez pas contre nous en colère;
Laiffez Nanine aller dans un couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne fe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chofe.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eft beaucoup. J'entens, j'entens fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela fe peut, car elle eft fi jolie:
Je m'y connais: on tente, on eft tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles font toûjours un peu coquettes.
Le mal n'eft pas fi grand que vous le faites.

Ça, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine:
Et vous pourriez, . . .

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon meſſage;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous

A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous ferez contente
De la berline ; elle eft bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin font vernis.
Les diamans font beaux, très-bien choifis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE (*au Comte.*)

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE (*à part.*)

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau caroffe,
Et fera prêt le foir pour votre nôce.
Vive Paris pour avoir fur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revû le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien longtems.

LA MARQUISE (*à part.*)

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce falon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure :
Depuis longtems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faffe en aller :

Il prend trop mal ſon tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands,
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a falu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, le Payſan.

LA MARQUISE *au payſan.*

APprochez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, écoutez - moi de grace :
Je ſuis . . Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe ;
Je viens vous rendre. . .

LE COMTE.

Ami, relevez - vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez - vous de l'emploi ?
A qui parlai - je ?

LA MARQUISE.

Allons, raſſure - toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon ; mais il trompe ; & Nanine
N'eſt point ſa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forçé par la miſère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plait, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toûjours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon Prince & l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vû beaucoup de combats ;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
Permettez-moi ſeulement de vous dire,
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais ſans appui comment peut-on percer ?

Toûjours

Toûjours jetté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas! Madame, non;
Mais je ſuis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au diſcours de Madame,
Que j'eus raiſon: elle m'a percé l'ame;

Je vois fort bien que ces cent louïs d'or,
Des diamans, ſont un trop grand tréſor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourſe & le paquet.)

Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés,
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avouë.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel mystère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer ?
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.

Il va lui-même à un de ses gens.

Hola, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vite un carosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,

Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.

Vous hésitez ?

LE COMTE *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine ; & dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, & les prétentions,
Dont il nâquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout est à vous, jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.

Traitre, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NOn, il n'eſt point indigne; non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même annoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire:
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à sa mère.*

SOn seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement :
Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage !

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*)

Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah, Monsieur,
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il est trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'est rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne,
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas crû que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus ſûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance...

NANINE *à ſon père.*

Il eſt bien ſûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis,
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.
Je vous ai vûe aux genoux de ma mère,
Je vous ai vûe embraſſer votre père ;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt... à leurs yeux... d'embraſſer... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre,
Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir .... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vû les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par justice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas ;
Opposez-vous à sa flamme, ... à la mienne ;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeller ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en eſt fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il eſt unique auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéïs donc à votre ordre; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

LA PRUDE,

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

En vers de dix ſyllabes.

AVERTISSEMENT.

Cette comédie eſt un peu imitée d'une pièce Anglaiſe intitulée le Plain Dealer. *Elle ne paraît pas faite pour le théâtre de France. Les mœurs en ſont trop hardies, quoiqu'elles le ſoient bien moins que dans l'original. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas aſſez.*

ACTEURS.

Mad. DORFISE, veuve.

Mad. BURLET, ſa couſine.

COLLETTE, ſuivante de Dorfiſe.

BLANFORD, Capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, caiſſier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguiſée en jeune Grec.

La ſcène eſt à Marſeille.

LA PRUDE,

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.*

AH ! mon cher oncle ! ah quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorſque ton père eſt mort Conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens & de ſupport,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage ;

Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vite ?

ADINE.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougi point, ma nièce, calme-toi ;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des Pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah ! Blanford est honnête homme sans doute ;
Mais que de maux tant de vertu me coûte !
Falait-il donc avec lui revenir ?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir ;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait !

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il longtems ſe coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toûjours;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon! qui l'eſt en amours?

ADINE.

Je crains Dorſiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crain rien d'elle; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me deſeſpère.
Dorſiſe trompe! & Dorſiſe a ſû plaire!

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent!
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva;

Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du panchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pû plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ces défauts le plus grand c'eſt Dorſiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé, qu'il n'apperçût ma feinte ;

En

En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorſiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas, qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vite on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige ;
Car dans l'inſtant, où ce du Gué *a*) nouveau
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune ;
A tous les deux la miſère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toûjours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi, lorſqu'on aime, on pourrait faire mieux ?

a) Alluſion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands-hommes de mer qu'ait eu la France.

Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc, que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BOn de l'argent! dans le ſiécle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſû ma miſere,
D'auprès de moi la foule a diſparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pû connaître ?
J'en ai cherché ; j'ai vû force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blâſés en tout, auſſi durs que polis,
Toûjours hors d'eux, ou d'eux ſeuls tout remplis :
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les deſtins n'ont jamais captivées,
Et qui ſe font un plaiſir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu ; partout le vice abonde.
Un coffre fort eſt le Dieu de ce monde ;
Et je voudrais qu'ainſi que mon vaiſſeau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois ; mais je penſe,
Qu'il eſt encor un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, & ferme, quoique doux :
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage.
Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;
Suis-je en état d'entendre vos fornettes ?
Pour plaisanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je sais qu'il est encor des ames pures,
Qui chériront mes tristes avantures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu ;
Dorsise au moins sait aimer la vertu.

ADINE.

Ainsi, Monsieur, c'est de cette Dorsise
Que pour toûjours je vois votre ame éprise ?

BLANFORD.

Assûrément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En sa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en souvient, vous destinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal destiné ;
J'ai mieux choisi ; je suis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorsise est ici rappellée.

ADINE.

Un tel mérite est rare ; il me surprend ;

Mais son bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous - même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi,
Comment Dorsise, avec sa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous seul l'attire,
Depuis un an cessa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivit par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modelle....
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé ;...
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé ;
Point d'esprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monsieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné,
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage ?

Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chère Dorfise.
J'ai confié Dorfise & son destin
A la vertu de Monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caissier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez sans doute bien choisi;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je sors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous ?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands; leurs traits s'appesantissent;
Ils cesseront... si les vôtres finissent.

(Elle sort.)

BLANFORD.

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon; & la moindre fortune,
Qui me viendra, sera pour lui commune.
Dès que Dorsise, avec sa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les soins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,

Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorfiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toûjours m'accompagne,
La fait reſter encor à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier ?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc, que Madame Dorfiſe
Vous eſt toûjours très-humblement ſoumiſe ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe poura que j'en ſois mépriſé ;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi deſemparé,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

DARMIN.

Moi, rien; je me tairai,
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

Bon jour, très chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! di-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vû là dans cet appartement?

D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?
Eſt-il Grec, Turc ? eſt-il ton fils, ton page ?
Qu'en faites-vous ? Où ſoupez-vous ce ſoir ?
A quels appas jettez-vous le mouchoir ?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles ?
Dans ce pays avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Hon.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vû.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attens que l'œil du maître
Sache en ſon tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital ménent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; & notre gloire
N'a pas le ſou.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer,

Le Chevalier MONDOR.
En quatre mots je dois vous confier,
DARMIN.
Que notre ami vient de faire une perte
Le Chevalier MONDOR.
Que j'ai mon cher, fait une découverte,
DARMIN.
De tout le bien,
Le Chevalier MONDOR.
D'une honnête beauté,
DARMIN.
Que ſur la mer
Le Chevalier MONDOR.
A qui ſans vanité,
DARMIN.
Il rapportait,
Le Chevalier MONDOR.
Après bien du myſtère,
DARMIN.
Dans ſon vaiſſeau.
Le Chevalier MONDOR.
J'ai le bonheur de plaire.
DARMIN.
C'eſt un malheur.
Le Chevalier MONDOR.
C'eſt un plaiſir bien vif,
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la Dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;

Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière ?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorſiſe ... ah .. bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là ?

Le Chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance.
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en répons, de recevoir chez ſoi
Des Chevaliers éventés comme toi.

Le Chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins fole
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très cher, apprenez,
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avait paſſé promeſſe,



Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon pere!



Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*à Darmin.*)

Il a, dis-tu, beſoin, dans ſa détreſſe,
D'autres billets payables en eſpèce.
Tien, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace inſigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaiſant ami, dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvait, m'enléverait ma femme;
Qui dès ce ſoir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens !
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare eſprit fronde,
Croi-moi, vaut mieux que ta mauvaiſe humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorſiſe,

Aux grands éclats rire de ta ſotiſe.

(Il veut s'en aller.)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?
Elle eſt ici, Dorfiſe ?

Le Chevalier MONDOR.

Aſſurément.

BLANFORD.

O juſte ciel !

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans ſa maiſon ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marſeille.
Je l'ai trouvée à l'inſtant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD *(à part.)*

Pour me revoir ! O ciel ! je te rens grace ;
A ce ſeul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'eſt fort bien dit ;
Car plus on eſt de fous, & plus on rit.

BLANFORD. *(Il va à la porte.)*

Heurtons.

Le Chevalier MONDOR.

Frappons.

COLLETTE *(en dedans de la maiſon.)*

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le Chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLLETTE, le Chevalier MONDOR.

COLLETTE (*sortant de la maison.*)

Blanford ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Monsieur !

BLANFORD.

Collette !

COLLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grace, où donc est-elle allée ?
Où la trouver ?

COLLETTE (*faisant une révérence de prude.*)
Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Et hautement, par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Et Dorſiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle ?

COLLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret !
C'eſt-là le comble. Eh ! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure ?

Le Chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi, qu'il le faut demander ;
Sans riſquer rien je peux te l'accorder.

Tu

Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Refpectez-la ; c'eft ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la défapprouver.

DARMIN.

Et fa coufine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enfemble.

COLLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les affemble ;
Et la coufine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, fe donne du bon tems ;
Et d'une table, & propre, & bien fervie,
Prefque toûjours vole à la comédie.
Enfuite on danfe, ou l'on fe met au jeu ;
Toûjours chez elle & grand' chère, & beau feu,
De longs foupers & des chanfons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaifans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boëtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert *b*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour, la nuit, cent plaifirs renaiffans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eft ainfi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la fuivre ?

COLLETTE.

Partout, Monfieur. Car du matin au foir,

b) Fameux marchand de curiofités.

Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, & musique & soupé;
Son cœur toûjours est de tout occupé.
Vous la verrez, & sa joyeuse troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entens,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussai-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur.
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude, en sa vertu sévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le votre.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place prise.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le Chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi ?

Le Chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras.. Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

ÇA penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi ? vous penſez ?...

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.

(*Il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand pitié.

Que je te louë, ô destin favorable,
Qui me fais prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop longtems courir, craindre, espérer.
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?
Le monde est fou, ridicule, ou funeste ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'est pas un ami.
Personne au fond à nous ne s'intéresse.
On est aimé, mais c'est de sa maîtresse.
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & sage,
De la nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET, le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADouciſſez, Monſieur le Chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier.
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR (*en riant.*)

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor.

Mad. BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté;
Vous affectez trop de ſévérité.
La liberté n'eſt pas toûjours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toûjours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine ;
Comment souffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillant sans esprit,
Rit des bons mots, qu'il prétend avoir dit ?
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce Robin parlant toûjours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon cousin, qui....

Le Chevalier MONDOR.

C'en est trop, Madame,
Chacun son tour ; & si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par....

DORFISE.

Ah n'en faites rien ;
Il n'appartient qu'aux personnes de bien,
De châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice,
Qu'un libertin satyrise aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zèle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infame !

Mad. BURLET.
Il a quelques attraits.
DORFISE.
Pour vous, hélas ! & pour votre ruïne.
Mad. BURLET.
N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine ?
Haïssez-vous ce monde ?
DORFISE.
Horriblement.
Le Chevalier MONDOR.
Tous les plaisirs ?
DORFISE.
Epouvantablement.
Mad. BURLET.
Le jeu ? le bal ?
Le Chevalier MONDOR.
La musique ? la table ?
DORFISE.
Ce sont, ma chère, inventions du diable.
Mad. BURLET.
Mais la parure & les ajustemens ?
Vous m'avoûrez.....
DORFISE.
Ah ! quels vains ornemens !
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toûjours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.
Mad. BURLET.
Mais cependant, ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée & bien mise.

DORFISE.

Bien ?

Le Chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte ciel !

Mad. BURLET.

Parle - moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait. (*en montrant Mondor.*)

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

Mad. BURLET.

C'eſt un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.
Vous propoſez l'abomination !
Un beau jeune homme eſt mon averſion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,

Pour

Pour vous & moi j'en ſuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, & ſi jeune, & ſi beau?

DORFISE.

Il eſt ici? quoi, Blanford?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute.

COLLETTE (*entrant avec précipitation.*)

Hélas! je viens pour vous apprendre...

DORFISE (*à Collette à l'oreille.*)

Ecoute.

Mad. BURLET.

Comment?

DORFISE (*au Chevalier Mondor.*)

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai crû corrigé,
Je l'ai crû mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit; & le corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE (*en ſe retournant vers Collette.*)

Collette, hélas!

COLLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle

De ce Darmin, ſon ami ſi fidelle ?
Viendra-t-il point ?

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh ! oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure,
Que je l'ai vû tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de roſe ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE (*en s'animant un peu plus.*)

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mad. BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cent louïs, que je crois bien comptés;
(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis longtems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſurtout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux...

Le Chevalier MONDOR (*interrompant bruſquement.*)

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le Chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

On dit qu'il a très-bien servi le Roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il est incommode sur terre !

Le Chevalier MONDOR.

Il est encor....

DORFISE.

Oui.

Le Chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont presque tous de si vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent si craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mad. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLLETTE.

COLLETTE.

MAdame !

DORFISE.

Eh bien !

COLLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel ! . . . .

Mad. BURLET.

Darmin est avec lui ?

COLLETTE.

Madame , oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi , je sens une douleur profonde ;
Je me retire , & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non , s'il vous plait , sans vous.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

Mad. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN (*à Mad. Burlet.*)

MAdame , enfin , souffrez qu'à vos genoux...

Mad. BURLET (*courant au devant de Darmin.*)

Mon cher Darmin , venez , j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie ;
Nous causerons ; mon carosse est là-bas.

(*à Blanford.*)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse;
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(*Au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.
(*Mad. Burlet sort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continuë.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde, en faveur de l'amour;
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste & scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin;
En la voyant je peux beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très bien dit; je prétens vous conduire.

En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le fort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être ;
Rien ne fera plus utile pour vous,
Que de hanter un efprit fage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiffe
L'honnêteté, l'amour de la juftice ;
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je fens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eft pour votre âge une excellente école ;
L'efprit s'y forme : on y règle fon cœur ;
Sa maifon eft le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je fuivrai bien mal fon rare exemple,
Soyez-en fûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pû
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en foit un peu févère,
Le fond m'en charme ; & vous m'avez fû plaire ;
Mais pour Dorfife....

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorfife.*)

Ah ! c'eft trop fe flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, fi l'honneur vous domine,

Voyez Dorfife, & fuyez fa coufine.

(Il veut entrer.)

COLLETTE *(fortant de la maifon, & refermant la porte.)*

(Il heurte.)

On n'entre point, Monfieur.

BLANFORD.

Moi!

COLLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?

Moi refufé?

COLLETTE.

Dans fon appartement

Pour quelque tems Madame eft en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;

Mais j'entrerai.

COLLETTE.

Mais, Monfieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vite.

(Il entre.)

COLLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! fuivons, & voyons quelle iffuë

Aura pour moi cette étrange entrevuë.

SCENE

SCENE V.

COLLETTE *seule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtresse est à bout.
Ah ! ma maîtresse, avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage !
De vous donner au caissier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme est d'une étrange espèce !
Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse !
Madame est folle, avec son air malin ;
Elle se trompe, & trompe son prochain,
Passe son tems, après mille méprises,
A réparer avec art ses sotises.
Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite avanture !
Comment Blanford prendra-t-il son injure ?
Dans la maison voici donc trois maris ;
Deux sont promis, & l'autre est, je crois, pris.
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

MAdame, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crain rien ; on fait l'art d'éblouïr,
De différer, pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément ; ses faiblesses
Font notre force, & servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne !).
Chez Bartolin son ancien confident,
Qui poura bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il suffit.

COLLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable !
Qui vous, Madame, avoir un Bartolin !

DORFISE.

Eh ! mon enfant ! le diable est bien malin.
Ce gros caissier m'a tant persécutée.
Le cœur se gagne ; on tente, on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible surtout ; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, & c'est souvent le lot
De la beauté, d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLLETTE.

Il est des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier ;
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère :
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère ;
Je le ménage ; il est mon complaisant,
Mon émissaire, & c'est lui qui répand,
Par son babil & sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLLETTE.

Mais Bartolin est si vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,

L'occaſion, je... je me réſignai,
Je devins folle ; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrette
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme ?

COLLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort ;
Il ne l'eſt point ; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah ! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

Chafferons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire ?

ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entrait brusquement.*)

Ecoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux ;
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous, avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui ;
On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on desespère.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeste & sévère, après avoir regardé Adine.*)

Vous vous moquez ! J'ai pour Monsieur Blanford
Un vrai respect, & je l'estime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime & qu'on berne,
Est-il pas vrai ?

ADINE (*à part.*)

Que ceci me consterne !
Elle est constante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime ; ah qui l'eût cru ?

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE (*à part.*)

Quoi Dorfise est fidelle ?

Et pour cômbler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE (*au Chevalier, après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je ſuis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette Dame.

ADINE.

Hélas, je me retire.

DORFISE (*au Chevalier.*)

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Reſtez, reſtez ici.

(*au Chevalier.*)

Oſez-vous bien le renvoyer ainſi?

(*à Adine.*)

Approchez-vous: peu s'en faut qu'il ne pleure:
L'aimable enfant! je prétens qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu:
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

Eh laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE (*fiérement.*)

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Ça quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſoufle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de couroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE (*s'approchant d'Adine.*)

Ça, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme ?

ADINE.

J'ai nom Adine ; en Grèce je ſuis né ;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait !

Le Chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe !
Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encor à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE (*doucement.*)
Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLLETTE.

COLLETTE.
Madame.

DORFISE.
Eh bien ?

COLLETTE.
Vous êtes attenduë
A l'assemblée.

DORFISE.
Oui, j'y ferai renduë
Dans peu de tems.

Le Chevalier MONDOR.
Quel message ennuyeux !
Quand nous ferons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigriêche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blasphémer ces Dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,

Se

Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles;
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(*Il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant!
(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE (*ſe retournant.*)

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidûment.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on ? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE (*revenant, conduiſant de l'œil Adine qui la regarde.*)

J'Aime, dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon
Déja pour moi ſent de la paſſion ?
Il parle ſeul, me regarde, s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné ſa tête.

COLLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute ? ah ! je n'y conſens pas.

COLLETTE.

Je le crois bien ; le péril eſt trop proche :
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
Je crains ſurtout le couroux impoli
De Bartolin.

DORFISE (*en ſoupirant.*)

Que ce Turc eſt joli !
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle ?
Je crois pour moi qu'il ſe convertira.

COLLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra

Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous ſervira ;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crain rien.

COLLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis longtems entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétens bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir ; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vite.

COLLETTE.

Et bien de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLLETTE.

Lui, des conseils ? lui, Madame, à son âge ?
Sans barbe encor ?

DORFISE.

Il me paraît fort sage,
Et s'il est tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens sont bons à consulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu sens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monsieur Blanford.

COLLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embarrassé.*)

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion,
Il vînt dîner avec moi ?

COLLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance ?

DORFISE (*d'un air fier.*)

Je ne crains rien ; je fais comme je pense :
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant ;

Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguifons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la fageffe ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienféance.
De ma coufine il faut prendre le nom,
Et le prier de fa part....

COLLETTE.

Pourquoi non ?
C'eft très bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, fans être en peine,
Deffous fon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenfe perfonne ;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par hazard, quand des Dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire,
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai figné ; mais je ne fuis point enfin
Abfolument Madame Bartolin.
On a des droits ; & c'eft tout : & peut-être
On va bientôt fe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deffein très prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eft affez ; tout ira bien, s'il m'aime.
Je fuis encor maîtreffe de moi-même ;
Heureufement, je puis tout terminer.

Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil?

COLLETTE.

Un bon conſeil! ah rien n'eſt plus louable;
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

EST-ce point lui ? Que je suis inquiette !
On frappe, il vient. Collette, hola ! Collette ;
C'est lui ; c'est lui.

COLLETTE.

Non, c'est le Chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoye.
Ah ! que je hais leur insipide joye !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les-moi.

COLLETTE.

Chut, chut, j'entens quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'est mon Grec.

COLLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENtrez, Monſieur ! Bon jour, Monſieur ! je tremble.
Aſſeyez-vous....

ADINE.

Je ſuis tout interdit...
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE (*tendrement.*)

Eh bien, c'eſt moi, qui ſuis cette autre.
Raſſurez-vous ; quelle peur eſt la votre ?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne dehors : tenez-moi lieu de lui.

(*Elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame ?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme ?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur ?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle ;
Votre amitié paraît vive & fidèle !
J'admire en vous un ſi beau naturel.

ADINE.

C'eſt un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeuneſſe

Doit

Doit éprouver une honnête tendresse.
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié ;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il est vrai, qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici sans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?
(Elle approche son fauteuil.)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisiéme
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant,
Et si Français, est coiffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait crû ? la Grèce eſt en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton Grec eſt doux !
Que je voudrais parler Grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grace naïve !
Que la nature entre nous ſe méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit !
Que je bénis, Monſieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux !

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde ;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde ;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh ! oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente :
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard ;
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art ;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah ! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur,

Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la masque ! une femme infidelle !
Punissons - la , mon fils : ça , quelle est - elle ?
De quel pays ? quel est son rang ? son nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous possédez aussi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & discret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour , pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête ,
On vous offrait une personne honnête ,
Riche , estimée , & surtout possédant
Un cœur tout neuf , mais solide & constant ,
Tel qu'il en est très peu dans la Turquie ,
Et moins encor , je crois , dans ma patrie ;
Que diriez - vous ? que vous en semblerait ?

ADINE.

Mais..... je dirais , que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance.
Ayez , mon fils , un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez - moi ; mais les cœurs malheureux ,
Vous le savez , sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh ! quels soupçons avez - vous , par exemple ,
Quand je vous parle , & que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des soupçons, que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin !
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger est trop grand.
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'est obéïr à mon ordre un peu vite.
Là, revenez. Mon estime est au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE.

Vous estimez Monsieur Blanford de même.
Estime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables loix
De la raison, de la tendresse sage,
Font qu'on succède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprens beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorsque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons longtems avec raison ;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.



H. Gravelot inven. J.B. Simonet Sculp.

Ah! ah! notre future!
Vos Avocats sont d'aimable figure!
LA PRUDE, Act. III. Sc. 4.

On fuit une ombre ; au hazard on s'éprouve ;
Toûjours on cherche, & rarement on trouve.
L'inftinct fecret vole après le vrai bien....
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous faviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh, point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos foins,
Connu de vous, vous m'eftimeriez moins,
Et nous ferions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés ! vous ! quelle idée eft la votre ?
Mon bel enfant, je prétens... Ah ! pourquoi
Venir fi-tôt m'interrompre ?... Eh, c'eft toi !

SCENE III.

COLLETTE, DORFISE, ADINE.

COLLETTE (*avec empreffement.*)

TRès importune, & très trifte de l'être ;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir ; c'eft Monfieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée, il revient le barbare !

COLLETTE.

Le contre-tems est encor plus bizare.
Ce Chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertuë,
Et le retient malgré lui dans la ruë.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel !

COLLETTE.

Point, Madame, tant pis ;
Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde est exclus comme lui,
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à présent, dans un doux tête-à-tête,
Madame au fond de son appartement,
Loin du grand monde, est vertueusement.
Le Bartolin, que le dépit transporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le Chevalier, toûjours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah ! Collette, que faire ?
Où nous fourrer ?

ADINE.

Quel est donc ce mystère !

DORFISE.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh ! Collette, où vas-tu ?

ADINE.

Que deviendrai-je ?

DORFISE (*à Collette.*)

Ecoute, toi, demeure.

Quel tems il prend ! revenir à cette heure !

(*à Adine.*)

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir ;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui ſans doute.

ADINE (*allant dans le cabinet.*)

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLLETTE.

Eh ! taiſez-vous.

On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLLETTE.

DORFISE (*allant au-devant de Bartolin.*)

MOn cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouïr.

BARTOLIN.

Le Chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;

Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE (*d'un ton careſſant.*)

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; hola !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment ? pourquoi ?

DORFISE (*après avoir rêvé.*)

Du même eſprit pouſſée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en penſée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous conſultions ; une grande faibleſſe
L'a pris ſoudain.

BARTOLIN.

C'eſt excès de vieilleſſe.

COLLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entens.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;

De

De mon ſyrop il a pris une doſe,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entens,
Qui marche encor, & touſſe là-dedans.

COLLETTE.

Eh bien, faut-il, lorſqu'un avocat touſſe,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courouce;
Je veux entrer.

(Il entre dans le cabinet.)

DORFISE.

O ciel! fai donc ſi bien,
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entens-je? on s'écrie, il dit, tuë;
Mon avocat eſt mort, je ſuis perduë.
Où ſuis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel couvent m'aller enſevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN *(revenant, & tenant Adine par le bras.)*

Ah! ah! notre future,
Vos avocats ſont d'aimable figure!
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, & vite.

DORFISE.

Ecoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui ſon mari !

BARTOLIN (*à Adine.*)

Fripon !

Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce couroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître ;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Vien ça, vien ça !

ADINE.

Ciel ! au ſecours, à l'aide !
De grace ! hélas !

DORFISE.

La rage le poſſède.
A mon ſecours, tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tai - toi.

DORFISE, COLLETTE, ADINE.

A mon ſecours !

BARTOLIN (*emmenant Adine.*)

Allons, ſors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Collette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLLETTE.

Le malin
Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE (*en criant.*)

Ah l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t-en chercher, Collette, un commiffaire ;
Va l'accufer.

COLLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en fais rien.

SCENE VI.

Mad. BURLET, DORFISE, COLLETTE.

Mad. BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ma couſine !

Mad. BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire ;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mad. BURLET (*toûjours gayement & avec vivacité.*)

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la votre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord,
Que je ſuis....

Mad. BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford ?

Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Eh bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE (*d'un ton modeſte.*)

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore;
Notre contrat eſt dreſſé dès longtems.

Mad. BURLET.

Fai-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mad. BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux-pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Mad. Burlet.

Bon ! une faute eſt quelquefois utile ;
Ce faux - pas - là t'adoucira la bile ;
Tu feras moins févère.

Dorfise.

Ah ! tirez - moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi ;
Délivrez - moi des langues médifantes,
De Bartolin, de fes mains violentes ;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon fage ami, qui n'a pas dix - huit ans.
(*En élevant la voix & en pleurant.*)
Ah ! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. Burlet (*à Bartolin.*)

Quel vacarme !
Quoi ! pour un rien votre eſprit ſe gendarme ?
Faut - il ainſi fur un petit foupçon
Faire pleurer fes amis ?

Bartolin.

Ah ! pardon.
Je l'avoûrai, je fuis honteux, Meſdames,
D'avoir conçu de ces foupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'allarmer.
En vérité, pouvais - je préſumer,

Que ce jeune homme, à ma vuë abusée,
Fût une fille en garçon déguisée ?

DORFISE (*à part.*)

En voici bien d'une autre.

Mad. BURLET.

Tout de bon ?
Madame a pris fille pour un garçon ?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor toute en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est ? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE (*à part.*)

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pû si bien faire,
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille, & se soit évadé ?
Le tour est bon. Mon Dieu, l'enfant aimable !

(*à Bartolin.*)

Que l'amour a d'esprit ! Homme haïssable,
Eh bien, méchant, répon, oseras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence ;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avouë, & je te la souhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le sai ;
Mais mon contrat sera ma foi cassé.

BARTOLIN.

Je fais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfife.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*à Mad. Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne foit point éventé.
J'ai cent raifons pour cacher ce myftère.

DORFISE (*à Mad. Burlet.*)

Vous me fauvez, fi vous favez vous taire;
N'en parlez pas au bon Monfieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLLETTE.

COLLETTE.

BLanford eft là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toûjours me démonte!
(*à Bartolin.*)
Laiffez-moi feule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuftice,

Il vous fied bien de montrer du caprice.
Obéiffez. Faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

EN vérité, je me réjouïs fort,
De voir qu'ainfi la chofe foit tournée.
Du prétendu la vifière eft bornée.
Je m'étonnais, ma coufine, entre nous,
Que ta cervelle eût choifi cet époux ;
Mais ce cas-ci me furprend davantage.
Prendre pour fille un garçon ! à fon âge !
Ah ! les maris feront toûjours bernés,
Jaloux & fots, & conduits par le nés.

DORFISE.

Je n'entens rien, Madame, à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penfez qu'un jeune homme en effet
Se foit caché, là, dans ce cabinet ?

Mad. BURLET.

Affurément, je le penfe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A crû la chofe, & n'a pas l'œil bien fûr ?
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême !
Qui ? moi ? jamais ; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'eſprit ?
Ah ! ma couſine, écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue ſe hazarde
A débiter des diſcours médiſans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien ſouvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il eſt bon là ! moi je te calomnie ?

DORFISE.

Aſſurément, & je vous jure ici....

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh fi !
Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux.
Fai-moi paſſer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien ;
Tien : tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde :
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.

Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCENE X.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah ! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance ;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant ?
En un seul jour deux époux, un amant !
Ah que de trouble, & que d'inquiétude !
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
Et que sans craindre, & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLLETTE.

Allons ; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toûjours femme de bien qui veut.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

Sans doute on a conjuré ma ruïne.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas que faire ?

COLLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Collette, ah s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le Chevalier

Avec grand bruit vint en particulier ?

COLLETTE.

Il va venir ; il eſt toûjours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, COLLETTE.

DORFISE.

VEnez, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre Chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai, que j'ai ſû vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plait, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager ;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le Chevalier MONDOR.

Moi! rien: je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pû redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit, qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée: il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux! Allons, c'eſt aſſez, la ſageſſe
Ne me va pas; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très cher, faire enſorte,
Que la cohuë aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, ſi fier, & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire ſera

Dans mon alcove, & notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot ! Que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret !

DORFISE.

Mon Dieu ! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le Chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

A Vos deſſeins je ne puis rien comprendre

C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau Chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez. Sa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté ;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés ?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Collette ! hélas !
Qu'un ſeul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on ſe fourvoye, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toûjours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encor à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Collette ;
Entens-tu bien ?

COLLETTE.

Vous ferez fatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à fon air, à fon ton,
A fon menton doux, liffe & fans coton.
Di-lui, qu'en fille il eft bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduife en fille.

COLLETTE.

Puiffe le ciel bénir vos bons deffeins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eft que l'on imagine,
Que tout le mal vient de notre coufine;
C'eft que Blanford foit par lui convaincu,
Qu'Adine ici pour un autre eft venu;
Qu'il foit toûjours dupe de l'apparence.

COLLETTE.

Oh! qu'il eft bon à tromper! car il penfe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eft notre rieufe,
Qui du jeune homme eft tombée amoureufe.

DORFISE.

Ah! c'eft mentir tant foit peu; j'en convien;
C'eft un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déja viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant ;
Elle voulait en faire ſon amant ;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Ecoutez, après tout ;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre avanture ;
Je ne veux point lui faire cette injure ;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France ?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Parait à peine ; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plait au vice ſur-tout.
Mais dites-moi, comment vous pouvez faire,
Pour ſupporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE.

Je prens la chofe affez patiemment.
Ce n'eft pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre hiftoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi ; l'on dit, que je veux le féduire.

BLANFORD.

J'en fuis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me femble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penfe ; on m'en donne bien d'autres.
Si vous faviez, quels malheurs font les notres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfife !
Plus contre vous la calomnie épuife

L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime.
Mais il eſt fait pour être un peu moqué;
C'eſt malgré moi, qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

Quoi? toûjours noir, ſombre, paitri de bile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, fini tes ſoliloques.
Sui-moi: je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Vien chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.

J'ai demandé quelque peu de musique,
Pour dérider ton front mélancholique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(*à Dorfise.*)
Tu danseras, Madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mad. BURLET.

Bon! laisse-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, Monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non, voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mad. BURLET.

Mon Dieu! parle nous moins d'honneur,
Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déja quelque chose.

Mad. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cause!

Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment? pourquoi? falait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorſiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux?
Tien; je ſuis vive, & franche & familière;
Mais je ſuis bonne, & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux rapports, & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien fot eſt celui

Qui fait ſon mal des ſotiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire;
C'eſt vous.

Mad. BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorſiſe
Cette effroyable & honteuſe ſotiſe.

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avouë, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt?...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mad. BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mad. BURLET.

Fort bien ! voilà de très belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don Quichotte a ſuivi le modelle ;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toûjours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
On y perdrait, ce ſerait grand dommage :
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non, demeurez, morbleu !
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte ; & mon cœur vous confeſſe,
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toûjours ſi mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie

Tiſſut

Tiſſut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura, par ſon caquet,
Très-bien ſiflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle niéce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans doute un cas bien affligeant;

Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.
C'eſt là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pû paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUais ! les voila fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorſiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or ça, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité ;
Vous m'êtes cher, & la belle nature

Parait en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abusez point de ce penchant secret.
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grace,
Ce qui s'est fait, & tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorsise...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'est sa cousine ; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorsise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrette.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorsise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monsieur, je vous dis que Dorsise

S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ses bontés
Etait tout neuf à mes sens agités.
Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.
Je ne sentais qu'une juste colère ;
Je m'indignais, Monsieur, avec raison,
Et de sa flamme, & de sa trahison ;
Et je disais, que si j'étais comme elle,
Assurément je serais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard ! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré !
Eh bien, après ?

ADINE.

Eh bien, son éloquence
Déja prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monsieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, & c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels sots contes j'écoute !
C'était ce fou de Chevalier sans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;
Il menaçait d'assassiner sa femme ;
Il la nommait fausse, perfide, infame.
Il prétendait me tuer aussi moi,
Sans que je susse hélas, trop bien pourquoi.

Il m'a falu conjurer sa furie,
A deux genoux, de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne imposture!
Ça, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi, qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nés camard, large échine,
Le dos en voute, un teint jaune & tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprens que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne serez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame ?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige !
Un rendez-vous ? Dorfife, vous, ce foir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourez me voir,
Ce même foir fous un habit de fille,
Qu'elle m'envoye, & duquel je m'habille.
Par l'huis fecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous féduit,
Chez cet objet fi fidèle, & fi fage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connuë
Pour vous, Monfieur, fe fent trop prévenuë,
Pour s'écarter de la fincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui fuis fidèle.

BLANFORD.

Ah le flatteur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle ?

BLANFORD.

Ouf....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALlons donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaisir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancholie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi ; tes affaires vont mal ;
Tu n'ès pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre ?

Le Chevalier MONDOR.

Oh, presque rien :
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien !
Nous le savions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot ; se peut-il

Qu'on en ait pû ſi mal ourdir le fil?
(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il ſerait poſſible,
Avec le votre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur ſans artifice
Eſt apprentif dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en eſt trop; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain couroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami;
Croyez ſurtout quiconque vous abuſe;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe:
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

En tiens-tu? là! le dépit te ſuffoque;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Devien plus ſage; il faut tout oublier
Dans le vin Grec, où je vais te noyer.
Vien, bel enfant!

SCENE

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEmeure encor, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfaiſant,
De t'égayer à croître mon tourment?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, & ſur Dorſiſe;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès longtems un bandeau trop épais;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtère?

Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;
Il ſe déguiſe ; il ne ment point ; ma foi,
C'eſt un complot, pour ſe moquer de moi.
Le Chevalier, Darmin, & ma couſine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorfiſe enfin, & Collette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſotiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage ;
Ciel, ren-moi dupe, & ren-moi juſte & ſage.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUe devenir ? où sera mon asyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaisseau périt.
Je viens sur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate.
Une cassette est mon unique espoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce soir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
Serait - ce encor un troisiéme corsaire ?
J'attens Adine, afin de savoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien justement la fortune me joue.
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité ?
Quoi, cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, Mad. BURLET *passant sur le théâtre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot, de grace, un moment de loisir.
Où courez-vous?

Mad. BURLET.

Souper, me réjouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mad. BURLET *en riant.*

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déja sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaye un moment s'intéresse.

Mad. BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime, & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage.

Mad. BURLET.

Ton destin, oui; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraye, au moins; la bonne foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle?
Me trompe-t-il? eſt-il ami fidèle?

Mad. BURLET.

Tien, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus, avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde;
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorſiſe.

BLANFORD.

Dorſiſe! mais parlez avec franchiſe;
Se pourrait-il que Dorſiſe en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour?
Et que veut dire encor en cette affaire
Ce Chevalier qui parle de notaire?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encor à l'inſtant de chez elle;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré... l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux: démentent-ils ſon cœur?
Eſt-elle fauſſe? & notre jeune Adine...

Quoi, vous riez ?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Croi que jamais on ne te quittera,
Sois-en très ſûr ; la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop ſenſible ;
Le Chevalier n'en trouble point la paix ;
Dorfiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais ! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime ?
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mad. BURLET.

Lui ? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là ?
Vous vous moquez.

Mad. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;

Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorsise ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux est un traître.
Répondez donc.

Mad. Burlet *en riant.*

Cela pourrait bien être.

Blanford.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats.

Mad. Burlet.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

Blanford.

Hom ! que j'enrage !

Mad. Burlet.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tien, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

Blanford.

Oui.

Mad. Burlet.

Laisse là tout ce complot obscur ;
Point d'examen, point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
Pren ton argent chez Monsieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, sans chagrin.
N'approfondi jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie ;
Connai le monde, & sai le tolérer ;
Pour en jouïr il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère :
Mais souvien-toi que la solide affaire,

La feule ici qu'on doive approfondir,
C'eft d'être heureux, & d'avoir du plaifir.

SCENE III.

BLANFORD *feul.*

ETre heureux ! moi ! le confeil eft utile ;
Dirait-on pas que la chofe eft facile ?
Ce n'eft qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! fi la chofe était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me fuis mis pour m'outrager moi-même ?
Quoi ! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs difcours auront pû m'effrayer ?
Non, non, fuivons le confeil que me donne
Cette confine ; elle eft folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfife m'aime, on eft en fureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me furprendre,
Pour m'éblouïr, & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toûjours eft coiffé de fa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange efpèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui caufe ici tant de déchainement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que fa mine eft gentille !

Jamais,

Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté;
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

EH bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de sentiment;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entens-je, hélas! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin,
Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connait point la douleur qui m'accable;
Vous en saurez les funestes effets;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens! d'où viennent tes allarmes?
Il est outré. Je vois couler ses larmes.
Que prétend-il? Parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplait?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le votre;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre.
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je faiſais un effort;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entens une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pû ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible? eſt-il vrai? juſte Dieu!

ADINE *finement.*

Il me paraît très poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie!
Dorſiſe! non.....

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entens un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence ;
Voici quelqu'un ſûrement, qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre à tâtons.*

(Le théâtre repréſente une nuit.)

DORFISE.

J'Entens, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'eſt vous ?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidèle.
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *finement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais!...

ADINE (*bas allant vers lui.*)

Paix donc!

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé,
Il eſt caſſable; ah qu'il ſera caſſé!
Qu'un autre hymen flatte mon eſpérance!

ADINE.

Quoi m'épouſer?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien ſûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates,
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent ;
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;
Nous en allons aider Monſieur Blanford :
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive ;
Partageons vite, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

A D I N E.

Hélas ! de moi ?

D O R F I S E.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attens ici, je revole ſur l'heure.

S C E N E V I.

B L A N F O R D, A D I N E.

A D I N E.

QU'en dites-vous ? eh bien, là ?

B L A N F O R D.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

A D I N E.

Comment ?

B L A N F O R D.

Tu vois, que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

A D I N E *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! pren pitié d'une peine ſi rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eſt laide après ſa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur poura-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entens ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeller ?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pû voiler ?
Quoi, j'aurais pû toûjours vous méconnaître ?

Et vous feriez ce que vous femblez être?

ADINE *en riant.*

Qui que je fois, de grace, taifez-vous;
J'entens Dorfife, elle revient à nous.

DORFISE *en revenant avec la caffette.*

J'ai la caffette, enfin; l'amour propice
A fecondé mon petit artifice.
Tien, mon enfant, pren vite, & détalons.
Tiens-tu bien?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caffette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preffe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main, dans l'obfcurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH! c'en eft trop, arrête, arrête, infame;
C'eft bien affez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! Monfieur, je me meurs.

BLANFORD *en fe battant d'une main, & en remettant la caffette à Adine de l'autre.*

Tien la caffette.

SCENE

SCENE DERNIERE.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mad. BURLET, COLLETTE, le Chevalier MONDOR *une serviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

Le Chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah!

Mad. BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a désarmé.*

Rien: c'est Monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable;
Il a remis ma cassette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laisse à tes mauvais destins;

Pour dire plus je te laiſſe à Madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame :
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le Chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe là toute la pruderie,
Et femme, & tout ; vien boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toûjours n'eſt jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorſiſe
Ait pû commettre une telle ſotiſe.
Cela poura d'abord faire jaſer ;
Mais tout s'appaiſe, & tout doit s'appaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'est ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'est cet objet,
Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
Si ce hazard, mes bontés, ma constance,
N'avait levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à son amour extrême,
Votre fortune, & votre raison même.
Répondez donc, que doit-elle espérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD, *en se jettant à ses genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier acte.

TABLE

des Piéces contenues dans ce cinquiéme volume.



